

Université de Montréal

**Les fortifications chez les Iroquoiens nordiques de 1400 à 1650
de notre ère**

par

Simon Deschamps-Léger

Département d'anthropologie

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des Arts et des Sciences

en vue de l'obtention du grade de M. Sc.

en anthropologie

14 mars 2017

© Simon Deschamps-Léger, 2017

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Les fortifications chez les Iroquoiens nordiques entre 1400 et 1650 de notre ère

Présenté par :

Simon Deschamps-Léger

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Adrian Burke, membre du jury

Claude Chapdelaine, directeur de recherche

Christian Gates St-Pierre, président-rapporteur

Résumé

Ce mémoire porte sur les fortifications des Iroquoiens nordiques de 1400 à 1650 de notre ère. Les Hurons, les Iroquois et les Iroquoiens du Saint-Laurent constituent les principaux groupes à l'étude. L'objectif initial consistait à comprendre l'absence de fortification sur certains sites de la région de Saint-Anicet et vérifier certaines informations ethnohistoriques suggérant que seulement les villages les plus imposants bénéficiaient d'une fortification. Notre étude, qui s'appuie sur 207 sites, confirme que les villages les plus imposants étaient plus souvent fortifiés, particulièrement chez les Hurons. Par contre, au niveau de l'Iroquoïanie, on dénote la présence de fortifications sur des sites de taille modeste et leur absence sur certains sites de grande taille. On constate aussi chez les Hurons, les Iroquoiens du Saint-Laurent et les Iroquois que les sites frontaliers, à proximité des autres groupes, ont plus souvent fait l'objet de fortifications et ce peu importe leur taille. De plus, l'augmentation du nombre de sites fortifiés concorde, pour les trois groupes à l'étude, avec une augmentation des conflits intragroupes et intergroupes. Notre étude confirme aussi la relation étroite entre une sédentarité prolongée et la présence d'une palissade.

À partir des données compilées, nous avons également tenté d'observer dans quelle mesure évoluent les différentes caractéristiques physiques des fortifications (nombre de rangées, taille des pieux), les structures connexes (remblais/fossés, entrées, galeries, séparations internes) de même que l'influence européenne et les essences de bois employées. Encore une fois, l'augmentation de la taille des pieux et du nombre de rangées s'accordent avec une augmentation des conflits tandis que la présence de structures défensives connexes préhistoriques et l'utilisation de remblais et fossés chez les Iroquoiens du Saint-Laurent confirment une vocation défensive dès le XV^e siècle.

Nous abordons en dernier lieu la valeur symbolique et d'intégration sociale des fortifications iroquoiennes. L'adéquation des données concernant l'évolution physique des palissades iroquoiennes ainsi que leur valeur symbolique et d'intégration sociale, somme toute limitée, confirme à notre avis la fonction défensive prévalante des fortifications iroquoiennes de 1400 à 1650 de notre ère. Nous reconnaissons toutefois les

implications sociales et symboliques découlant des fortifications, dont la construction opportuniste était essentiellement communautaire et non-coercitive.

Mots-clés : Iroquoiens, fortifications, palissades, conflits préhistoriques, Iroquoiens du Saint-Laurent, Hurons, Iroquois

Abstract

This thesis focuses on the study of the northern Iroquoians fortifications from 1400 to 1650 A.D. The Huron, Iroquois and Iroquoians of the St. Lawrence are the main groups under study. The initial objective was to understand the lack of fortification on Saint-Anicet site and to verify some ethnohistorical information suggesting that only the most imposing villages were fortified. Our study, based on 207 sites, confirms that the larger villages were more often fortified, particularly among the Hurons. However, at the Iroquoian level, we denote fortifications on small sites and their absence on some large sites. We also found that Huron, St. Lawrence Iroquoians and Iroquois border sites, near other groups, were more often fortified regardless of their size. In addition, the increase in the number of fortified sites for the three groups coincide with an increase in intra-group and inter-group conflicts. Our study also confirms the close relationship between a prolonged sedentary lifestyle and the presence of a palisade.

From the compiled data, we also observed the evolution of different physical characteristics of the fortifications (number of rows, pile size), related structures (embankment / ditch, entrances, galleries, internal separations), European influence and species of wood used for construction. Again, the increase in pile size and number of rows is consistent with an increase in conflict, while the presence of prehistoric related defensive structures and the use of embankments and ditches among the St. Lawrence Iroquoians confirm a defensive vocation from the XV^e century.

Finally, we discuss the symbolic and social integration value of the Iroquoian fortifications. The adequacy of the data concerning the physical evolution of the Iroquoian palisades, as well as their limited symbolic and social integration value, confirms in our opinion the prevalent defensive function of the Iroquoian fortifications from 1400 to 1650 AD. We recognize, however, the social and symbolic implications of fortifications, whose opportunist construction was essentially communal and non-coercive.

Keywords: Iroquoians, fortifications, palisades, prehistoric conflicts, St-Lawrence Iroquoians, Hurons, Iroquois

Table des matières

Chapitre 1- Cadre conceptuel, culturel et questions de recherche	4
1.1 L'Iroquoïanie : une entité linguistique et culturelle.....	4
1.2. Le choix des Hurons, des Iroquois et des Iroquoïens du Saint-Laurent	4
1.3. Portrait démographique, géographique et socio-politique au XVI ^e et XVII ^e siècle. 6	
1.3.1. Les Hurons	6
1.3.2. La Confédération (ou Ligue) des Iroquois.....	8
1.3.3. Les Iroquoïens du Saint-Laurent.....	10
1.4. Subsistance et schème d'établissement en Iroquoïanie au XVI ^e et XVII ^e siècles . 14	
1.4.1. Subsistance.....	15
1.4.2. Schème d'établissement.....	16
1.5. Types d'établissement.....	18
1.5.1. Village satellite (village secondaire).....	18
1.5.2. Hameau ou petit village	18
1.5.3. Hameau saisonnier horticole.....	19
1.5.4. Camp spécialisé	19
1.5.5. Autres- Camp de guerre et poste de traite.....	20
1.6. Survol du schème d'établissement et des conflits de 1400 à 1650	20
1.6.1. Hurons.....	20
1.6.2. Iroquois	21
1.6.3. Iroquoïens du Saint-Laurent	22
1.7. Les fortifications iroquoïennes	23
1.7.1. Le développement.....	23
1.7.2. Éléments constitutifs et connexes	24
1.7.3. Construction.....	27
1.8. Problématiques et questions de recherche- Taille, évolution et fonction première des fortifications iroquoïennes.....	30
1.8.1. Taille	30
1.8.2. Évolution du schème d'établissement et des fortifications.....	31
1.8.3. Valeur symbolique, intégration villageoise et fonction défensive.....	32
Chapitre 2- Cadre théorique et méthodologique.....	32
2.1. Approche et traitement des données ethnohistoriques.....	33
2.2. L'Archéologie de la guerre	34
2.3. La guerre chez les Iroquoïens	35
2.3.1. Une approche théorique	35
2.3.2. La guerre en question.....	36
2.4. Le schème d'établissement	37
2.6. Échantillon : Exhaustivité et représentativité	38
2.7. Critères de recension.....	39
2.7.1. Absence ou présence des fortifications.....	39
2.7.2. Le nombre de maisons-longues	40
2.7.3. La taille de l'établissement	40
2.7.4. Le nombre de rangées de pieux composant la protection du village	40
2.7.5. Fossé et/ou remblai	41
2.7.6. La taille des pieux	41

2.7.7. La période d'occupation	42
2.7.8. Le type d'établissement	42
2.8. Période chronologique	42
2.9. Distribution spatiale des sites.....	44
Chapitre 3- Taille, schème d'établissement et fortifications des sites	44
3.1. Présentation et rappel.....	44
3.2. Hurons.....	46
3.2.1. Les données analysées	46
3.2.1.1. 1400-1500	46
3.2.1.2. 1500-1600	46
3.2.1.3. 1600-1650	47
3.2.2. Discussion.....	48
3.2.2.1. Relation entre la taille d'un site et la présence ou l'absence d'une fortification	48
3.2.2.2. Évolution diachronique des sites fortifiés et non fortifiés	51
3.2.2.3. Le schème d'établissement en Huronie et les fortifications	54
3.3. Iroquois de la Ligue des Cinq Nations.....	55
3.3.1. Les données analysées	55
3.3.1.1 Les Mohawks	55
3.3.1.1.1 1400-1525	55
3.3.1.1.2 1525-1580	56
3.3.1.1.3 1580-1614	56
3.3.1.1.4 1614-1626	57
3.3.1.1.5 1626-1635	57
3.3.1.1.6 1635-1646	57
3.3.1.2. Oneida (1450-1655).....	58
3.3.1.3. Onondaga (1500-1655).....	59
3.3.1.4. Cayuga (1450-1650)	59
3.3.1.5. Seneca (1540-1660).....	60
3.3.2. Discussion.....	60
3.3.2.1. Relation entre la taille d'un site et la présence ou l'absence d'une fortification	60
3.3.2.2. Évolution diachronique des sites fortifiés et non fortifiés	63
3.3.2.3. Le schème d'établissement en Iroquoisie newyorkaise et les fortifications	65
3.4. Iroquoiens du Saint-Laurent	67
3.4.1. Les données.....	67
3.4.2. Discussion.....	68
3.4.2.1. Relation entre la taille d'un site et la présence ou l'absence d'une fortification	68
3.4.2.2. Évolution diachronique des sites fortifiés et non fortifiés	69
3.4.2.3. Les sites du schème d'établissement en Laurentie iroquoise et les fortifications.....	70
3.5. Discussion intergroupe.....	71
Chapitre 4 - Éléments structuraux défensifs et construction des fortifications iroquoiennes	72

4.1. Présentation et rappel.....	72
4.2. Taille des pieux des fortifications	73
4.2.1. Hurons.....	74
4.2.2. Iroquois	75
4.2.3. Iroquoiens du Saint-Laurent	76
4.2.4. Discussion intergroupe.....	76
4.3. Le nombre de rangées des fortifications	77
4.3.1. Hurons.....	77
4.3.2. Iroquois	79
4.3.3. Iroquoiens du Saint-Laurent	80
4.3.4. Discussion intergroupe.....	81
4.4. Autres structures et influences européennes	82
4.4.1. Hurons.....	82
4.4.2. Iroquois	85
4.4.3. Iroquoiens du Saint-Laurent	86
4.4.4. Discussion intergroupe.....	86
4.5. Remblai et fossé.....	87
4.5.1. Hurons.....	88
4.5.2. Iroquois	88
4.5.3. Iroquoiens du Saint-Laurent	89
4.5.4. Discussion intergroupe.....	91
4.6. Essences de bois retenues pour la construction	91
Chapitre 5 - Fonction symbolique, sociale et défensive	93
5.1. Présentation et rappel.....	93
5.2. Fonction symbolique et intégration villageoise	94
Conclusion et perspectives	102

FIGURES

Figure 1.1. Distribution des Iroquoiens et Algonquiens.....	149
Figure 1.2. Territoire des Hurons.....	150
Figure 1.3. Découpage des tribus de l'Huronie historique et emplacements des villages Hurons et missions Jésuites (1615-1650).....	151
Figure 1.4. Territoire des Iroquoiens et établissements des cinq Nations (1500-1700).....	152
Figure 1.5. Localisation des principaux sites Iroquoiens du Saint-Laurent.....	153
Figure 1.6. Découpage du territoire des Iroquoiens du Saint-Laurent en trois provinces culturelles distinctes et autonomes.....	154
Figure 1.7. Les concentrations de sites Iroquoiens du Saint-Laurent.....	155
Figure 1.8. Les sites iroquoiens et les concentrations régionales.....	156
Figure 1.9. Localisation des sites archéologiques de Saint-Anicet.....	157
Figure 1.10. Localisation des trois sites villageois McDonald, Droulers et Mailhot-Curran.....	158
Figure 1.11. Illustration d'un fort de guerre iroquois.....	159
Figure 1.12. Représentation du village fortifié de Hochelaga.....	159
Figure 3.1. Répartition diachronique des sites Hurons de 1400 à 1500.....	160
Figure 3.2. Répartition diachronique des sites Hurons de 1500 à 1600.....	160
Figure 3.3. Répartition diachronique des sites Hurons de 1600 à 1650.....	161
Figure 3.4. Distribution des sites Hurons 1400-1450.....	162
Figure 3.5. Distribution des sites Hurons 1450-1500.....	163
Figure 3.6. Distribution des sites Hurons 1500-1550.....	164
Figure 3.7. Territoire et sites retenus par Creese pour la période 900-1500.....	165
Figure 3.8. Répartition diachronique des sites Mohawks de 1400 à 1650.....	166
Figure 3.9. Répartition diachronique des sites Oneida de 1400 à 1650.....	166
Figure 3.10. Répartition diachronique des sites Onondaga de 1400 à 1650.....	167
Figure 3.11. Répartition diachronique des sites Cayuga de 1400 à 1650.....	167
Figure 3.12. Répartition diachronique des sites Seneca de 1400 à 1650.....	168
Figure 3.13. Distribution des sites Mohawks de 1500 à 1700.....	169
Figure 3.14. Distribution des sites Oneida de 1500 à 1700.....	170
Figure 3.15. Distribution des sites Onondaga de 1500 à 1700.....	171

Figure 3.16. Distribution des sites Cayuga de 1500 à 1700.....	172
Figure 3.17. Distribution des sites Seneca de 1500 à 1700.....	173
Figure 3.18. Répartition diachronique des sites Iroquoiens du Saint-Laurent.....	174
Figure 4.1. Répartition diachronique du diamètre des pieux des sites Hurons, Iroquois et Iroquoiens du Saint-Laurent de 1400 à 1650.....	175
Figure 4.2. Répartition diachronique du nombre de rangée des sites Hurons, Iroquois et Iroquoiens du Saint-Laurent de 1400 à 1650.....	176
Figure 4.3. Traces de la palissade d'un segment du site Mantle en vue aérienne.....	177

TABLEAUX

Tableau 3.1. Recension des données – Hurons 1400-1650.....	179
Tableau 3.2. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1400-1500.....	183
Tableau 3.3. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1400-1450.....	183
Tableau 3.4. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1450-1500.....	183
Tableau 3.5. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1500-1600.....	184
Tableau 3.6. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1600-1650.....	184
Tableau 3.7. Répartition totale des sites Hurons – 1400-1650.....	184
Tableau 3.8. Recension des données – Mohawks 1400-1650.....	185
Tableau 3.9. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1400-1525.....	187
Tableau 3.10. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1525-1580.....	187
Tableau 3.11. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1580-1614.....	187
Tableau 3.12. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1614-1626.....	188
Tableau 3.13. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1626-1635.....	188
Tableau 3.14. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1635-1646.....	188
Tableau 3.15. Répartition totale des sites Mohawks et taille moyenne – 1400-1646.....	189
Tableau 3.16. Recension des données – Oneida 1450-1655.....	190
Tableau 3.17. Répartition des sites Oneida et taille moyenne – 1450-1655.....	191
Tableau 3.18. Recension des données – Onondaga 1500-1655.....	192
Tableau 3.19. Répartition des sites Onondaga et taille moyenne – 1500-1655.....	193
Tableau 3.20. Recension des données Cayuga – 1450-1650.....	194
Tableau 3.21. Répartition des sites Cayuga et taille moyenne – 1450-1650.....	195
Tableau 3.22. Recension des données – Seneca 1540-1660.....	196
Tableau 3.23. Répartition des sites Seneca et taille moyenne – 1540-1650.....	197
Tableau 3.24. Répartition totale des sites Iroquois.....	198
Tableau 3.25. Recension des données–Iroquoiens du Saint-Laurent 1400-1650.....	199
Tableau 3.26. Répartition des sites Iroquoiens du Saint-Laurent et taille moyenne – 1400-1650.....	201
Tableau 3.27. Recension des sites Iroquoiens du Saint-Laurent du comté de Jefferson – 1400-1650.....	202

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de maîtrise, Claude Chapdelaine. Sa passion contagieuse a ravivé mon rêve lointain de devenir archéologue lors de l'École de fouilles préhistoriques 2010. Ce fut aussi une chance et un honneur d'agir à titre d'assistant lors des campagnes 2012 et 2013. Sa disponibilité, sa rigueur et sa confiance m'ont permis d'achever ce mémoire malgré le temps nécessaire.

J'aimerais remercier Michel Gagné, archéologue de la M.R.C. du Haut-St-Laurent, avec qui j'ai la chance de travailler depuis 2014 dans la région de St-Anicet. Il s'agit d'un plaisir renouvelé au gré de nos échanges et découvertes dans cette région que j'affectionne.

Je voudrais aussi remercier tous ceux qui m'ont encadré de différentes façons au cours de ce parcours académique. Pierre Corbeil, pour sa passion et son enthousiasme ainsi que les professeurs Christian Gates-St-Pierre, Adrian L. Burke, Louise Paradis et Brad Loewen pour leur contribution respective.

Une pensée va à mes collègues et amis, archéologues ou non, qui m'ont encouragé parfois sincèrement, parfois par leurs doutes.

Je voudrais enfin, et surtout, remercier mes parents Benoit et Louise pour leur soutien indéfectible et sans qui ce mémoire n'aurait sans doute jamais vu le jour. Merci aussi à ma sœur, déjà passée par là.

Finalement, merci plus que tout à ma conjointe Noémie, et mon fils, Caleb qui ont su m'épauler durant les haut et les bas de la rédaction. On a réussi, je vous aime.

Introduction

En remontant le fleuve Saint-Laurent au début du mois d'octobre 1535, Jacques Cartier et une partie de son équipage visitent le village iroquoien d'Hochelaga. Il devient, lors de cette visite notoire, le premier européen à fournir une description d'un village iroquoien, et par le fait même d'une fortification iroquoise (Bideaux 1986 : 151-2).

Ces palissades de bois, et autres structures connexes, constituent une partie intégrale du schème d'établissement des groupes de langue iroquoise depuis le début du développement de la vie villageoise. Leurs fonctions initiales demeurent un sujet de discussion bien que l'on privilégie généralement une fonction sociale ou symbolique et même une barrière contre les intempéries et les animaux (Ramsden 1990a ; Birch 2010a : 35-36, Creese 2011 : 29-30). Par la suite, elles évoluèrent et se modifièrent dans le temps et le territoire iroquoien traduisant une grande variabilité malgré certaines techniques récurrentes (Bibeau 1980). À l'arrivée des Européens, les fortifications exercèrent une impression mitigée parmi les explorateurs, missionnaires ou commerçants qui les croisèrent sur leur route. Les groupes les mieux documentés à cet égard sont les Iroquois et les Hurons tandis que les Iroquoiens du Saint-Laurent le sont dans une moindre mesure. Le corpus de données ethnohistoriques nous fournit un aperçu des fortifications iroquiennes pour la période du contact s'échelonnant sur les XVI^e et XVII^e siècles.

Au niveau des connaissances archéologiques et préhistoriques par contre, les fortifications iroquiennes sont moins documentées. Si elles sont limitées dans le temps et l'espace, les fouilles s'attardent plus souvent au cœur du village qu'à la périphérie, malgré de nombreux efforts pour contrer cette tendance. De plus, l'importance des données ethnohistoriques peut s'avérer un couteau à double tranchant en fournissant une image incomplète ou faussée, et favorisant certaines généralisations (Ramsden 1996). Néanmoins, les fortifications des Iroquois (Prezzano 1992, Martjin 1993 ; Jones 2008, 2010, Poplawski et al. 2009, Engelbrecht 2009) et des Hurons (Heidenreich 1971 ; Ramsden 1988, 1990, Birch 2010a, 2010b, 2012), autant historiques que préhistoriques, sont les mieux documentées. À ce jour, aucun mémoire de maîtrise n'abordait toutefois spécifiquement la question des fortifications iroquiennes avec une perspective

géographique aussi large.

Pourtant, depuis la fin des années 1980, et encore davantage à compter du milieu des années 1990, de nombreux auteurs (Vencl 1984, 1999 ; Keeley 1996 ; Haas 1999 ; Gat 2006 ; Chacon et Mendoza ; Patou-Mathis 2013) ont souligné l'importance et le rôle de la guerre durant la préhistoire entraînant un engouement pour l'étude des conflits et des fortifications (Roscoe 2008 : 507). Dans le Nord-Est américain, les travaux de Dye (2009), Keeley et al. (2007), Keener (1998, 1999) et Milner (1998, 1999, 2000, 2007) témoignent de cet intérêt renouvelé. Plusieurs de ces recherches se concentrent cependant davantage sur la période proto-historique ou historique à partir de documents ethnohistoriques (Keener 1998, 1999, Otterbein 1994, Viau 2000) ou offre un portrait général des conflits et des fortifications préhistoriques pour le Nord-Est américain, voir l'Amérique du Nord (Milner 1998, 1999, 2000, 2007; Lambert 2002, 2007). Comme le constatait George Milner, il y a trop peu de synthèses à propos des caractéristiques des constructions défensives dans le Nord-Est et de leur distribution géographique et temporelle (Milner 2000: 46). On déplore aussi l'absence d'études régionales comparatives (Dye 2012 : 5).

Ce mémoire constituera un pas en ce sens en fournissant un état des connaissances géographiques, physiques et sociales des fortifications pour les Hurons, les Iroquois et les Iroquoiens du Saint-Laurent de 1400 à 1650 de notre ère. Cette période, qui correspond sommairement à la cristallisation des groupes iroquoiens jusqu'à la dislocation de certaines confédérations, inclut une portion historique en raison du plus grand nombre de données disponibles, de la possibilité accrue d'observer des changements diachroniques et de vérifier certaines observations ethnohistoriques. Les Hurons, les Iroquois et les Iroquoiens du Saint-Laurent constituent les groupes à l'étude. Tandis que les deux premiers groupes disposent du plus grand nombre de données ethnohistoriques et archéologiques disponibles relativement aux fortifications, les Iroquoiens du Saint-Laurent demeurent les moins bien connus et bénéficieront des comparaisons. En particulier, l'objectif original de cette recherche portait sur la présence ou l'absence d'une palissade entourant le site Droulers. Ainsi, la région de Saint-Anicet fera l'objet d'une attention particulière alors que nous tenterons de comprendre la nature défensive des sites

Droulers et Mailhot-Curran (Chapdelaine 2015) qui ont accueilli l'École de fouille préhistorique de l'Université de Montréal depuis 2010.

Nous débiterons par la présentation du cadre culturel et des concepts employés. Dans un deuxième temps, nous exposerons l'approche théorique et méthodologique. Le développement s'articulera ensuite autour de trois axes. Dans le troisième chapitre, nous tenterons d'observer de façon diachronique la relation entre la taille d'un site, sa fonction (village, hameau, camp) et la présence d'une palissade. L'objectif fait suite à certaines observations ethnohistoriques (Champlain dans Dumont 1969 :190-1 ; Bréboeuf dans Thérien 1996 : 71) suggérant que seuls les villages les plus imposants étaient palissadés (voir Warrick 2008 : 94 ; Abler 1997 : 6). Dans un deuxième temps, à partir des données collectées lors de notre enquête, nous présenterons un portrait régional, comparatif et diachronique de certaines caractéristiques physiques des fortifications relatives à leur efficacité (nombre de rangées, taille des pieux) et leur construction (essence de bois employée, remblai-fossé). Enfin, nous aborderons la fonction première défensive, l'aspect symbolique ainsi que la valeur sociale d'intégration villageoise des fortifications iroquoiennes entre 1400 et 1650 de notre ère.

Chapitre 1- Cadre conceptuel, culturel et questions de recherche

1.1 L'Iroquoïanie : une entité linguistique et culturelle

À l'arrivée des Européens, deux grandes familles linguistiques se partagent le Nord-Est de l'Amérique, soit les groupes de langues iroquoïennes et de langues algonquiennes. Les groupes de langues iroquoïennes du nord regroupent environ 120 000 individus, répartis au sein de 25 nations, dans un territoire de plus de 230 000 km² entouré par des territoires algonquiens (Tremblay 2006 : 12) (fig.1.1). On retrouve entre autres, à la période historique, les confédérations des Hurons, des Petuns, des Iroquois, des Neutres ainsi que les Iroquoïens du Saint-Laurent, les Susquehannocks (Andastes) et d'autres groupes plus méridionaux. Le territoire qui regroupe l'ensemble des groupes de langue iroquoïenne sera désigné en tant qu'Iroquoïanie¹. Leur mode de vie sédentaire semi-permanente (Chapdelaine 1993), s'appuie en grande partie sur l'horticulture. Nous reviendrons sur leur schème d'établissement. Les groupes de langues algonquiennes réunissent pour leur part plus de 70 nations. Leur mode de vie varie selon la latitude du milieu occupé : de sédentaires au sud des Grands Lacs à chasseurs-cueilleurs nomades plus au nord.

1.2. Le choix des Hurons, des Iroquois et des Iroquoïens du Saint-Laurent

Ce mémoire se concentre sur les fortifications des Hurons, des Iroquois et des Iroquoïens du Saint-Laurent de 1400 à 1650 de notre ère tout en incluant à l'occasion les données des autres groupes iroquoïens. La décision de s'attarder aux Hurons et aux Iroquois s'explique par deux raisons majeures. Tout d'abord, ils sont les mieux documentés ethnohistoriquement tandis que nous tenterons de vérifier archéologiquement certaines observations relatives à la distribution, à la construction et aux fonctions des palissades. Les récits de Samuel de Champlain (Biggar 1922-1936), de Gabriel Sagard (Wrong 1939) et des Jésuites (Thwaites 1959), ayant tous séjournés chez les Hurons entre 1615 et 1650, font de ce dernier groupe le mieux documenté ethnohistoriquement (Johnston 1979 : 91 ; Williamson 2011 : 275). Les séjours de Van den Bogaert (1634-35) (Gehring

¹ Afin d'éviter une confusion avec le terme Iroquoisie, évoquant aussi l'ensemble des territoires occupés par les nations iroquoïses de l'État de New-York, Tremblay (2006) propose le terme Iroquoïanie pour définir l'ensemble des territoires occupés par les groupes iroquoïens. Nous emploierons ce terme afin d'évoquer les trois groupes à l'étude bien que l'Iroquoïanie ne saurait être réduite à ces trois groupes importants.

et Starna 1988), Van Der Donck (1648) (Gehring et Starna 2008), et les Relations des Jésuites recueillies entre 1654-1667 de même que les travaux ethnographiques précurseurs de Lafitau (1724) (Hochereau 1983) et Lewis H. Morgan (1851) constituent quant à eux une importante source d'informations sur la situation des Iroquois. Dans un deuxième temps, les Hurons et les Iroquois regroupent le plus grand nombre de sites villageois, hameaux et camps répertoriés et fouillés archéologiquement (Ramsden 1996 ; Keener 1999 : 731). De surcroît, l'utilisation de machineries lourdes dans le cadre de fouilles extensives depuis le début des années 1970, surtout en territoire Huron (Ramsden 1988), facilita la vérification de l'existence d'une palissade. Décrite à d'autres égards en raison des informations perdues (Ramsden 1996 : 104 ; Engelbrecht 2003 : 94 ; Bursey 2006 : 140), cette stratégie fournit néanmoins des données plus significatives en permettant rapidement de confirmer la présence d'une fortification et de la fouiller de façon extensive, mais aussi d'en confirmer l'absence.

En ce qui concerne les Iroquoiens du Saint-Laurent, c'est plutôt la méconnaissance de leur fortification (Deschamps-Léger 2014) qui nous incita à les inclure afin de bénéficier des comparaisons avec les Hurons et les Iroquois. En ce sens, ce mémoire s'inscrit dans la thématique du groupe de recherche Archéologie/Archéosociale (As²) du département d'anthropologie de l'Université de Montréal, qui documente la présence humaine dans l'axe du fleuve Saint-Laurent depuis l'an 1000. De plus, l'École de fouilles préhistoriques de l'Université de Montréal, dirigée par Claude Chapdelaine, se déploie dans la région de Saint-Anicet depuis 2010 afin d'approfondir nos connaissances au sujet du regroupement villageois des Iroquoiens du Saint-Laurent le mieux documenté grâce aux efforts de l'archéologue de la M.R.C. du Haut-Saint-Laurent, Michel Gagné. Les données collectées chez les Hurons et les Iroquois permettront alors d'analyser les fortifications, ou l'absence de fortification des Iroquoiens du Saint-Laurent, et de mieux comprendre la présence ou l'absence de palissade sur certains sites de la région de Saint-Anicet.

Enfin, il aurait certes été enrichissant d'intégrer à cet exercice certaines nations iroquoiennes supplémentaires dont les Neutres, bien documenté par l'archéologie, mais aussi les Pétuns, les Ériés et les Wenros, moins bien connus. Toutefois, l'ampleur de la collecte de données réalisée pour les trois groupes à l'étude et les lourdeurs qu'auraient

entraînées l'inclusion de ces groupes au niveau du cadre culturel et de la discussion ont motivé notre décision de les exclure dans le cadre de ce mémoire.

1.3. Portrait démographique, géographique et socio-politique au XVI^e et XVII^e siècle

1.3.1. Les Hurons

Les Hurons occupent un territoire plutôt restreint à la période historique couvrant 56 km d'est en ouest, du Lac Simcoe jusqu'à Nottawasaga Bay, et 32 km du sud au nord, délimité par la baie de Matchedash, s'ouvrant sur la baie Georgienne (Trigger 1990 : 15) (fig 1.2). Seulement 30 % de ce territoire auraient été occupé par les Hurons qui pouvaient le traverser en trois ou quatre jours (Heidenreich 1971 ; Thwaites 1959 8 : 114). La grande proximité géographique de ces nations qui partageaient des territoires de chasse se traduit par une homogénéité linguistique et culturelle plus importante que pour les Iroquois. Il est d'ailleurs difficile de délimiter précisément les frontières géographiques de ces groupes d'autant plus que les Attignawatan monopolisèrent l'attention des Français à l'ouest de sorte que le découpage de la portion est demeuré moins bien connu (Trigger 1990 : 20). Néanmoins, des différences significatives persistent, entre autres, au niveau linguistique (Thwaites 1959 10 : 10-11).

Distribuées au sein d'au moins quatre nations (Trigger 1990 ; Tooker 1987)², il semble possible que les tribus, telles qu'existantes à la période historique, ne prirent naissance qu'après l'arrivée des Hurons dans le territoire mentionné ci-haut au XVII^e siècle (Trigger 1991 : 145 ; Ramsden 1977 : 295-296). Selon les Relations des Jésuites toutefois, deux des quatre tribus occupaient ces territoires depuis plus de 200 ans (Thwaites 1959 16 : 227-229). Les Attignawantans, ou Nation de l'ours, occupaient 14 villages à l'ouest de la rivière Wye (Thwaites 1959 15 : 39) et les Attignenongnahacs, ou Chien jappeur, regroupaient trois ou quatre villages le long du Mont Saint-Louis (Thwaites 1959 15 : 39 ; 16 : 227-29). Il s'agit d'ailleurs des deux plus nombreuses et importantes nations, les Attignawantans représentant la moitié des Hurons (Thwaites 1959 10 : 76) et la majorité des villages (Thwaites 1959 15 : 38). Les deux autres nations se seraient jointes plus tard à la confédération, les Arendahronons aux environs de 1590 et les Tohontaenrats vers 1610 (Trigger 1991 : 144 ; Tooker 1987 : 10) (fig. 1.3).

² On en proposa jusqu'à huit sur la base de la linguistique (Steckley 1982 : 29)

L'évaluation de la population huronne-pétun précédant les ravages de la petite vérole introduite par les Jésuites dès 1634 (Tooker 1987 : 10 ; Trigger 1991 : 568) s'appuie sur les données ethnohistoriques et archéologiques. Ainsi, les Jésuites estimèrent la présence de 30 000 hurons répartis en 20 villages dont quelques-uns palissadés (Thwaites 1959 8 : 114 ; 10 : 312; 11 : 6 ; 7 : 224 ; 8 : 114 ; 10 : 312; Bréboeuf dans Dumont 1996 : 211). Champlain rapporte 18 villages, dont seulement six sont palissadés, regroupant environ 30 000 habitants et 2 000 guerriers (Biggar 1922 : 122). Sagard mentionne environ 25 villages avec une population totale de 30 000 à 40 000 et 2 000 à 3 000 guerriers (Wrong 1939 : 319). Un nombre de 2 000 guerriers paraît insuffisant en considérant que tous les jeunes hommes adultes sont des guerriers potentiels. Si l'on admet un chiffre de 30 000 habitants, dont 15 000 hommes, au moins le tiers devait être en âge de se battre.

Devant les difficultés d'interprétation des données ethnohistoriques, Heidenreich (1971 : 96, 103) et Tooker (1978 :421) offrent un chiffre fluctuant autour de 22 000 individus. Trigger (1990 : 19) et Warrick (2008), qui réalisa l'étude démographique la plus importante à partir des données archéologiques, rapporte plutôt 30 000 individus.

La nature égalitaire et décentralisée de l'organisation sociale huronne était fondée sur le clan, l'unité de base des Hurons et des autres groupes iroquoiens. Cette unité était composée de familles matriarcales se réclamant du même ancêtre (Trigger 1991 :38). Chaque lignage avait un chef civil élu pour ses aptitudes morales et intellectuelles ainsi qu'un chef de guerre, dont le titre aurait parfois pu être héréditaire (le nombre de chefs varie selon la taille du village, du nombre de lignages et de clans). Par contre, le pouvoir de ces derniers était généralement limité à planifier les stratégies et à mener la bataille (Trigger 1991 :38), donc à l'extérieur du village. De plus, chaque village était dirigé par un conseil de village formé des chefs civils représentant les principaux lignages des clans, et d'un chef principal agissant comme coordonnateur des travaux communautaires et veillant au bien-être du groupe (Trigger 1991 : 39). Chacune des quatre tribus était à son tour dirigée par un conseil formé des chefs civils de tous les villages de la tribu. Nonobstant l'importance accordée par les Français à ce poste, ces derniers n'avaient apparemment aucun droit de regard dans les affaires des autres clans que le sien, et ses pouvoirs étaient d'autant plus diminués que les autres membres du conseil se croyaient

investis de responsabilités qui en faisaient des associés et non des subalternes. De plus, soulignons l'importance des aînés et des femmes qui jouaient un rôle prépondérant dans les décisions du clan et le choix des chefs (Hochereau 1983 (1724), 1 : 86, Goldenweiser 1913 : 469). Toutefois, le bel éthos d'égalité et de fraternité doit également faire l'objet d'une certaine pondération tandis qu'il existait une forme de différenciation sociale au sein des sociétés iroquoiennes. Par exemple, certains lignages auraient été les seuls à produire des chefs civils qui, à leur tour, ne jouissaient pas du même statut selon la place occupée par leur clan au conseil des nations (St-Arnaud 1998 : 33).

Enfin, nous devons rester prudents devant la nature, l'antériorité et l'étendue des pouvoirs de la confédération, dont la plus importante caractéristique commune a dû être l'établissement d'un pacte de non-agression entre tribus afin de régler leurs différends sans effusion de sang (Trigger 1991 : 151 ; Engelbrecht 2003 : 130 ; communication personnelle, Chapdelaine 2012).

1.3.2. La Confédération (ou Ligue) des Iroquois

Occupant plus de 300 km de l'état actuel de New York, les nations Mohawk, Oneida, Onondaga, Cayuga et Seneca (Figure 1.4), auxquelles s'annexera celle des Tuscaroras en 1722, étaient perçues comme les partenaires d'une maison-longue, témoignant de leur conception égalitaire et communautaire de la confédération (Richter 1992). La principale différence avec la confédération huronne réside par contre dans la distribution de leurs tribus (Trigger 1990 : 19). Chez les Iroquois, contrairement aux Hurons, chaque tribu était séparée par d'importantes étendues (30-50 km) exploitées de façon indépendante par ces dernières en tant que territoire de chasse et de pêche (Trigger 1990 : 19-20 ; Abler 1997 ; Engelbrecht 2003 : 3). Le tout se traduit chez les Iroquois par une plus grande variabilité culturelle, et un meilleur découpage du territoire tribal qui s'étire sur un axe est-ouest au sud du lac Ontario.

La tradition orale situe, comme pour les Hurons, la formation de la Ligue des Cinq Nations avant l'arrivée des Européens (Engelbrecht 2003 : 130). Une tradition largement acceptée et citée est celle enregistrée par Pyrlaeus, un missionnaire Morave, qui établit la formation de la Ligue à des fins de défenses mutuelles, une génération avant l'arrivée des Européens (Fenton 1998 : 53). Selon le mythe de la Grande Paix, Deganawidah,

messenger de la paix, unifia les cinq nations dans une période trouble de guerre et de sorcellerie traduisant possiblement une période de conflits internes (Vorobyov 2000). Les Mohawks auraient été informés en premier, et les Sénécas en dernier, appuyant le processus diachronique menant à la confédération telle que rapporté historiquement (Engelbrecht 2003 : 130). Il semble en effet, selon Engelbrecht (2003), que les Onondagas, les Mohawks et les Oneidas conclurent une alliance plus tôt. On observe archéologiquement et linguistiquement plusieurs similarités entre les Onondagas, les Mohawks et les Oneidas d'une part, et les Cayugas et les Sénécas de l'autre (Engelbrecht 1978 ; Niemczycki 1984). Mais comme le notèrent Fenton et plusieurs autres, la formation de la Ligue est un processus plutôt qu'un évènement, et la recherche d'une date exacte s'avère contre-productive (Fenton 1998 : 95-96).

La population des Iroquois, précédant les épidémies débutant en 1634, fait davantage consensus avec un chiffre oscillant autour de 22 000 individus selon les données ethnohistoriques et archéologiques (Tooker 1978 : 421 ; Snow 1994 : 88, Havard et Vidal 2003 : 199 ; Jones 2008 :86).

Chaque clan possédait un chef civil et un chef guerrier élu selon ses aptitudes, et ils remplissaient des fonctions similaires aux chefs hurons. De plus, chaque tribu était représentée au niveau de la confédération par un certain nombre de chefs ou sachems élus la plupart du temps parmi les plus vieux chefs civils ou guerriers méritoires (Morgan 1851 : 41). Ces derniers s'appuient cependant sur les propositions du clan, dont les femmes ainsi que les aînées, et le consensus est nécessaire de sorte qu'aucun chef ne devait avoir plus de pouvoir et que l'indépendance de chaque tribu paraît illimitée. De fait, il n'y avait pas de reconnaissance d'une autorité centrale à aucun niveau, donc les villages n'avaient aucun compte à rendre envers leur Nation ou le Conseil de la Ligue et ses chefs (Starna 2008 : 310). Là encore, nous devons toutefois rester prudents tandis que le conseil «fédéral» était divisé en deux regroupements de nations, dont l'un considère l'autre comme frère aîné, laissant supposer une certaine hiérarchisation au sein de la Ligue (Morgan 1851 : 91-2). Aussi, certains clans auraient joui d'une prépondérance au Conseil de la nation qui rejaillissait à son tour sur les clans et leurs chefs (St-Arnaud 1998 : 33).

Quant à savoir à quel point cette Confédération en constitue justement une, ou si elle ne camoufle pas plutôt des pactes de non-agression, il semble que sa création soit, aux yeux de certains, l'invention d'une tradition par les archéologues (Fenton 1998 : 713), ou encore une réponse des Iroquois pour négocier avec les sociétés européennes ne comprenant pas la nature de leur organisation sociale décentralisée (Deer 1999 : 67). Comme pour les Hurons, nous devons dès lors rester ouverts à la possibilité qu'il s'agisse avant tout d'un pacte de non-agression afin de limiter les conflits internes chroniques (Engelbrecht 2003 : 130).

1.3.3. Les Iroquoiens du Saint-Laurent

Comme leur nom l'indique, les Iroquoiens du Saint-Laurent évoluent essentiellement le long de ce cours d'eau majeur qu'est le fleuve Saint-Laurent. On les retrouve du nord du Lac Ontario jusqu'à la hauteur de Québec d'où ils auraient exploité les ressources du fleuve jusqu'au Saguenay (Plourde 2012) (fig. 1.8). Premier groupe iroquoien rencontré par Cartier en 1534, Samuel de Champlain les chercha en vain dès 1603, laissant flotter un doute sur l'identité de ces occupants décrits uniquement par les écrits de Cartier. C'est en partie pourquoi la reconnaissance des Iroquoiens du Saint-Laurent en tant que groupe culturel iroquoien distinct par leur langue et leur culture matérielle, au même titre que les Hurons ou les Iroquois, dû attendre le développement des recherches archéologiques dans les années 1970. En effet, la linguistique le suggéra dès 1960 (Lounsbury 1960), mais les preuves archéologiques s'accumulèrent au cours des années 1970 (Trigger 1968, 1976 ; Tuck 1971 ; Girouard 1975 ; Pendergast 1975 ; Trigger et Pendergast 1978 ; Chapdelaine 1980). L'étude de Tuck (1971) fut déterminante tandis que plusieurs pensaient que les Onondagas et les Iroquoiens du Saint-Laurent avaient la même origine. Or, Tuck prouva le contraire et confirma l'unicité des Iroquoiens du Saint-Laurent en démontrant qu'il n'y avait pas de poterie typique des Iroquoiens du Saint-Laurent sur les sites Onondagas.

Quant à l'occupation de l'espace laurentien par les Iroquoiens du Saint-Laurent et leur dynamique sociale, Jacques Cartier décrit la situation géopolitique en reconnaissant deux royaumes, soit Hochelaga pour l'île de Montréal et Canada pour la région de Québec, qui inclue le village de Stadaconé. Ces deux royaumes seront considérés par la suite comme

des provinces au sens géographique du terme tandis qu'aucun lien ne semble les unir. Or, Cartier qui séjourna longuement dans la région de Québec ajoutera aussi que Stadaconé dominait un certain nombre de villages et que les Stadaconiens eux-mêmes étaient sujets d'Hochelaga tout comme huit ou neuf peuples vivant le long du fleuve Saint-Laurent (Biggar 1924 : 161). Cette affirmation intrigante pourrait suggérer l'existence d'une confédération le long de l'axe laurentien à l'image des Hurons et des Iroquois. Cette dernière demeure cependant hypothétique faute de preuves et son existence fut récemment remise en question (Engelbrecht et Jamieson 2016).

Les données ethnohistoriques combinées aux données archéologiques appuyèrent les premières hypothèses dont celle d'un découpage culturel en trois provinces culturelles distinctes et autonomes : occidentale, centrale et orientale (Chapdelaine 1989) (fig. 1.6). Par contre, si l'on observe la distribution des Iroquoiens du Saint-Laurent, identifiés sur la base de leur culture matérielle, en l'occurrence du style de la poterie, on voit apparaître un certain nombre de concentrations d'établissements. Récemment, Chapdelaine (2015) décida donc d'abandonner la notion de province pour découper le territoire occupé par les Iroquoiens du Saint-Laurent. Cette notion implique un espace géographique trop grand en plus de sous-entendre à tort une homogénéité culturelle (Chapdelaine 2015 : 52). En s'appuyant sur la subdivision la plus récente de l'espace laurentien (Tremblay 2006 ; Chapdelaine 2015) l'archéologie permet maintenant de proposer neuf concentrations régionales (fig. 1.7, fig. 1.8)

La première est celle de la région de Québec, identifié comme « Canada » et incluant Stadaconé, un village possiblement enfoui sous le cœur de la ville de Québec actuelle. Un seul véritable village est connu, soit Masson à Deschambault (Benmouyal 1990). Ainsi, ce vaste territoire de plus de 100 kilomètres pourrait un jour faire l'objet d'un redécoupage suite à la découverte de nouveaux sites entre Cap Rouge et Sainte-Anne-de-la-Pérade (Chapdelaine 2015 : 52).

La deuxième concentration régionale s'étend autour du lac Saint-Pierre. Elle inclue les villages de Mandeville (Chapdelaine 1989) et Lanoraie (Clermont et al. 1983) de même que les sites non-villageois près de la Saint-Maurice : Beaumier (Marois 1978) et Bourassa (Clermont et al. 1986).

A l'instar de Canada, cette concentration nommée « Maisouna » pourrait aussi faire

l'objet d'une fragmentation en vertu de l'étendue du territoire (Chapdelaine 2015 : 53-4). Une troisième concentration se déploie autour d'Hochelaga, le site villageois palissadé visité par Cartier en 1535, qui n'a pas été identifié à ce jour. Le site Dawson qui se qualifie comme établissement sédentaire fut écarté comme candidat (Pendergast et Trigger 1972). Plusieurs sites spécialisés confirment toutefois la présence iroquoise en bordure du fleuve dans cette région (Jamieson 1987 ; Arkéos 1991) et sur la Rive-Sud à La Prairie (Morin 2001). En nous éloignant, nous pourrions inclure les sites de la Pointe-du-Buisson à Beauharnois (Corbeil 2004 ; Girouard 1975 ; Mercier 1990 ; Blais 1992). L'hypothèse d'un campement de pêche est moins prisée sans toutefois la rejeter définitivement (Clermont et Corbeil 1993). Les sites du Buisson donnent toutefois une orientation géographique à Hochelaga qui, de son emplacement approximatif sur l'île, semble vouloir exploiter le fleuve en amont. C'est encore une fois une concentration qui s'étend sur un vaste territoire (Chapdelaine 2015 : 54).

Toujours en remontant le fleuve Saint-Laurent, la quatrième concentration serait celle de Saint-Anicet qui fera l'objet d'une attention particulière dans le cadre de notre étude (fig.1.9). Nous y comptons trois établissements sédentaires bien documentés soit McDonald (Clermont et Gagné 2004), Droulers (Perreault 2014 ; Trottier 2014) et Mailhot-Curran (Chapdelaine 2015 ; Woods 2013, 2012 ; voir aussi Gates St-Pierre 2001 et Tremblay 2001) (fig.1.10). Le site Berry (Pendergast 1966b) pourrait aussi se qualifier comme village en tenant compte de son emplacement en retrait du lac Saint-François. Les Iroquoiens de Saint-Anicet seraient les descendants des groupes ayant occupé les basses terres du Saint-Laurent depuis probablement 2 000 ans, peut-être même 3 000 ou 4 000 ans (Chapdelaine 2015 : 58). Les trois phases du Sylvicole supérieur sont représentées de façon inégale sur le territoire de la région de Saint-Anicet. La phase tardive est la mieux documentée, mais les deux autres sont peu documentées. Il faut compter sur les sites de la Pointe-du-Buisson pour s'assurer d'une occupation continue de la région depuis 3 000 ans (Gates St-Pierre 2006 ; Clermont et Chapdelaine 1982 ; Corbeil 2004). Michel Gagné proposa d'ailleurs un rapprochement sur la base de la provenance de l'argile entre la Station 2 de la Pointe-du-Buisson et le site McDonald (Gagné 1998 : 63). Toutefois, la découverte à l'été 2015 par Michel Gagné et l'auteur de ce mémoire d'un site majeur datant vraisemblablement du 13^e, voir du 12^e siècle,

permettra sans doute de mieux saisir le développement in-situ des Iroquoiens dans la région et leurs premières expériences horticoles (Gagné 2016, 2017).

La cinquième concentration nommée Summerstown par Pendergast se concentre au nord du lac Saint-François (Pendergast 1975 : 48). Glenbrook, Summerstown Station, Salem et Grays Creek (Pendergast 1981, 1968, 1966) représentent les principaux villages préhistoriques connus.

La sixième concentration est celle des sites Roebuck (Wintemberg 1972 ; Pendergast 1973), McIvor (Chapdelaine 1989a ; Wright 1985), McKoewn (Pendergast 1993a, 1990 ; Wright et Wright 1990), Crystal Rock (Pendergast 1962) et plusieurs autres établissements dont le statut reste à éclaircir. Le terme Prescott sera retenu par Pendergast pour désigner cette concentration (1975 : 48).

Entre les cinquième et sixième concentration, le site villageois Beckstead (Pendergast 1984) pose une question sans réponse à savoir s'il s'agit d'un établissement de transition ou d'une concentration distincte.

Au sud-est de la concentration de Prescott, du côté américain, une cinquantaine de sites iroquoiens, la plupart des villages selon divers auteurs (Abel 2001 ; Engelbrecht 1995) se distribue sur le territoire pour former cinq concentrations. La plus au nord, dite Black Creek, se situe dans le comté de St. Lawrence alors que les quatre autres concentrations occupent le comté de Jefferson, soient Clayton, Rutland Hollow, Dry Hill et Sandy Creek (Abel 2001). Sans vouloir réduire la réalité archéologique, Chapdelaine (2015 : 55) rassemble les quatre dernières concentrations du comté de Jefferson et considère la concentration Black Creek comme étant suffisamment distante pour être distincte malgré la faiblesse des données (Cottrell 1979). Elles forment ainsi les septième et huitième concentration de sites iroquoiens dans la vallée du Saint-Laurent. Nous avons décidé d'inclure ces concentrations à notre étude malgré des données archéologiques peu nombreuses, la majorité des sites ayant été signalés au 19^e siècle et peu fouillés par la suite.

Une dernière concentration est suggérée dans la partie nord du lac Champlain. Le site Bohannon (Petersen et al. 2004) est le seul candidat au titre de village sédentaire semi-permanent tandis que le site Bilodeau, un petit camp de pêche le long de la rivière aux Brochets, présente une production céramique typique des Iroquoiens du Saint-Laurent et

s'apparente à celle de Bohannon (Chapdelaine 2015 : 55).

Aucune estimation globale pour chiffrer la population des Iroquoiens du Saint-Laurent ne fut proposée en vertu de données ethnohistoriques et archéologiques insuffisantes. En revanche, en partant au sud, Abel (2001 : 128) estime que la population de la seule concentration Black Creek était inférieure à 2 000 habitants tandis que le comté de Jefferson abrite plus de 50 sites villageois (Tremblay 2006 : 34 ; Abel 2001 ; Engelbrecht 1995). Il n'existe toutefois pas, à notre connaissance, d'estimé global pour les Iroquoiens des comtés de Jefferson et de St. Lawrence. Droulers, le plus important village de la région de Saint-Anicet, regroupait probablement 500 habitants (Chapdelaine 2015 : 60). D'autre part, la description historique de Cartier permet d'estimer de 1 000 à 1 500 habitants la population d'Hochelaga à elle seule. Mais toujours d'après Cartier, la densité villageoise en aval d'Hochelaga aurait été faible mentionnant tout au plus dix villages entre Hochelaga et Stadaconé. Ainsi, la population des Iroquoiens du Saint-Laurent en aval d'Hochelaga était vraisemblablement inférieure à celle des Hurons ou des Iroquois (Larocque 2016 : 49). Tout estimé serait donc prématuré tant les données archéologiques sont manquantes dans plusieurs régions, y compris celle de Saint-Anicet (communication personnelle, Claude Chapdelaine 2017).

En ce qui a trait à l'organisation sociale, tel que mentionné plus tôt, nous ne pouvons que spéculer sur sa constitution exacte et son fonctionnement en vertu de données ethnohistoriques insuffisantes. Nous savons toutefois que le clan et la tribu régissaient un ordre social égalitaire et démocratique comme chez les Hurons et les Iroquois, et que le schème d'établissement mis au jour archéologiquement s'applique également en tout point.

1.4. Subsistance et schème d'établissement en Iroquoïanie au XVI^e et XVII^e siècles

Le schème d'établissement, défini initialement par Willey (1953), évoque la façon par laquelle un groupe se déploie sur le territoire qu'il occupe. Il se réfère à la distribution des sites dans l'espace, aux habitations et à leur disposition au sein de ces établissements, de même qu'aux autres constructions, dont les palissades, contribuant à la vie sociale, politique et communautaire. Ces structures traduisent des choix par rapport au contexte socio-politique et au milieu naturel, les différentes institutions sociales maintenues par la culture de même que les techniques employées par ses constructeurs.

Or, comme les autres groupes Iroquoiens, les Hurons, les Iroquois et les Iroquoiens du Saint-Laurent occupent les forêts tempérées de la partie inférieure des Grands Lacs, du Saint-Laurent et une portion des forêts caroliniennes (Creese 2011 : 20). Ils partagent un mode de vie similaire malgré une importante variabilité culturelle, et ce au sein même de chaque tribu. Ce sont des groupes d'agriculteurs mixtes complétant leur diète par la chasse, la pêche et la cueillette (Clermont 1989 : 121). Issus de groupes de chasseurs-cueilleurs ayant éventuellement opté pour un mode de vie plus sédentaire, ce processus est étroitement lié à l'agriculture, et à la cristallisation des lignages maternels (Chapdelaine 1993 : 198 ; Tremblay 2006 : 10). C'est au terme d'un changement lent et graduel que se développe, au tournant du XIV^e siècle, une vie villageoise s'apparentant à celle rapportée par les premiers chroniqueurs européens en Iroquoïanie (Niemczycki 1984 ; Chapdelaine 1993 ; Creese 2011). Il est donc utile de présenter de façon succincte le schème d'établissement des Hurons et des Iroquois aux XVI^e et XVII^e siècles à partir des documents ethnohistoriques et archéologiques.

1.4.1. Subsistance

Leur mode de subsistance s'appuie en grande partie sur la culture des Trois Sœurs (courge, maïs, haricot) sur monticule (Pleasant 2006 : 530) et par le biais d'un système sur brûlis (Creese 2011 : 20). Les principaux chroniqueurs mentionnent tous que le maïs est l'aliment de base des Iroquoiens (Trottier 2014 : 22), constituant souvent plus de 50 % de l'apport calorique et pouvant atteindre 80 % de l'alimentation (Heidenreich 1971 ; Katzenberg, et al. 1995 ; van der Merwe, et al. 2003a, 2003b). Les autres cultigènes les plus communs incluent entre autres la courge, le haricot, le tabac et le tournesol (Fecteau 1985 ; Crawford et Smith 2002). L'apport de la chasse, de la pêche et de la cueillette varie en importance d'un groupe à l'autre, et dans une moindre mesure à l'intérieur des groupes. Tandis que la pêche constitue une source primordiale de protéines pour les Hurons au XVII^e siècle (Clermont 1984 ; Warrick 2008) et pour les Iroquoiens du Saint-Laurent (Gates St-Pierre 2014 ; St-Germain et Courtemanche 2015), le cerf représente l'apport le plus important pour les Iroquois (Socci 1995 : 107 ; Gates St-Pierre 2014) et les Neutres (Lennox et Fitzgerald 1990 ; Gates St-Pierre 2014). La cueillette de petits fruits, noix, chénopode et sureau venait compléter le tout selon leur disponibilité (Fecteau 1985 ; Crawford et Smith 2002).

1.4.2. Schème d'établissement

Les villages principaux du XVII^e siècle regroupaient plusieurs centaines à quelques milliers d'individus et étaient occupés par une partie de la population à l'année. Les Iroquoiens choisissaient leur emplacement en fonction de plusieurs facteurs environnementaux tels que la qualité des sols, la disponibilité et les essences de bois, la proximité d'une source d'eau, mais aussi parfois pour ses qualités défensives (Jones 2008 ; Trigger 1990 : 21). Les villages sont déplacés à tous les dix à vingt ans (Engelbrecht 2003 : 88 ; Heidenreich 1978 : 381 ; Trigger 1976 : 147), parfois plus, en raison de la diminution des ressources locales (fertilité des sols, disponibilité du bois, population animale) et de la détérioration des structures d'habitation (Dumont 1996 : 212 ; Chapdelaine 1993 : 178 ; Tremblay 2006 : 28). On parle alors de groupes sédentaires semi-permanents (Chapdelaine 1993).

Pour Noble (1975b) et Heidenreich (1978), un village doit couvrir une superficie d'au moins 0,2 hectare (0,5 acre ou 2025 m²). Selon Warrick (1984 : 8), un village est d'une dimension plus grande que 0,4 hectare (1 acre ou 4 050 m²). Il s'agit d'un point d'achoppement sur lequel nous reviendrons. Certains villages atteindront une taille de plus de quatre hectares au cours des XVI^e et XVII^e siècles et abriteront à l'occasion quelques milliers d'individus. Ainsi, nous emploierons le titre de village *majeur* de façon qualitative en fonction du groupe ou de la période, mais toujours pour désigner des sites d'importance dépassant généralement les 2,5 hectares³.

Ces villages regroupaient des maisons-longues constituées de perches de bois recourbées et recouvertes d'écorce de cèdre (Thwaites 1959 14 : 42-44) surplombant un alignement de foyers centraux (Thwaites 1959 8 : 154 ; Tooker 1987 : 41 ; Snow 1997). Les maisonnées pouvaient être regroupées en segment de clan et/ou partager une orientation commune, parfois celle des vents dominants (Engelbrecht 2003 : 74). Mesurant en moyenne 6 à 7 mètres de largeur par 5 à 6 mètres de hauteur (Tremblay 2006 : 26), leur longueur varie considérablement au cours du Sylvicole supérieur pouvant atteindre, dans certains cas, plus de 100 mètres (Dodd 1984 ; Warrick 2000). Les familles, qui logeaient de part et d'autre des foyers, provenaient du même matrilineage ou segment de clan,

³ Birch (2012) utilise la même taille (2,5 hectares) afin d'établir une distinction visuelle sur ses cartes pour souligner les sites les plus importants.

l'unité de base de l'organisation sociale iroquoienne. De nombreuses fosses, utilisées à des fins de vidange et d'entreposage commun ou personnel, étaient disposées à proximité du foyer pour les premières ou sous les banquettes longeant les murs pour les secondes. Dans les villages de plus fortes dimensions, les dépotoirs se dispersent sur l'ensemble du territoire communal, mais les plus imposants sont fréquemment situés aux limites de l'espace d'occupation, en périphérie immédiate de la palissade ou dans une pente prononcée (Williamson 1990 : 307 ; Ramsden 1990 : 375-378 ; Gagné 1999 : 51). Une deuxième pratique indique que ces dépotoirs étaient positionnés non-loin des ouvertures des habitations aux extrémités, servant de zone de déchet pour quelques habitations seulement (Warrick 1984 : 140 ; Chapdelaine 1989 : 186 ; Guillou 2016). Les cimetières étaient pour leur part situés à l'extérieur du village, et même relocalisés chez les Hurons dans le cadre de la Fête des Morts qui avait lieu lorsqu'un village était abandonné au profit d'un nouveau site (Trigger 1991). Ces villages étaient occasionnellement entourés de fortifications. Nous leur consacrerons une section plus loin.

Les femmes s'occupaient de tout ce qui était relatif au monde végétal et à la poterie (Tremblay 2006 : 23). Les hommes, quant à eux, chassaient et pêchaient pour cet apport calorique toujours nécessaire (Tremblay 2006 : 23) et s'occupaient du complexe tabagique (Boucher 1664). Cette répartition des tâches, combinée à une volonté d'exploiter les ressources, qu'elles soient agricoles ou animales, et de maintenir un équilibre social parfois fragile, entraîna différents types d'établissements à proximité de ces villages principaux. Ainsi, les membres d'une communauté auraient pu avoir une maison à la fois dans un village et dans un hameau saisonnier, ou un camp à vocation diverse, variant leur résidence durant l'année selon plusieurs facteurs (Hart et Means 2002 : 346). Les habitants d'un hameau sédentaire (dans le sens de petit village de moins de 100 résidents), s'ils n'étaient pas les mêmes, pouvaient aussi être rattachés socialement et économiquement à un village et participer conjointement à certains rituels et cérémonies (Butt 1977 : 6 ; Harp 1994) de même qu'à diverses tâches dont la construction d'une palissade où ils pourraient se réfugier en retour de leur contribution (Warrick 2008 : 94 ; Abler 1997 : 6). Les sections suivantes fournissent une définition sommaire des différents types d'établissements, autre que le village, constituant le schéma d'établissement iroquoien tandis qu'ils seront repris au cours de notre recension

afin de catégoriser les établissements étudiés et de voir leurs relations aux fortifications. Nous procéderons du plus important au moins important en termes de taille et de durée d'occupation.

1.5. Types d'établissement

1.5.1. Village satellite (village secondaire)

Le village satellite tel que défini par Tuck (1971) pour les Iroquois, mais qui s'applique aussi aux Hurons et aux Iroquoiens du Saint-Laurent, représente un village à part entière de par la variété de l'assemblage archéologique, l'analyse des déchets et la présence de structures qui témoignent d'une utilisation à long terme (Sempowski et Saunders 2001 : 674). Il se distingue toutefois par sa taille plus petite, sa contemporanéité et sa proximité à un village plus imposant, souvent fortifié, et l'absence de fortification. L'existence d'une dynamique sociale entre les habitants des différents établissements, quoi que difficile à identifier, est néanmoins observable dans le registre archéologique, particulièrement à la période historique par certains artefacts diagnostiques (Jordan 2013 : 31-32). Ce village, comme son nom l'indique, gravite donc socialement autour d'un village plus important et sa population est généralement inférieure à celle du village principal. Bien que nous reprendrons ce terme pour certains sites identifiés de la sorte, nous nous questionnons sur la pertinence de cette dénomination tandis que ces établissements constituent des villages à part entière et qu'ils sont difficilement identifiables.

1.5.2. Hameau ou petit village

En tenant compte des paramètres spatiaux énoncés plus tôt, le hameau, tel que défini par Warrick (1984), pourrait être considéré comme un petit village du point de vue de Noble (1975) et de Heidenreich (1978) créant une certaine confusion entre les termes qui ne manqua pas d'être souligné (Hart et Means 2002 : 346 ; Warrick 2008 : 95). Le hameau peut aussi se confondre avec le village satellite qui se vérifie par deux critères difficiles à établir dans le registre archéologique, soit la présence d'un village important dans le même secteur et que ces sites soient contemporains. D'une façon générale toutefois, le hameau regroupe seulement deux ou trois maisons (Warrick 2000 : 449), parfois quatre (Williamson 1983 : 55), bien que certaines données ethnohistoriques suggèrent jusqu'à sept ou huit maisons-longues (Warrick 2008 : 93-95). De plus, il n'existe aucune preuve

concluante pour affirmer que ceux-ci n'étaient pas occupés à l'année (Warrick 2008 : 95-96). Il s'agit donc d'un établissement à part entière, mais qui pouvait entretenir divers rapports avec le ou les villages avoisinants. Ils n'étaient que rarement palissadés (Trigger 1969 : 14).

1.5.3. Hameau saisonnier horticole

La différence entre un hameau et un hameau horticole saisonnier réside dans la fonction du site. Le premier est un petit village indépendant, tandis que le second est un site d'exploitation horticole situé à proximité des champs cultivés associés à un village (Chapdelaine 1989 : 127). Archéologiquement, la différence entre les deux se voit surtout par l'intensité et la saisonnalité de l'occupation. Les hameaux horticoles saisonniers sont occupés durant la croissance des cultigènes, pendant les mois chauds à partir du printemps, lorsque les femmes et les enfants allaient s'occuper des champs, tandis que les hommes partaient pour chasser et pêcher, faire des échanges et entretenir leurs relations politiques (Chapdelaine 1989 : 127 ; Kapches 1984 ; Thwaites 1959 8 : 143, 10 : 53). En vertu de son utilisation ponctuelle, il n'est pas considéré comme une occupation sédentaire, mais plutôt semi-sédentaire et il n'est pas fortifié (Warrick 1984 : 7). En Ontario, ce type de site porte le nom de « cabin sites » en raison de la petitesse de certaines maisons qui imitent les maisons-longues, sans le foisonnement de structures à l'intérieur, ni la longueur (Kapches 1984).

1.5.4. Camp spécialisé

Le camp de chasse, de pêche, de cueillette ou le camp spécialisé (cabane à sucre) peut posséder une ou deux maisons-longues, rarement davantage et parfois aucune, ainsi que certaines habitations plus ou moins allongées, comme les « cabin sites » (MacDonald et Cooper 1992). S'il est généralement de taille modeste, il se distingue surtout par l'absence de certains éléments du schème d'établissement associés aux villages semi-permanents (palissade, cimetière-), la taille de certaines maisonnées parfois plus petites ou plus larges (Wright 1972 : 7; Jamieson 1982 : 26), l'intensité dans le registre archéologique de certaines activités et l'absence ou la rareté de certaines catégories d'artéfacts, en particulier ceux associés à l'agriculture. En vertu de son utilisation ponctuelle, il n'est pas considéré comme une occupation sédentaire (Warrick 1984 : 7).

Ce dernier type d'établissement n'a jamais fait l'objet d'une fortification à notre connaissance.

1.5.5. Autres- Camp de guerre et poste de traite

Soleki (1993) proposa que certains sites fortifiés de la région de New-York et de la Nouvelle-Angleterre du XVII^e siècle aient été construits comme postes de traite plutôt que lieu de défense ou de refuge. Si la proposition mérite d'être analysée, la démonstration demeure toutefois fragmentaire avec seulement trois cas, et ne concerne que des établissements de la deuxième moitié du XVII^e siècle (Soleki 1993 : 64-65).

Jamais documenté archéologiquement, de petits établissements temporaires étaient aussi construits à proximité ou en territoire ennemi en vue de déclencher une série de raids et d'y demeurer un certain temps. Ces camps de guerre offraient aussi une protection aux envahisseurs qui pouvaient s'y réfugier en cas de contre-attaque (Abler 1989 ; Viau 2000 : 102-105 ; Martjin 1993). Samuel de Champlain (Biggar 1622-36 2 : 96) décrit deux de ces établissements temporaires durant les campagnes de 1609 et 1610 contre les Iroquois. Ces petites fortifications érigées rapidement étaient généralement de formes rondes ou ovales et constituées d'une seule rangée de pieux (Keener 1999 : 785). Cependant, une représentation du récit de Champlain suggère qu'il s'agissait de la méthode commune à trois rangées (fig.1.11). Radisson (Scull 1885 : 165) et Charlevoix (1744 vol.3 : 237) rapportent des fortifications de la même forme que celle des villages et faites de puissants arbres disposés les uns contre les autres, ce qui rappelle aussi la méthode de construction privilégiée normalement.

1.6. Survol du schème d'établissement et des conflits de 1400 à 1650

1.6.1. Hurons

La fin de la période «Middle Iroquoian» (1280-1420) et le début de la «Late Iroquoian» (1420-1500) en Ontario sont les témoins de changements majeurs pour les maisons et les villages (Dodd 1984 ; Warrick 2000 ; Creese 2011). L'expansion des maisons-longues, le regroupement de villages et un haut niveau de dépendance au maïs sont associés à une période d'expansion démographique, un déplacement des groupes vers des sols moins sablonneux et plus fertiles et la colonisation de nouvelles régions dont la Huronie (Trigger 1990 ; Warrick 2008). Vers le début du XV^e siècle, les populations se stabilisent

avant qu'une deuxième vague de coalescence villageoise ne commence à partir de 1450 (Birch 2012 : 652-654). Cette dernière vague sera à l'origine de villages de plus de 4,5 ha et de population pouvant atteindre 2 000 habitants (Birch 2010a, 2010b ; Warrick 2008 : 28-29). Parallèlement, les conflits culminent durant la deuxième moitié du XV^e siècle dans un contexte d'augmentation de la population et de redéfinition des paramètres sociaux suite au regroupement de plusieurs villages (Birch 2012 : 654-664). Ces conflits paraissent d'ailleurs surgir entre communautés huronnes adjacentes (Williamson et al. 1998) plutôt qu'avec les Iroquois malgré certaines relations complexes dès le milieu du XV^e siècle (Pihl et al. 2011). Les preuves de conflits avec ces derniers sont seulement documentées clairement à partir de la fin du XVI^e siècle (Kuhn 2004). En somme, les preuves céramiques et ostéologiques indiquent que les conflits au cours du XIV^e et au début du XV^e siècle étaient principalement entre les communautés huronnes locales au nord du Lac Ontario (Robertson et Williamson 1998 : 148). Vers le milieu ou la fin du XVI^e siècle, ces groupes s'allieront formant ainsi la confédération huronne telle que rencontrée par les Européens et ils dirigeront leur hostilité vers les nations émergentes de la confédération des Iroquois au sud (Dupras et Pratte 1998 ; Kuhn 2004). Ultimement, ces violents conflits culmineront par la destruction, la dispersion ou l'absorption des Hurons par les Iroquois vers 1650 (Birch 2010a : 43-44).

1.6.2. Iroquois

Comme dans le sud de l'Ontario, une tendance vers la création de villages plus imposants se met en place durant la phase Oak Hill (1350-1400). Cette tendance se manifeste graduellement du XIV^e au XVII^e siècle alors que plusieurs petits villages se regroupent au sein de villages de plus grande taille (Tuck 1971a : 225 ; Bamann 1993 : 21). Or, c'est réellement à compter du XV^e siècle que la coalescence de petites communautés sur des territoires facilement défendables se met en place dans la région historique des Mohawks (Bamann 1993 : 29). Au même moment, les preuves de conflits s'accroissent. Ces conflits semblent culminer entre 1525 et 1650 tandis que l'on assiste à l'apparition de villages de huit à dix acres et près de 2 000 individus (Jones 2008 : 15 ; Ritchie et Funk 1973 : 363 ; Bamann et al. 1992 : 450 ; Snow 1995a). Ces derniers occupent fréquemment des promontoires plutôt que les vallées (dont la vallée de la rivière Susquehanna) suggérant une préoccupation défensive importante (Tuck 1978 : 326 ;

Richter 1992 : 17). La disposition des maisons-longues plus imposantes y étaient plus compactes (Engelbrecht 2003 : 92). La motivation première pour la construction de ces villages semble reposer sur un besoin de sécurité accrue (Warrick 1996 : 20). Rumrill (1985 : 1) remarqua d'ailleurs que « presque tous les sites villageois du XVII^e siècle avaient une vue imprenable ». La synthèse des sites Iroquois datés entre 1500 et 1700 d'Eric Jones suggéra cependant que des considérations autres que défensives (contexte agricole avantageux, disponibilité et qualité du bois, distance d'un cours d'eau navigable et chemin, pente et drainage) prévalaient fréquemment dans le choix du site et que les fortifications venaient palier aux besoins de la communauté en ce qui concerne la protection ou la sécurité (Jones 2008 : 120-121 ; voir aussi Hasenstab 1996).

1.6.3. Iroquoiens du Saint-Laurent

L'état des connaissances archéologiques et ethnohistoriques ne nous permet pas de dresser un portrait comparable à celui des Hurons et des Iroquois à propos de l'évolution de la population et du schème d'établissement. Tandis que Champlain constate leur disparition dès le début du XVII^e siècle, nous savons toutefois que d'importants conflits et tensions avaient cours durant le XVI^e siècle, et dès le XV^e siècle, pour l'ensemble des groupes amérindiens du Nord-Est (Birch 2012 ; Birch et Williamson 2012 ; Moussette 2005 ; Engelbrecht 1995 ; Milner 1998, 1999). Ces conflits qui devaient affliger aussi les Iroquoiens du Saint-Laurent (voir Wintemberg 1972 ; Birch et Williamson 2012 : 45 ; Pendergast 1984 ; Engelbrecht 1990), sont d'ailleurs vraisemblablement à l'origine de leur disparition.⁴ La pression exercée par les Hurons et particulièrement les Iroquois, dont ils se plaignent à Cartier, achevèrent de les chasser de la vallée du Saint-Laurent possiblement dès 1580 (Snow 1995a : 143-144). L'augmentation rapide de la population iroquoise pourrait alors s'expliquer par l'intégration partielle de ces groupes, mais la présence de céramique des Iroquoiens du Saint-Laurent sur les sites Mohawks et Iroquois demeure faible ou rare (Kuhn 2004). Engelbrecht et Jamieson (2016) proposent que la technologie lithique inférieure des Iroquoiens du Saint-Laurent (des regroupements de Jefferson County et de Prescott) dû à l'absence de source de qualité, l'incapacité de sécuriser certaines sources de chert Onondaga en territoire Iroquois et une organisation

⁴ Viau (2015) évoque la possibilité peu explorée jusqu'à présent que le bref contact avec les européens aurait pu être à l'origine de la transmission de maladies aillant contribué à les décimer.

socio-politique davantage décentralisée serait à l'origine de leur disparition aux mains des Iroquois. Nous reviendrons sur ces conclusions. En ce qui concerne l'évolution de la taille des villages et des maisons-longues, la séquence villageoise de la région de Saint-Anicet révèle une augmentation de la taille des villages entre 1350 et la fin du XV^e siècle suivie d'une contraction durant la première moitié du XVI^e siècle. De plus amples fouilles seront toutefois nécessaires afin de confirmer s'il s'agit d'une tendance régionale ou propre à l'ensemble des Iroquoiens du Saint-Laurent.

1.7. Les fortifications iroquoiennes

1.7.1. Le développement

Les premières fortifications iroquoiennes connues à ce jour apparaissent dans le sud-ouest de l'Ontario entre 800 et 1000 (Kenyon 1968 ; Noble 1975a ; Pearce 1978 ; Reid 1975 ; Ramsden 1990a : 171 ; Méhaut 2015 : 269-270) vers la fin du Sylvicole moyen tardif. Dans la région de New-York, les premiers sites palissadés apparaissent entre 1000 et 1100 dans la Vallée de la Susquehanna (Engelbrecht 2003 : 88). En dépit d'une mobilité saisonnière toujours importante, ces établissements autant sur le territoire des Hurons et des Iroquois, correspondent aux premiers balbutiements de la vie villageoise iroquoise entre 900 et 1280 dans le sud de l'Ontario (Creese 2011 ; 2013) et Owasco (900 ou 1000-1350) pour l'État de New-York (Ritchie 1965 ; Snow 1995a). Les sites de cette période couvrent environ 0,4 ha, contiennent quatre ou cinq maisons-longues plus courtes et occasionnellement une fortification simple ou double (Warrick 2000 : 434). La vocation de ces premières fortifications demeure toutefois incertaine. Noble (1975b : 44) évoqua l'introduction des cultigènes entreposables et le passage de macro-bande vers des villages occupés à l'année. Dans le même ordre d'idée, Bibeau (1980) met de l'avant le besoin de protection dans un contexte d'hostilité inter-tribale accrue, en raison de la sédentarité grandissante découlant de l'agriculture. Engelbrecht (2003), Milner (1998, 1999) et Tuck (1978) soulignent aussi l'importance de la violence et des conflits des chasseurs-cueilleurs préhistoriques du Nord-Est. Toutefois, les rares preuves de conflits documentées en Iroquoïe à cette période (Birch 2010b : 35 ; Williamson 1990 : 311 ; Warrick 2008 : 29) et la faiblesse apparente des premières fortifications (Reid 1975 : 7) entraînerent Trigger (1990) et Ramsden (1990a) à y voir une barrière contre les intempéries et les animaux. Enfin, Creese (2011 : 35 ; 2013) et Birch (2010b ; 29-38)

développèrent l'idée évoquée par Ramsden (1990a) suggérant que les fortifications agissaient d'abord comme marqueur d'intégration sociale dans un processus symbolique lié à la définition d'une communauté villageoise. Nous croyons que plusieurs facteurs, dont la protection contre les intempéries et les animaux ainsi que le développement symbolique d'un espace social sont intervenus, mais nous ne pouvons pas exclure la mesure défensive. En ce sens, le site Iroquois Boland (1000-1100) illustre par son entrée étroite, protégée, et bordée de galeries, l'importance des considérations défensives dès cette période (Prezzano 1992 : 435 ; Dye 2012 : 23-24). Le site Holmdale au tournant de l'an 1000 dans le sud de l'Ontario livra pour sa part une palissade complexe constituée d'une rangée majeure et ayant vraisemblablement fait l'objet d'un agrandissement (Phil et al. 2008 : 156).

1.7.2. Éléments constitutifs et connexes

Jacques Cartier offre la première description d'une fortification iroquoise lors de son passage à Hochelaga en 1535. Depuis les premières palissades, ces structures évoluèrent et se modifièrent dans le temps devenant apparemment de plus en plus efficaces défensivement (Keener 1999 : 782). Aux XVI^e et XVII^e siècles, les descriptions évoquent généralement une structure circulaire ou ovoïde constituée la plupart du temps de trois rangées de pieux. La présence d'extension et les reconstructions dont elle faisait occasionnellement l'objet, en raison de l'usure du temps, du manque d'espace ou d'incendie entraînent aussi certaines formes irrégulières (Ramsden 1988)⁵. Ces fortifications sont souvent constituées d'une rangée principale, généralement constituée des poteaux les plus imposants, sur lesquels s'adossent de part et d'autre des pieux formant un V inversé. Des billots étaient aussi empilés horizontalement afin de soutenir les poteaux et solidifier l'armature (Wallot 1977 ; Wrong 1939 : 91 ; Biggar 1924 : 155-6 ; O'Donnell 1968 : 81 ; Coyne 1903 : 23 ; Van den Bogaert 1988). Cette technique s'avérait sans conteste la plus efficace et solide (Knight 1987 : 181) et explique sans doute sa longévité.

Bien que le diamètre des pieux varie à l'intérieur même d'un site, et d'un site à l'autre, on

⁵ Par exemple, le site majeur Draper (Finlayson 1985 ; Creese 2011) présente cinq phases d'agrandissement des fortifications bien documentées tandis que le site Fonger (Warrick 1984) présente une reconstruction suite à un incendie qui toucha aussi trois maisons-longues (Warrick 1984 : 88).

observe au cours du Sylvicole supérieur, autant chez les Hurons que chez les Iroquois, une augmentation évidente de leur diamètre aux périodes proto-historique et historique par rapport à la période Owasco (Prezzano 1992 : 242). Nous devons rester prudents avant d'attribuer automatiquement cette augmentation aux périodes proto-historique et historique à la présence d'outils européens (Trigger 1985 214-15). L'augmentation des relations conflictuelles entre groupes amérindiens caractérisant le XVI^e siècle n'y est sans doute pas étranger (Birch 2012 ; Birch et Williamson 2012 ; Moussette 2005 ; Engelbrecht 1995). Enfin, les relations des Jésuites signalent, par exemple en 1660, trois villages mohawks entourées de pieux « de l'épaisseur de la jambe d'un homme » (Thwaites 1959 47 : 93).

La hauteur des pieux, qui variait entre quatre et dix mètres de hauteur chez les Iroquois, s'accroît aussi au fil du temps mais semble varier considérablement (Prezzano 1992 : 248). Ainsi les Relations des Jésuites font état de troncs de pin de 15 à 16 pieds de haut dressés derrière un fossé profond (Thwaites 1959 34 : 122-24) tandis que Dollier de Casson (Coyne 1903 : 23) rapporte une structure de 3,65 à 3,9 mètres. Champlain observa en 1615 une fortification 30 pieds entourant un village iroquois ainsi qu'une palissade triple de 35 pieds délimitant un village huron (Grant 1959 : 283-292). Enfin, Cartier (Biggar 1924 : 155-156) et Sagard (Wrong 1939 : 92) estimèrent à deux lances (12-14 mètres) deux autres fortifications.

Tel que rapporté par Van den Bogaert (Starna et Gehring 1988 : 12), l'entrée pour deux villages oneidas était étroite (0,6 à 1 mètre) et celui qui l'empruntait, comme le mentionne Champlain (Wrong 1939 : 92), devait longer de côté une portion de la palissade de sorte que l'on ne pouvait accéder directement au village (Heidenreich 1971 : 141 ; Tuck 1971 : 51 ; Ritchie et Funk 1973 : 254, 317 ; Wright 1974 : 11). Les villages pouvaient aussi apparemment posséder deux entrées comme en fait état Van den Bogaert pour un village iroquois (1988 : 12 ; voir aussi Engelbrecht 2009 : 180). Deux entrées pour un même village furent aussi documentées archéologiquement chez les Hurons (Jury et Fox 1947 : 61, 66).

De plus, à la période historique, ces fortifications étaient occasionnellement accompagnées de galeries. Prenant parfois appui sur une autre rangée en retrait ou

surplombant l'enchevêtrement de trois rangées (Biggar 1924 : 155-156, 1929 : 3 :122 ; Wrong 1939 : 91), la galerie permettait de tirer sur les assaillants et d'éteindre les feux (Biggar 1922 3 : 122 ; Heidenreich 1971 : 142 ; Tooker 1987). Cartier les mentionne d'ailleurs à Hochelaga (1535) (Keener 1999 : 783), ce qui indique leur existence bien avant l'arrivée des Européens.

Les fortifications étaient aussi parfois dotées de gouttières, mentionnées par Champlain (Grant 1907 : 292-3), afin d'évacuer l'eau et la récupérer dans de nombreux vases. Ces derniers, conservés à proximité de la palissade (Keener 1999 : 785), témoignent d'une grande préoccupation défensive envers le feu, certainement la pire menace pour ces structures.

Par ailleurs, de nombreux remblais de forme circulaire ou semi-circulaire, souvent associés à des fossés⁶, furent relevés à la période historique (Squier 1849 ; Hough 1850, 1851, 1854 ; Beauchamps 1887, 1900). Concentré dans le comté de Jefferson qui constitue le regroupement villageois le plus méridional des Iroquoiens du Saint-Laurent, mais aussi présent à l'occasion chez les Iroquois et rarement chez les Hurons, Pendergast y voit davantage une méthode de construction, possiblement caractéristique des Iroquoiens du Saint-Laurent, qu'un attribut défensif en soit (Pendergast 1984 : 13-14).

On relève aussi archéologiquement certaines fortifications partielles, protégeant les flancs les plus accessibles ou venteux (Jones 2008 : 16). Occasionnellement, une portion de fortification additionnelle se trouve à bonne distance d'une palissade complète, laissant un espace vacant sur le côté le plus vulnérable. Les sites Nodwell, Uren et Calvert, dans le sud de l'Ontario, présentent une deuxième rangée entre 18 et 25 mètres (Wright 1974 ; Wright 1986 ; Timmins 1997). Cette tendance à renforcer les côtés les plus susceptibles d'être attaqués, serait toutefois propre aux Iroquois (Keener 1999 : 971 ; Jones 2008 : 15).

Bien qu'aucune mention historique n'a été relevée à notre connaissance, mentionnons aussi la présence rare de corridors communicants directement de la palissade à certaines

⁶ Nous avons retenu le terme fossé, et exclu le terme fossé, afin d'éviter toutes confusions. La seule utilisation du terme tranchée provient d'une citation.

maisons-longues relevées archéologiquement (Wright 1974 : 11-12 ; Wright et Anderson 1969 : 20 ; Finlayson 1985 : 407, 1998 : 20 ; Engelbrecht 2009 : 182). Ces derniers auraient pu ralentir la progression de l'ennemi à l'intérieur du village et agir comme trappe ou cul-de-sac (Poplawski et al. 2009 : 82)

Enfin, à partir des années 1640 pour les Hurons, et 1660 pour les Iroquois, certaines caractéristiques européennes apparaissent (Keener 1999 : 786), dont les barrures, certaines armatures de métal, une forme carrée ou rectangulaire, des bastions ainsi que des canons (Ritchie et Funk 1973 : 257, 301 ; Heidenreich 1971 : 142).

1.7.3. Construction

Les fortifications iroquoiennes étant variables dans le temps et l'espace (Bibeau 1980), en fonction des ressources et des besoins, certaines méthodes ont néanmoins été privilégiées lors de la construction d'après les documents historiques. La méthode du V inversé prenant appui sur une rangée centrale ressort de façon généralisée sur plus de deux siècles et demi (Prezzano 1992 : 251), à quelques variations près (Bideaux 1986 ; Wrong 1939 : 91 ; Biggar 1924 : 155-6 ; O'Donnell 1968 : 81 ; Coyne 1903 : 23). La récurrence de cette technique et les données archéologiques incitèrent Engelbrecht à proposer que toute palissade de plus de trois rangées résulterait plutôt de réfection dûe à la dégradation naturelle ou à une attaque (Engelbrecht 2009 : 180).

Plusieurs chroniqueurs mentionnent aussi l'utilisation d'imposants billots empilés horizontalement au sol afin de soutenir les rangées extérieures et parfois la rangée centrale (Beauchamp 1905 : 111-2 ; Wrong 1939 : 91-95 ; O'Donnell 1968 : 81). Une fois posés les uns sur les autres, ces billots pouvaient atteindre la hauteur d'un homme (Coyne 1903 : 23). Le terme Huron pour palissade signifie d'ailleurs « poteau au sol » ou « poteaux horizontaux » (Steckley 1987), illustrant l'importance de cette technique au niveau de sa constitution, mais qui ne laisse peu ou pas de traces archéologiques. L'utilisation de cette méthode, combinée à l'utilisation de remblai et/ou fossé, expliquerait pourquoi plusieurs palissades iroquoiennes sont définies par des traces de pieux peu profondes ou absentes (Prezzano 1992 : 252).

On insérait aussi de l'écorce, des branches et d'autres pieux horizontaux et verticaux

entre les pieux afin de solidifier la structure et obstruer la vue (Heidenreich 1971 : 140 ; Ritchie et Funk 1973 : 259 ; Jones et Jones 1980 : 66 ; Ritchie 1980 ; Poplawski et al. 2009). Les documents ethnohistoriques sont peu loquaces sur le rôle de l'écorce, mais les propos de Lafitau et Sagard évoquent un rôle de barrière (Poplawski et al. 2009 : 81), tandis que Keener rapporte son installation à l'intérieur du village afin de renforcer la fortification (Keener 1999 : 781). Mentionnons que l'écorce, une fois aplaniée et séchée devient très dure et servait ainsi pour couvrir les maisons-longues et la palissade. L'écorce à l'intérieur du village aurait aussi pu servir à empêcher l'évasion d'intrus (Roscoe 2008) ainsi qu'à obstruer la vue (Keeley et al. 2007). Des billots étaient aussi fréquemment disposés là où se croisaient les pieux au sommet afin de solidifier la structure, et parfois supporter une galerie.

Les pieux de la rangée centrale ou des rangées extérieures pouvaient aussi être logés dans le sol. Comme en atteste une stratigraphie du site Roebuck (Wintemberg 1972), une extrémité était parfois effilée pour faciliter la mise en place et possiblement chauffée afin de mieux résister à la pourriture (Warrick 1988 : 39). La profondeur variait généralement chez les Iroquois entre 10 et 40 cm et semble augmenter dès la période proto-historique⁷ (Prezzano 1992 : 244). On observe aussi sur certains sites, dont Cayadutta, des pieux atteignant une profondeur de 75 cm (Snow 1995a : 183). Les données archéologiques et ethnohistoriques suggèrent toutefois que dans plusieurs villages, Hurons comme Iroquois, ceux-ci étaient en surface ou peu profonds, souvent moins profonds que les poteaux des maisons-longues (Beauchamp 1905 : 110-116 ; Knight 1987 : 181 ; Tuck 1971 : 149).

Van der Donck résume peut-être le mieux la construction d'une palissade d'un village Mohawk : « Premièrement, ils plaçaient au sol de larges billots de bois, et fréquemment de plus petits par-dessus qui formaient la fondation. Ils installaient ensuite d'imposants poteaux de chêne dans le sol de part et d'autre de la fondation, se croisant au sommet, et joints ensemble. Dans l'enchevêtrement au sommet ils plaçaient alors des billots, rendant l'ouvrage fort et solide (trad. libre de l'auteur) (O'Donnell 1968 : 81) ».

Beauchamp mentionne : « Pour une palissade triple de la sorte, une seule ligne de trou

⁷ Vers le milieu du XVI^e siècle (Snow 1995 a, b ; Jones 2008)

pour recevoir les poteaux était nécessaire. Les poteaux qui se croisent n'en nécessitaient pas, et pour certaines fortifications aucun trou n'était requis. Une petite tranchée, ou quoi que ce soit pour retenir la base des piquets temporairement dans cette position était tout ce qui était requis (trad. libre de l'auteur) (Beauchamp 1905 : 111-112) ».

Recoupant les propos précédents, Sagard rapporte : « D'autres villages sont fortifiés par de solide palissades à trois rangées, entrelacées et renforcées par de larges et épais morceaux d'écorce d'une hauteur de huit à neuf pieds et au pied desquelles d'imposants troncs d'arbre sont disposés horizontalement et maintenus en place (trad. libre de l'auteur) (Wrong 1968 : 91). »

L'entretien de la palissade demeure un sujet mal documenté autant archéologiquement qu'ethnohistoriquement. Mentionnons néanmoins la proportion élevée de débris et éclats de taille lithiques aux abords intérieurs de la palissade sur le site Eaton appartenant aux Ériés (1550) qui résulterait d'après Poplawski et al. (2009) de la construction et de l'entretien de la palissade. Cependant, peu de cas analogues sont documentés archéologiquement.

Enfin, l'archéologie expérimentale suggère, contrairement à une idée reçue (Abler 1997 : 6 ; Jones 2008 : 15 ; Engelbrecht 2009 : 180), qu'il s'agit d'une tâche plus accessible qu'il n'y paraît. La reconstruction par Wright (1974) de la palissade du site Nodwell, un site Huron du milieu du XIV^e siècle, fut estimée sommairement à sept jours à raison du travail de 110 hommes six heures par jour. Les femmes auraient aussi pu contribuer (Thwaites 1959 7 : 34) tout comme les habitants des villages voisins (Trigger 1991 : 26), traduisant le caractère communautaire et apparemment non-coercitif de la tâche sur lequel nous reviendrons. Les données de Wright ne fournissent qu'un aperçu et nous sommes conscients que plusieurs facteurs dont la grosseur de la palissade, les méthodes employées pour obtenir les pieux et les installer, la disponibilité et la qualité de la matière première, et le nombre d'individus affectés à la tâche influencent le résultat. Toutefois, ces données combinées au témoignage de Champlain (Biggar 1922 : 96) qui rapporte la construction rapide de deux petites fortifications d'une seule rangée sur le territoire ennemi en temps de conflit pour s'y réfugier ou contre-attaquer (Keener 1999 : 785 ; Viau 2000 : 105, 108 ; Martjin 1993), suggèrent à notre avis que la construction d'une

fortification iroquoise exigeait certes un effort communautaire important, mais réalisable dans des délais raisonnables.

1.8. Problématiques et questions de recherche- Taille, évolution et fonction première des fortifications iroquoiennes

1.8.1. Taille

La taille des fortifications varie autant que celle des villages. L'objectif n'est donc pas de documenter l'évolution de la taille des villages et par le fait même des fortifications, une tâche beaucoup plus vaste et complexe. Il ressort toutefois des documents ethnohistoriques relatifs aux Hurons et aux Iroquois, qu'uniquement « quelques-uns » des villages étaient palissadés au cours des XVI^e et XVII^e siècles, soit les plus imposants (Biggar 1922 : 122 ; Thwaites 1959 10 : 50 ; 11 : 8 ; 22 : 304 ; 23 : 56 ; 34 : 122 ; Wrong 1939 : 319 ; Van den Bogaert 1988 ; Bréboeuf 1996 : 155, 211 ; Keeley 1996 : 191 ; Keener 1999 : 784 ; Warrick 2008 : 95). Par exemple, Bréboeuf mentionne : « Au reste, pour la garde du pays, ils entourent leurs principaux villages d'une forte palissade de pieux pour soutenir un siège » (Bréboeuf 1996 : 155). Tooker (1987 : 40-41) reprendra cette observation : « les villes frontalières, de même que les plus rapprochées de l'ennemi, étaient les mieux fortifiées, tant par leurs enceintes que par leur emplacement... ». Le témoignage de Van den Bogaert (1988 : 5-9), qui fut particulièrement impressionné par ces structures qu'il qualifie de châteaux lors de son séjour en territoire Mohawk et Oneida, suggère que seulement deux des sept villages Iroquois visités étaient palissadés, encore une fois les plus importants. Warrick (2008 : 94) mentionne que cette observation historique, selon laquelle seulement les villages les plus imposants sont fortifiés, est attestée archéologiquement chez les Hurons. Toutefois, la démonstration ne s'applique qu'à la période proto-historique ou historique et demeure très limitée (Knight 1987 ; Latta 1985 ; Sykes 1983). De plus, Campeau qui synthétisa les Relations des Jésuites de 1634 à 1650 affirme que plusieurs villages Attignaouantans, la nation la plus importante, n'étaient pas fortifiés, mais que ceux regroupant les « petites nations, peu nombreux, l'étaient davantage » (Campeau 1987 : 45). Il s'agit d'un éclairage légèrement différent et plus nuancé, sur lequel nous reviendrons. D'autre part, comme le rapporte Sagard (Wrong 1939 : 116) : « Leurs villes frontalières et les plus proches des ennemis, sont toujours les mieux fortifiées ». Nous tenterons ainsi de répondre aux questions

suivantes :

- Est-ce que, comme l'observent plusieurs récits ethnohistoriques, seuls les villages les plus imposants sont fortifiés entre 1 400 et 1 650 de notre ère ?
- Par conséquent, quelle est la relation entre la taille d'un site et la présence d'une palissade dans une perspective diachronique ?
- Enfin, quelle est la relation entre le type de site et la présence d'une palissade ?

1.8.2. Évolution du schème d'établissement et des fortifications

De 1 400 à 1 650 de notre ère, le schème d'établissement des Hurons et des Iroquois se modifie considérablement. Plusieurs petits villages se regroupent et semblent favoriser des emplacements présentant un avantage défensif. Les traces de conflits et de violence s'accroissent atteignant un sommet durant la deuxième moitié du XV^e siècle chez les Hurons et se poursuivant par la suite (Birch 2012 : 664). Les XVI^e et XVII^e siècles chez les Iroquois (Jones 2008 : 15) sont aussi le théâtre de conflits récurrents alors que les Iroquoiens du Saint-Laurent ont quitté la vallée du Saint-Laurent avant la venue de Champlain en 1603 dans la région de Montréal (Tremblay 2006). Bien qu'il soit admis que les fortifications soient de plus en plus efficaces (Keener 1999 : 782), et que Prezzano (1992 : 242) rapporte une augmentation du diamètre des pieux et de leur profondeur, une étude plus approfondie de l'évolution des principales caractéristiques physiques des fortifications, soit le nombre de rangées et la taille des pieux mérite notre attention. Nous nous intéresserons aussi à la présence de structure connexes, à l'influence européenne ainsi qu'à la présence de remblai/fossé et espèces de bois employées afin d'en documenter la construction. Nous avons choisi d'abandonner la profondeur des pieux en vertu des méthodes de construction abordées plus tôt qui en limite l'interprétation et des perturbations dues aux activités agricoles qui rendent difficile l'interprétation (Prezzano 1992 : 244). Nous avons aussi choisi de ne pas retenir la distance entre les rangées en raison d'un échantillon limité, mais nous aborderons à l'occasion le sujet du nombre de rangées. Ce chapitre sera donc l'occasion de répondre à cette interrogation :

- Dans quelle mesure évoluent les différentes caractéristiques physiques des

fortifications (nombre de rangées, taille des pieux) et les structures connexes (remblai/fossé, entrées, galeries, séparations internes) de même que l'influence européenne compilées à l'occasion de notre recension en fonction du schème d'établissement et de l'évolution des conflits ?

1.8.3. Valeur symbolique, intégration villageoise et fonction défensive

Tandis que plusieurs archéologues étudiant les Hurons évoquent des motifs d'ordre symbolique et social afin d'expliquer la présence de fortifications, particulièrement en ce qui a trait à l'émergence de ceux-ci jusqu'au milieu du 15^e siècle (Birch 2010b ; 29, 30, 33, 38 ; Ramsden 1990 ; Creese 2011 : 35-39, 2013 ; Birch et Williamson 2012), une majorité d'archéologues étudiant les Iroquois (Poplawski et al. 2009 : 82 ; Snow 2007 ; Engelbrecht 2003 : 99 ; 2009 : 180 ; Tuck 1971, 1978 ; Finlayson 1985) penchent en faveur de considérations défensives afin de justifier l'évolution et la présence de structures défensives. S'agit-il réellement de différences intergroupes quant à la fonction première des fortifications ? Dans le même ordre d'idée, il y a lieu de se demander quelle fût la valeur symbolique et sociale des fortifications durant la période à l'étude. À cette occasion, nous discuterons aussi la valeur de cohésion sociale et d'intégration villageoise que pouvait revêtir la construction d'une fortification iroquoise. Le moment sera venu d'offrir une réponse détaillée à ces questionnements :

- Quelle est la fonction proprement symbolique des fortifications iroquoiennes ?
- Dans quelle mesure les fortifications interviennent au niveau de l'intégration villageoise et inter-villageoise ?
- À la lumière des données compilées, jusqu'à quel point les fortifications iroquoiennes répondent avant tout à un besoin défensif ?

Chapitre 2- Cadre théorique et méthodologique

L'approche théorique privilégiée afin de répondre à ces questions forme une approche mixte. Ainsi, nous vous présentons comment se conjuguent le traitement et l'importance des données ethnohistoriques, l'archéologie du schème d'établissement, l'archéologie de

la guerre qui contribuent tous au cadre théorique en formant une approche globale des fortifications iroquoïennes. Nous profiterons de la portion abordant l'archéologie de la guerre afin de présenter un bref portrait des conflits iroquoïens. Le cadre méthodologique sera présenté en deuxième partie.

2.1. Approche et traitement des données ethnohistoriques

L'abondance de données ethnohistoriques disponibles au sujet des Hurons constitue un couteau à double tranchant (Ramsden 1996 : 104). On pourrait sans risque affirmer la même chose des Iroquois. Certes, ces données fournissent un point de départ, un modèle que certains archéologues d'autres régions ou époques tentent de recréer. En contrepartie, l'archéologie huronne étant généralement définie par des références à ses membres et à leur mode de vie à un moment particulier dans le temps, en l'occurrence historique, il devient périlleux de transposer ces faits directement vers la préhistoire (Ramsden 1977a). Le danger de se contenter du portrait ethnohistorique offert, ou d'y concentrer ses efforts aux dépens de l'archéologie et de la préhistoire fut d'ailleurs décrié par Ramsden (Ramsden 1996 : 105). L'étude archéologique des fortifications huronnes et iroquoïses paraît ainsi affligée par cette réalité qui pourrait expliquer certaines généralisations, par exemple que tous les villages soient palissadés. C'est pourquoi nous emploierons avec prudence l'approche historique directe (Stewart 1942) qui applique :

«...les informations ethnographiques et ethnohistoriques concernant un groupe à une situation archéologique montrant une certaine filiation avec ce groupe dans le temps, en espérant que les comportements décrits par les ethnographes et les historiens pourraient servir à mieux comprendre les comportements anciens révélés par les vestiges matériels » (Moussette 1994 : 20).

En effet, les données historiques constituent plutôt ici un point de départ. L'objectif n'est donc pas de faire des inférences de la période historique vers la préhistoire, mais bien de vérifier archéologiquement, particulièrement au chapitre 3, certaines affirmations ethnohistoriques quant à la taille et la distribution des villages hurons et iroquoïses palissadés, et de voir si elles se confirment pour la préhistoire.

2.2. *L'Archéologie de la guerre*

L'archéologie de la guerre a connu un essor considérable au cours des 20 dernières années suite à diverses synthèses soulignant l'importance et le rôle de la guerre durant la préhistoire (Vencl 1984, 1999 ; Bamforth 1994 ; Haas 1999 ; Keeley 1996 ; Lambert 1994 ; Leblanc 1999 ; Milner 1998, 1999 ; Rice et LeBlanc 2001 ; Guilaine et Zammit 2001 ; Gat 2006 ; Chacon et Mendoza 2007 ; Patou-Mathis 2013). L'Amérique du Nord, incluant le Nord-Est, ne se soustrayait pas à ces constatations et cette mouvance théorique. Comme plusieurs chercheurs l'ont noté, la vision d'une Amérique du Nord préhistorique pacifique n'est tout simplement plus soutenable (Milner 1998, 1999 ; Lambert 2002 : 208). Il ne s'agit cependant pas d'un a priori à notre étude.

La définition de la guerre que nous retiendrons évoque un « État ou période d'hostilité armée entre deux communautés politiquement autonomes » (Meggitt 1977 : 10). Cette définition inclusive n'exclut pas les conflits à petite échelle tel que les raids, les embuscades et la guerre de capture qui tendent à caractériser la guerre tribale, incluant les conflits iroquoiens (Boehm, 1984 ; Chagnon, 1992 ; Fadiman, 1982 ; Keeley, 1996 ; Meggitt, 1977 ; Rice, 2001 ; Lambert 2002 : 2007).

L'archéologie de la guerre repose essentiellement sur quatre types de preuves matérielles : le schème d'établissement, les squelettes humains présentant des traces de violence, les armes de guerre et l'iconographie (Lambert 1994 ; Leblanc 1999 ; Wilcox et Haas 1994 ; Viau 2000). Notre étude concentre son attention sur le schème d'établissement, dont les fortifications iroquoiennes font parties. Les restes humains traduisant des traces de violence ont ainsi permis de documenter la présence de conflits animant le schème d'établissement, tandis que les armes et l'iconographie tiendront des rôles marginaux. Le schème d'établissement, définit plus tôt, évoque aussi la coalescence et la séparation d'établissements villageois et la relocalisation vers des lieux présentant un environnement différent tel qu'un avantage défensif (haute terrasse, retrait des grands cours d'eau etc...). De plus, la présence, de même que l'absence de fortifications, et les traitements qu'elles ont subit (reconstruction, incendie, agrandissement et contraction etc...), représentent autant d'indices archéologiques du climat prévalant et constituent des marqueurs archéologiques sensibles aux menaces ou violences extérieures. La

construction des fortifications reflète aussi les armes offensives utilisées (Keener 1999). Conséquemment, les fortifications sont particulièrement diagnostiques afin d'évaluer des conflits, et fournissent des preuves à propos de la nature et de l'évolution des relations antagonistes entre les groupes (Dye 2012 : 5). Malgré l'ampleur de la littérature consacrée à la guerre entre Hurons et Iroquois, il demeure surprenant de voir à quel point les fortifications demeurent méconnues en vertu de l'information qu'elles peuvent fournir.

2.3. La guerre chez les Iroquoiens

2.3.1. Une approche théorique

Au début des années 2 000, la littérature historiographique et anthropologique canadienne et américaine avait déjà consacré plus de 5 000 pages à propos du développement préhistorique et historique de la guerre dans les sociétés iroquoiennes du nord-est de l'Amérique (Viau 2000 : 17). La plupart sous-entendent que la guerre iroquoise était une guerre vengeresse visant la mise à mort, et d'autre part que cette activité était la valeur suprême masculine (Viau 2000 : 17-18). D'autres ont mis de l'avant la compétition économique induite par les échanges avec les Européens, ou encore la compétition pour les territoires de chasse (Hunt 2004 ; Gramly 1977). Or, la synthèse de Roland Viau (2000) démontre plutôt que la guerre occupe une partie intégrante du rituel du deuil dans les sociétés iroquoiennes. Elle était, tant à l'époque préhistorique qu'historique, d'abord une guerre de capture, soit le recours à la violence organisée et planifiée afin de s'emparer d'êtres humains et d'en faire des captifs (Meillassoux 1986 : 162-163 ; Viau 2000 : 18 ; Thwaites 1959 10 : 225, 17 : 111). Sa pratique était similaire à celle observée au sein de plusieurs sociétés tribales autour du monde (Chacon et Mendoza 2007 ; Keeley 1996 ; Schulting 2008). Comme le mentionne Trigger (1976 : 69) : « Parmi les Hurons, chaque homme était un guerrier et les vertus d'un homme et d'un guerrier était identique ». Participer à une attaque surprise représentait donc un moment déterminant dans la vie d'un jeune homme et les succès récoltés contribuaient à déterminer son statut, démontrer ses capacités de meneur et attirer une partenaire de vie (Richter 1983 : 530). De plus, comme les sociétés iroquoiennes du Nord étaient largement égalitaires, le prestige acquis à la guerre était un marqueur social important (Snow 2007). Soulignons que cette opposition entre la poursuite d'un idéal d'égalité

parmi les individus et la recherche du pouvoir et du prestige, qui était aussi à la base de leur société, a toujours été la source de bien des préoccupations (Trigger 1991 : 39). Les femmes jouaient d'ailleurs un rôle important en incitant les jeunes guerriers à venger la mort d'un proche et encourager la prise de captifs (Richter 1983 : 552).

L'objectif primordial était la capture de l'adversaire, mais à défaut de le prendre vivant on prélevait un scalp ; peut-être plus fréquemment une tête avant la période du contact (Viau 2000 : 108), qui était ramenée comme preuve de vengeance (Williamson 2007). Les têtes étaient vraisemblablement exhibées à l'occasion à titre de trophée au bout d'un pieu sur la palissade (Viau 2000 : 110). Les captifs de retour au village, la plupart du temps des hommes, étaient remis aux familles endeuillées. Après la bastonnade ; où une majorité du village formait deux rangées parallèles entre lesquelles chemine le captif qui subit coups et brûlures, la ou les familles endeuillées pouvaient ensuite adopter le ou les individus et en faire un membre à part entière, prenant parfois le titre, les possessions et les responsabilités d'un mort (Viau 2000 : 129 ; Birch 2012 : 34). Il pouvait aussi acquérir un statut important après une intégration plus graduelle (Viau 2000). Au XVII^e siècle, la survie et le succès des Iroquois s'expliquent en partie par leur propension à accepter massivement des réfugiés et captifs, incluant les Hurons (Snow 1994 ; Jones 2008 : 16-17). Dans le cas contraire, les prisonniers étaient généralement exécutés lors d'un rituel de torture pouvant s'étendre sur une longue période et parfois consommés de façon rituelle et symbolique (Trigger 1976 : 70, 73-75).

2.3.2. *La guerre en question*

Les attaques regroupaient généralement des effectifs limités de cinq à vingt hommes. Les guerriers étaient communément armés d'un arc, d'un gourdin, d'un couteau et revêtaient souvent une armure de bois, surtout documentée chez les Hurons avant l'arrivée des armes à feu. Le plus souvent, les expéditions guerrières restreignaient toutefois leurs actions à des raids contre des stations de pêche, des camps de chasse, quelques familles isolées ou encore des femmes aux champs constituant des cibles faciles (Viau 2000 : 105). Les attaques surprises et les embuscades représentaient les stratégies privilégiées autant par les petits groupes que les plus gros, profitant de l'effet de surprise et d'un avantage numérique autant que possible (Keener 1999 : 787 ; Thwaites 1959 5 : 12). Car

l'objectif primordial des combats était la capture de l'adversaire, et à défaut de le prendre vivant, on prélevait son scalp ; une pratique qui se perpétua après le contact avec les Européens (Viau 2000 : 108). La présence d'une imposante fortification bénéficiant de galeries et meurtrières indique toutefois sans équivoque que les guerres préhistoriques ne se limitaient pas toujours à de simples conflits mineurs (Viau 2000 : 105). De plus, l'utilisation de mantelets et de parois mobiles en planches ou en vannerie afin d'approcher des palissades et tenter de les saper à la base illustrent qu'avant l'arrivée des Européens, les guerriers iroquoiens entreprenaient aussi à l'occasion le siège de village (Viau 2000 : 106 ; Hochereau 1983 2 : 252-253). Ces sièges auraient généralement été de courte durée alors que quelques flèches enflammées suffisaient à réduire un village à néant malgré des galeries pourvues de pierres et d'eau (Hochereau 1983 2 : 252-253). Dans le cas de conflits majeurs, une centaine à 500 individus et plus pouvaient être déployés, et en de très rares occasions plus de 1 000 individus auraient été rapportés (Brandao 1997 ; Trigger 1990 : 54). L'existence de batailles ritualisées où deux rangées de guerriers se tenaient à distance avant d'échanger quelques flèches et se satisfaire d'un faible nombre de blessés ou de morts pour donner un vainqueur fut résumé par Trigger (1976 ; 1990 : 54). Keener (1999 : 788) évoque toutefois à juste titre la faiblesse des preuves ethnohistoriques et archéologiques appuyant cette pratique alors que Viau (2015 : 77), plus catégorique, confirme l'absence de cette pratique. Les Relations des Jésuites soulignent d'ailleurs ne jamais avoir observé ce type de combat en bataille rangée (Thwaites 1959 5 : 12).

Enfin, l'intégration d'armes et de méthodes défensives européennes, d'abord par les Iroquois à compter de 1640 (Keener 1999), voir plus tôt, vinrent en partie changer la donne et entraînèrent une augmentation des conflits indirects (sièges, destructions d'établissements et récoltes, coupures d'approvisionnements) bien que l'objectif fondamental restât vraisemblablement le même, soit la prise de captifs (Viau 2000).

2.4. Le schème d'établissement

L'étude de la taille, de la distribution et de la fonction des fortifications ne peut se faire sans tenir compte du schème d'établissement, définit plus tôt, dans lequel elles s'inscrivent. En effet, les fortifications font partie d'un ensemble de structures récurrentes

(maisons-longues, dépotoirs, fosses etc.) se développant concurremment à l'organisation sociale iroquoise tel que présenté précédemment. Ce schème d'établissement se met en place graduellement avant de prendre sa forme aboutie au cours du XIV^e siècle (Chapdelaine 1993 ; Niemczycki 1984). Or, durant le Sylvicole supérieur, et lors de la période à l'étude (1400-1650), les Hurons, les Iroquois et les Iroquoiens du Saint-Laurent voient leur schème d'établissement subir certaines modifications sans changer fondamentalement. Nous observons à différents moments une propension pour plusieurs petits villages à se fusionner, ou encore une tendance à favoriser différents types d'emplacements pour s'établir (Engelbrecht 2003 : 92 ; Jones 2008 ; Birch 2010a, 2010b, 2012 ; Birch et al. 2017). De plus, les conflits s'accroissent entre groupes amérindiens, particulièrement au cours du XVI^e siècle et dès le XV^e siècle chez les Hurons (Birch 2012 ; Birch et Williamson 2012 ; Moussette 2005 ; Engelbrecht 1995). L'étude de l'évolution des fortifications devra donc tenir compte de ces tendances, dont nous avons présenté les grandes lignes au chapitre 1.

2.6. Échantillon : Exhaustivité et représentativité

Ce mémoire s'appuie sur la recension de 190 sites couvrant la période 1400-1650 : 82 sont associés aux Hurons, 97 aux Iroquois et 28 aux Iroquoiens du Saint-Laurent. Or, si cet exercice se veut un état des connaissances des fortifications iroquoiennes, il ne prétend pas recenser de façon exhaustive les sites des groupes étudiés. Là n'est pas l'objectif. Nous considérons cependant que les sites retenus, autant pour les Iroquois, les Hurons que pour les Iroquoiens du Saint-Laurent, constituent un portrait représentatif et suffisant pour tenter de répondre à nos interrogations ou relever certaines lacunes dans le registre archéologique.

Dans le cas des Iroquois, la quasi-totalité des données sont issues du doctorat d'Eric E. Jones (2008) qui observa l'évolution de la population iroquoise de 1500 à 1700. Celui-ci s'appuyait sur la recension des sites iroquois de Snow (1995a, b). La période de 1450 à 1500 reprend essentiellement les données de Snow (1995a, b).

Dans le cas des Hurons, le doctorat de Gary Warrick (1990, publié en 2008) sur l'évolution de la population Huron-Pétun de 500 à 1650 représente sans conteste la recension la plus complète en s'appuyant sur les données du ministère de la Culture de

l'Ontario et plusieurs rapports publiés ou inédits (Warrick 2008 : 90). Ne bénéficiant pas de ces ressources, les sites recensés dans le cadre du doctorat de John L. Creese (2011), qui observa le développement des villages iroquoiens du sud de l'Ontario de 900 à 1500, le doctorat de Jennifer Birch (2010) et la synthèse de Ramsden (1990), qui couvrent l'ensemble de la période à l'étude, constituent un très bon point de départ. La mise en commun de divers rapports et publications par Wright (1966), Latta (1973, 1985), Garrad (1975, 1980, 1981, 1987 voir Warrick 2008 : 91), Ramsden (1977a, b, 1988, 1990, 1996) et Birch et Williamson (2012) viennent compléter notre recension.

Dans le cas des Iroquoiens du Saint-Laurent, nous nous sommes appuyés sur la synthèse de Tremblay (2006) qui regroupe les principaux villages et sites secondaires.

2.7. Critères de recension

Les critères retenus pour notre recension sont la présence ou l'absence de fortifications, le nombre de maisons-longues, la taille de l'établissement, la présence de fossé et/ou remblai, le nombre de rangées des fortifications, la taille des pieux, la période d'occupation et le type d'établissement.

2.7.1. Absence ou présence des fortifications

La présence comme l'absence de fortifications constituent une information de premier plan lorsqu'elles s'appuient sur des preuves concrètes, essentiellement de nature archéologique, et combinées dans de rares cas aux données ethnohistoriques. La présence se manifeste souvent par des traces de pieux, résultat de la décomposition du bout de bois enfoui dans le sol qui se décompose sur place en créant un contraste dans le sol. Dans de rares cas, des restes physiques furent observés et déterrés. L'absence doit pour sa part être attestée par des fouilles archéologiques jugées suffisantes. C'est pourquoi nous avons tenté de tenir compte de l'historique des fouilles de chaque site justifiant la présence ou l'absence de fortifications. Cependant, nous avons dû dans plusieurs cas nous contenter d'une mention rapide justifiant l'absence. Lorsque les preuves étaient insuffisantes pour statuer définitivement, nous l'avons indiqué par un point d'interrogation comme pour tout site dont l'absence ou la présence demeure inconnue.

2.7.2. Le nombre de maisons-longues

Le nombre de maisons-longues est, avec la taille, un des facteurs principaux afin de déterminer la nature d'un établissement (Hart et Means 2002 : 346). Encore faut-il avoir fouillé le site suffisamment pour statuer. En ce sens, le nombre fourni dans une majorité de cas n'est pas exhaustif, mais représente plutôt le nombre de maisons-longues connues et parfois estimées. Lorsque la taille totale est inconnue, le nombre de maisons-longues connues peut parfois offrir des éléments de réponses sur la nature de l'établissement. C'est davantage dans ce but que nous l'avons inclus, car il n'intervient pas directement dans une de nos questions de recherche.

2.7.3. La taille de l'établissement

La taille demeure l'un des facteurs principaux pour déterminer la nature d'un établissement iroquoien (Woods 2012 : 85). Warrick (2008 : 94) signale d'ailleurs que 90% des sites Huron-Wendat ne sont connus que par la collecte de surface, faisant de la taille le facteur unique le plus efficace pour identifier un village. Une zone grise demeure toutefois entre le hameau et un petit village rendant parfois cette seule information insuffisante pour identifier le type d'établissement. La taille du site sera aussi importante afin de vérifier la relation entre celle-ci et la présence de fortifications. Les sites étant rarement fouillés intégralement, sauf lors de l'utilisation de machinerie lourde, la taille constitue dans plusieurs cas une approximation. De plus, les limites étant parfois difficiles à établir, particulièrement en l'absence de palissade, il importe de souligner le caractère parfois arbitraire ou approximatif de cette mesure, ce qui ne remet toutefois pas en doute les résultats et les interprétations.

2.7.4. Le nombre de rangées de pieux composant la protection du village

Comme nous l'avons vu, d'après les documents ethnohistoriques, les fortifications étaient fréquemment constituées de trois rangées de pieux, dont les deux rangées externes prenaient appuie en forme de V inversé sur une rangée centrale, généralement la plus imposante. Mais plusieurs fouilles font état d'un nombre inférieur, ou encore supérieur de rangées. Les méthodes de construction discutées plus tôt pourraient trahir le nombre réel de rangées. Ainsi, certaines rangées de pieux secondaires ne laisseraient parfois peu ou aucune trace visible dans le sol. De plus, il faut tenir compte des réfections et reconstructions suite à un feu ou simplement l'usure du temps pour expliquer un nombre

supérieur de rangées visibles dans le sol, ou encore l'aspect discontinu de la palissade dans certains secteurs. Nous pourrions aussi observer les traces d'une galerie et structures connexes entraînant un plus grand nombre de rangées. De plus, nous observerons si une deuxième, voir une troisième rangée pourrait avoir été ajoutée sur les flancs les plus vulnérables. Cette tendance à renforcer les côtés les plus susceptibles d'être attaqués, serait l'apanage des Iroquois (Keener 1999 : 971 ; Jones 2008 : 15). Il s'agit donc d'une variable dynamique à aborder avec précaution, et particulièrement intéressante du point de vue diachronique.

2.7.5. Fossé et/ou remblai

Tel que mentionné plus tôt, de nombreux remblais de forme circulaire ou semi-circulaire, souvent associés à des fossés, furent relevés à la période historique (Squier 1849 ; Hough 1850, 1851, 1854 ; Beauchamps 1887, 1900). Concentré dans le comté de Jefferson, qui constitue le regroupement villageois le plus méridional des Iroquoiens du Saint-Laurent, mais aussi présent à l'occasion chez les Iroquois et rarement chez les Hurons, Pendergast y voit davantage une méthode de construction possiblement caractéristique des Iroquoiens du Saint-Laurent, qu'un attribut défensif en soit (Pendergast 1984 : 13-14). Nous observerons ainsi leur distribution et tenterons de clarifier leur fonction.

2.7.6. La taille des pieux

Il s'agit aussi d'un élément crucial afin d'observer l'évolution diachronique de la taille de ces structures. Les recherches de Prezzano (1992 : 242) démontrèrent une augmentation « évidente » du diamètre des pieux aux périodes proto-historique et historique. Son échantillon de 26 sites iroquois pour une période de 650 ans est toutefois restreint. Bien que nous ne questionnions pas cette tendance, nous tenterons de la confirmer et de la détailler. Malheureusement, dans de nombreux cas, alors même que la présence était confirmée, la taille des pieux n'était pas disponible. Le chiffre retenu représente parfois une moyenne et à d'autres occasions un intervalle. Afin d'éviter toutes confusions nous emploierons le terme pieux afin de désigner l'ensemble des morceaux de bois verticaux constituant les palissades. Les terme poteau, qui évoque un élément porteur et généralement plus gros que le pieu, pourrait être assimilé à la rangée centrale. Cependant,

l'absence occasionnelle de différence de taille, et le caractère subjectif de l'exercice, on motivé notre choix du terme pieux peu importe la taille, tandis que le terme piquet se réfère normalement à un élément plus petit et secondaire.⁸

2.7.7. La période d'occupation

La période d'occupation correspond souvent à une période plus grande que la durée de l'occupation réelle qui durait rarement plus de 25 ans. Il s'agit donc d'une fenêtre au cours de laquelle on positionne l'existence de cet établissement. Parfois, la période d'occupation est plus précise en se fiant aux datations au radiocarbone, ou à partir d'une étude détaillée de la céramique, d'artéfacts historiques diagnostiques ou d'une combinaison de ces indices.

2.7.8. Le type d'établissement

Le type d'établissement correspond aux différentes catégories de schème d'établissement définit plus tôt, soit le village, le village satellite, le hameau, le camps spécialisé, le hameau saisonnier horticole, le camp de guerre et le poste d'échange.

2.8. Période chronologique

Les périodes chronologiques utilisées dans notre étude s'appuient sur celles établies par les archéologues, sur la base de la culture matérielle, du changement de schème d'établissement et d'évènements historiques, là où elles sont établies avec précision. C'est notamment le cas des Mohawks chez les Iroquois. En s'appuyant sur des changements de la culture matérielle et des évènements historiques, Snow (1995a) détermina cinq périodes par des datations radiocarbone et une comparaison inter-sites (1400-1525, 1580-1641, 1614-1626, 1626-1635, 1635-1646). De plus, en regroupant les données de Sempowski et Saunders (2001 : 6), et d'Engelbrecht (2003 : 116-117), Jones regroupa les sites des cinq nations iroquoises par tranche de 25 ans (Jones 2008 : 11) constituant un portrait assez précis. Nous sommes conscients qu'il s'agit d'une périodisation très précise soulevant certaines interrogations sur sa valeur réelle et la contemporanéité des sites. Nous avons néanmoins cru préférable de garder cette chronologie tandis qu'il aurait été maladroit et imprécis de répartir les sites en tranches

⁸ Voir L'Anglais (1999) pour une définition en archéologie historique des termes piquet, pieux et poteaux relativement à leur taille et leur fonction.

comparables aux Hurons alors que de nombreux sites chevauchent ces périodes. Pour les Seneca, les Oneida, les Onondaga et les Cayuga, comme le nombre de sites varie de 15 à 21 sur les 250 années à l'étude et qu'aucune périodisation plus précise n'est disponible, nous étudierons dans la totalité les sites de chaque tribu en portant toujours une attention à certaines tendances ou changements diachroniques. Chez les Iroquois, le début de la période historique demeure floue, mais la présence d'objets européens sur les sites Iroquois atteste du début de la protohistoire dès le milieu du XVI^e siècle (Snow 1995 a, b ; Jones 2008).

Dans le sud de l'Ontario, la période à l'étude couvre la toute fin de la période Middle Iroquoian, qui se subdivise en Uren (1290-1330) et Middleport (1330-1420), et la totalité de la période Late Iroquoian qui s'étend de 1420 à 1650 et qui se subdivise en Initial Late Iroquoian (1420-1500) et Late Iroquoian (1500-1650) (Warrick 2008 : 29, 108-110 ; Creese 2011 : 26). Warrick proposa une chronologie plus précise qui subdivise à son tour ces dernières périodes en phases de 11 à 50 ans en se basant sur la présence d'objets historiques et l'analyse céramique (Warrick 2008 : 119). Par contre, contrairement aux Mohawks, cette chronologie ne fut pas appliquée jusqu'à présent de manière aussi systématique. Aussi, plusieurs périodes d'occupation, en raison d'informations insuffisantes, varient de dix à cent ans et se voient souvent attribuer une fenêtre de 50 ans (voir Birch 2012 : 650) ou parfois simplement assigner une mention historique, protohistorique ou préhistorique. Cette situation évoque un problème de contemporanéité qui consiste à considérer comme contemporains des sites ou des populations ne l'étant pas (Schacht 1984 : 678). Ainsi, nous subdiviserons les sites Hurons en trois périodes : 1420 à 1500, 1500 à 1600 et 1600 à 1650, afin de suivre les grandes périodes chronologiques (Initial Late Iroquoian, Late Iroquoian), faciliter les regroupements et isoler la période historique qui débute en 1609 chez les Hurons avec la venue d'Étienne Brûlé, premier Européen à fouler le sol de l'Huronie (Noble 1971 : 42). Pour les Hurons, mais aussi les Iroquois, certains sites datés de la même période furent séparés par un écart de huit ans dans la répartition diachronique des sites en s'appuyant sur les données archéologiques des séquences villageoises.

En ce qui a trait aux Iroquoiens du Saint-Laurent, les sites Dawson (Pendergast et Trigger

1972) et Royarnois (Chapdelaine 1993b) livrèrent un faible nombre d'artéfacts historiques. La période de contact et historique demeure cependant très peu documentée du point de vue archéologique. Nous étudierons donc l'ensemble des sites sans division chronologique ; l'échantillon de sites palissadés étant aussi très limité. Le comté de Jefferson et la concentration de Saint-Anicet feront par ailleurs l'objet d'une attention particulière. Le premier, en raison de l'abondance de remblais et fossés relevés dans la région, et le second afin d'analyser plus précisément l'aspect défensif du schème d'établissement de cette région qui fait l'objet actuellement d'une attention archéologique particulière.

Devant l'importance de la période d'occupation des sites dans le cadre de cet exercice, nous avons tenu compte des données sur lesquelles s'appuient les périodes d'occupation retenues lorsque la justification était disponible.

2.9. Distribution spatiale des sites

En ce qui concerne la distribution spatiale des sites, nous avons préféré retenir pour les Hurons les cartes de Birch (2012) et Creese (2011) qui couvrent la période 1400 à 1550. L'absence de coordonnées précises pour plusieurs sites Hurons subséquents et la difficulté de rapporter avec précision les cartes d'une échelle à une autre ont motivé notre décision. Pour l'ensemble des sites allant de 1550 à 1650, la position géographique fut consultée et incluse dans la discussion, et les références sont disponibles pour de plus amples informations. En ce qui concerne les Iroquois, nous avons bénéficié des cartes de distribution de Jones (2008) couvrant la période 1500-1700. Les cartes de Snow (1995a, b) furent consultées pour la période 1400-1500. Enfin, nous avons employé la carte de la distribution des sites Iroquoiens du Saint-Laurent de Tremblay qui regroupe l'ensemble des sites (2006). Nous nous appuyons aussi sur celle de Chapdelaine (2015 : 52) (fig. 1.8).

Chapitre 3- Taille, schème d'établissement et fortifications des sites

3.1. Présentation et rappel

Considérant l'attention accordée à la guerre entre Hurons et Iroquois et plus largement

aux guerres iroquoiennes⁹, il est surprenant d'observer l'intérêt limité réservé aux fortifications qui sont pourtant diagnostiques en ce qui a trait aux conflits et au schème d'établissement. Cette situation pourrait s'expliquer par une tendance à se contenter du portrait ethnohistorique disponible (Ramsden 1996). Voilà qui contribua peut-être à généraliser la perception selon laquelle les Iroquoiens sédentaires vivaient systématiquement au sein de villages palissadés (Pendergast 1984 : 15). Si certains villages étaient effectivement palissadés, une relecture attentive des documents ethnohistoriques suggère toutefois une réalité différente. Il semble en effet que seulement quelques-uns des villages étaient palissadés chez les Hurons au cours des XVI^e et XVII^e siècles, soit les plus imposants (Biggar 1922 : 122 ; Thwaites 1959 10 : 50 ; 11 : 8 ; 22 : 304 ; 23 : 56 ; 34 : 122 ; Wrong 1939 : 319 ; Thérien 1996 : 155, 211 ; Keeley 1996 : 191 ; Keener 1999 : 784 ; Warrick 2008 : 95).

Nous tenterons donc en premier lieu de répondre à la question : est-ce que les sites plus imposants sont plus souvent, sinon les seuls, à être fortifiés comme le suggère certains témoignages ethnohistoriques? Dans un deuxième temps, nous observerons l'évolution de la fréquence des fortifications et approfondirons la relation entre la taille d'un site et la présence ou l'absence d'une palissade. Enfin, le type d'établissement et leur relation aux fortifications de 1400 à 1650 sera abordée. Nous présenterons pour chaque groupe culturel les résultats, suivis immédiatement d'une discussion afin de répondre à chacune des questions et établir les parallèles qui s'imposent avec les changements et conflits qui animent le schème d'établissement rapporté plus tôt. Une discussion basée sur la comparaison intergroupe reprendra ensuite nos questions de recherche et nos résultats. Nous profiterons aussi de ce chapitre pour présenter les données d'une façon plus générale et l'état des connaissances archéologiques au sujet des fortifications iroquoiennes.

⁹ Cette expression galvaudée peut porter à confusion, évoquant une guerre organisée et militarisée au sens des conflits modernes, alors qu'il s'agissait avant tout de conflits tribaux tels que définit plus tôt (voir Viau 2000).

3.2. Hurons

3.2.1. Les données analysées

3.2.1.1. 1400-1500

Regroupant 45 sites recensés sur un total de 82 sites Hurons, la période la plus reculée est la mieux représentée et documentée par rapport aux fortifications (tab. 3.1). Cette situation s'explique entre autres par la prédominance de sites de plus petites tailles, moins peuplés et plus nombreux, précédant le regroupement de certains d'entre eux au sein de villages plus imposants à compter du milieu du XV^e siècle (voir Birch 2010a, 2010b, 2012 : 653). On dénombre ainsi 32 villages, huit villages satellites, un hameau, un hameau saisonnier, un camp spécialisé et deux sites dont le schème d'établissement demeure incertain. Nous avons recensé 14 absences de palissade, ce qui représente un des ratios (31 %) les plus élevés par nombre total de sites pour une période donnée en Iroquoïanie. Dix fortifications (22 %) sont confirmées archéologiquement et il s'agit exclusivement de villages dont nous connaissons la taille à l'exception d'un site. De plus, nous disposons de la taille de 36 sites (tab. 3.1, 3.2). L'utilisation de machinerie lourde dans le sud de l'Ontario, décriée avec raison à d'autres égards (Ramsden 1996 : 104 ; Engelbrecht 2003 : 94 ; Bursey 2006 : 140), n'est pas étrangère à l'état des connaissances avancées des fortifications dans cette région (Ramsden 1990 : 374).

La taille moyenne des dix villages fortifiés s'élève à 23 556 m². Les sites non fortifiés regroupent 14 sites : un camp, un hameau saisonnier, cinq villages et sept villages satellites. La taille moyenne des sept villages satellites, du village et du hameau non palissadés pour lesquels nous connaissons la taille est de 12 000 m² (tab. 3.2). Ainsi, la taille moyenne de l'ensemble des sites (N=36), tout type d'établissement confondu, est de 16 153 m².

3.2.1.2. 1500-1600

Un total de 26 sites appartient à cette période charnière au niveau du schème d'établissement tandis que les conflits se poursuivent tout comme le processus de coalescence villageoise. On relève 19 villages, une station de pêche, un hameau et cinq sites au statut indéterminé. Or, 12 sites ont livré des traces de fortification ce qui représente un ratio élevé (42 %) de fortification confirmée archéologiquement en

Iroquoïanie pour un groupe et une période donnée. Il s'agit de onze villages et un hameau. L'absence de fortification est confirmée sur cinq sites (19 %), exclusivement des villages (tab. 3.1, 3.5).

Nous disposons de la taille de 19 sites, tous des villages à l'exception d'un site indéterminé et d'un hameau. La taille moyenne de l'ensemble des sites de cette période s'élève à 18 985 m². Pour sa part, la taille moyenne des sites fortifiés, soit neuf villages et un hameau, s'élève à 18 100 m². Si l'on exclut le hameau Raymond Reid avec ses 5 000 m², la moyenne des 11 villages fortifiés est de 19 291 m² (tab. 3.1, 3.5). La taille de ces villages fortifiés varie de 14 000 m² à 30 000 m²; incluant Mantle (30 000 m²), Lite (30 000 m²) et Coulter (29 000 m²) les trois sites les plus imposants recensés pour cette période (Birch et Williamson 2012 ; Ramsden 1977a). Par contre, six villages fortifiés sont de taille égale ou inférieure à 20 000 m². Inversement, trois des cinq sites non fortifiés présentent une taille non négligeable, soit Sopher (16 000 m²), Molson (18 000 m²) et Skandatut (23 000 m²), tandis que le village South Field mesurait 8 500 m² (Noble 1971 ; Ramsden 1977a ; Warrick 2008 ; Birch et Williamson 2012) (tab. 3.1, 3.5). Par conséquent, la taille moyenne des quatre villages non fortifiés dont la taille est connue s'élève à 16 375 m² (tab. 3.5)

3.2.1.3. 1600-1650

La période historique regroupe le plus faible nombre de sites avec 11, dont huit villages, deux hameaux et un site au statut incertain. N'oublions pas toutefois qu'elle couvre uniquement 50 ans et que les villages, qui atteignent une taille sans précédent, rassemblent davantage d'individus. Nous avons relevé sept présences de fortifications, ce qui représente la plus grande proportion (64 %) de fortification confirmée archéologiquement en Iroquoïanie pour un groupe et une période donnée. Seulement deux absences de palissade (18 %) confirmées archéologiquement furent relevées. En effet, sept villages sont fortifiés tandis qu'un des deux hameaux, Wetback, et un village, Alonzo, ne présentent aucune structure défensive. La présence ou l'absence de palissade sur les deux autres sites demeure inconnue (tab. 3.1, 3.6)

Nous disposons de la taille de huit établissements sur 11, soit six villages fortifiés, un village non fortifié et un hameau non fortifié. Ainsi, la moyenne globale de la taille des

sites s'élève à 24 375 m². La moyenne de la taille des villages fortifiés atteint pour sa part 30 167 m². Certes, les sites MacMurchy, Ball et Warminster mesurent tous plus de 30 000 m² (Garrad 1978b ; Knight 1987 ; Ramsden 1977a ; Fitzgerald 1986). Par contre, les sites fortifiés Auger, Le Caron et Bidmead mesurent 13 000 m², 16 000 m² et 21 000 m² respectivement (Latta 1985 ; Warrick 2008 ; Johnston et Jackson 1980). Les deux seuls sites dont l'absence de fortification est confirmée archéologiquement, le hameau Wetback et le village Alonzo, mesurent entre 4 000 et 8 000 m² (Ramsden 1977a ; Warrick 2008) (tab. 3.1, 3.6)

3.2.2. Discussion

3.2.2.1. Relation entre la taille d'un site et la présence ou l'absence d'une fortification

Entre 1400 et 1500, on constate que les sites les plus importants de cette période, dont Hope, Parson, Spang et Draper, sont tous fortifiés (Creese 2011 ; Birch 2012 ; Birch et Williamson 2012). Hope, seul site fortifié du bassin de la rivière Don entre 1400 et 1450, constitue aussi le plus nordique d'entre tous tandis que Parson représente le site le plus méridional du bassin de la rivière Humber (fig. 3.4, 3.5). Les sites Spang et Draper forment un regroupement isolé à proximité de la petite rivière Duffins (Creese 2011 ; Birch 2012 ; Birch et Williamson 2012 : 34) (fig. 3.4, 3.5). Il serait toutefois faux de croire que seulement ces derniers sites imposants auraient bénéficiés d'une palissade. Les sites ShurGain et Jarrett-Lahmer par exemple, tous deux de la deuxième moitié du xv^e siècle¹⁰ et mesurant respectivement 10 000 m² et 12 000 m², étaient dotés d'une fortification double (Birch et Williamson 2012 : 32) (fig 3.5 et 3.6). Un dépotoir du site Jarrett-Lahmer livra d'ailleurs de nombreux ossements humains (N=64) suggérant l'existence de conflits et le sacrifice de prisonniers (Birch et Williamson 2012 : 32). Le tout vient étayer l'idée que les conflits internes entre amérindiens augmentaient au xv^e siècle bien avant l'arrivée des Européens. D'autre part, et bien que les plus imposants sites d'entre tous étaient fortifiés, on relève une absence de fortifications sur les sites Joseph, Dunsmore et Carson (Creese 2011 : 49). Datant de la première moitié du xv^e siècle et mesurant tous plus de 15 000 m² ; les deux derniers dépassant même les 20 000 m², ces sites non fortifiés ne semblent pas présenter de considération défensive majeure

¹⁰ Tandis que Birch et Williamson (2012) positionnent Shurgain durant la deuxième moitié du XV^e siècle, Birch (2012) le positionne durant la première moitié du XVI^e siècle.

au niveau de leur emplacement malgré leur taille (Creese 2011 : 119-120 ; Birch et Williamson 2012 : 30). Les sites Dunsmore, Carson et Hubbert, qui forment un regroupement au sud de l'Huronie historique, sont considérés comme des villages satellites (voir Creese 2011 : 49). Toutefois, leur taille et l'absence de fortifications sur deux autres villages importants au XIV^e dans la région, Holly et Wiacek (Creese 2011 : 84, 107), pourraient suggérer à notre avis l'existence d'un regroupement de villages bénéficiant d'un climat pacifique expliquant l'absence de fortification (fig. 3.7).

À l'instar de la période précédente, il apparaît tout aussi clairement entre 1500 et 1600 que les sites les plus imposants n'avaient pas le monopole des fortifications. Encore une fois, les sites les plus vastes tels que Mantle, Lite et Coulter, qui mesurent tous environ 30 000 m², étaient fortifiés (Birch et Williamson 2012 : 42 ; Ramsden 1977a, 1988). Soulignons par contre la position du site Lite, un des plus orientaux, à proximité des Iroquoiens du Saint-Laurent du comté de Jefferson, ainsi que celle du site Coulter dans la haute vallée de la rivière Trent. Ce dernier livra d'ailleurs une proportion importante de céramique des Iroquoiens du Saint-Laurent (12%) et de nombreux ossements humains avec des traces de violence qui suggèrent la présence d'hostilités entre les deux groupes d'après Ramsden (1988). Le site Lite livra aussi une importante quantité d'ossements humains présentant des marques de violence (Pendergast 1972 ; Birch et Williamson 2012 : 42). Le site Mantle, successeur du site Draper, représente le seul site des environs de la rivière Duffins après 1500 (Birch 2012 : 653) (Figure 3.6). Bien que toujours présent, on relève une diminution du nombre d'os présentant des marques de violence (Birch et Williamson 2012 : 63). Les sites Raymond Reid (Finlayson 1998) et Fonger (Warrick 2008) datant du début du XVI^e siècle, de même que le site Forget (Heidenreich 1971) de la fin du XVI^e siècle, étaient eux aussi ceinturés d'une palissade. Or, ils ne mesuraient que 5 000 m², 8 000 m² et 7 200 m² respectivement. Ils présentent tous une position limitrophe ou vulnérable que ce soit aux abords de la Baie Georgienne ou au sud-est du territoire Huron. Les sites Sopher (Noble 1971 ; Ramsden 1977a), Molson (Warrick 2008) et Skandatut (Birch et Williamson 2012) qui précèdent de peu la période historique, n'étaient pas pour leur part munis d'une quelconque structure défensive. Ils mesuraient pourtant tous plus de 15 000 m². Le site Skandatut se déployait même sur 23 000 m², ce qui représente une taille non négligeable par rapport aux autres sites de cette

période. L'analyse de la céramique suggère l'existence d'une relation pacifique avec les Neutres de la région Hamilton-Niagara qui aurait pu faciliter la mise en place d'une collaboration ultérieure attestée historiquement entre Neutres et Pétuns (Birch et Williamson 2012 : 38). Le site Sopher, qui était pour sa part sur la frontière sud-est de l'Huronie historique, représente une exception dans la région par son absence de palissade, et aurait pu bénéficier de la protection d'un village fortifié avoisinant¹¹.

La période historique, riche en observations favorisant l'idée que les sites les plus importants étaient fortifiés, ne résiste finalement pas totalement non plus à une mise à l'épreuve des connaissances archéologiques. En effet, il est vrai que les sites les plus étendus, atteignant une taille sans précédent et jamais égalés par la suite, sont de nouveau systématiquement fortifiés. C'est le cas de MacMurchy, Westminster et Ball mesurant tous plus de 35 000 m² (Ramsden 1977a ; Garrad 1978a ; Fitzgerald 1986 ; Knight 1987). Tandis que Westminster succède à Ball comme unique village de la Nation de la Roche, la plus à l'est (Fitzgerald 1986 : 6), MacMurchy pourrait être un des villages Pétun visités par Champlain en 1616 (Garrad 1978a : 21-22). Malgré un échantillon limité, il est aussi vrai que les plus petits établissements n'étaient pas fortifiés comme en atteste le hameau Wetback (Ramsden 1977b) et le village Alonzo (Warrick 2008) de taille inférieure à 8 000 m². Mais encore une fois, certains sites de taille intermédiaire sont palissadés. C'est le cas des sites LeCaron (Johnston et Jackson 1980) et Auger (Latta 1985) qui mesurent 16 000 m² et 13 000 m² respectivement. Le site Auger, attribué à la modeste Nation de la Corde ou du Chien jappeur, livra d'ailleurs une fortification complexe traduisant une importante préoccupation défensive, tout comme le village Le Caron de la Nation de l'Ours dans le secteur Ouest de l'Huronie historique, à proximité de la Baie Georgienne (fig. 1.3) (Latta 1985 : 41 ; Johnston et Jackson 1980 : 175). La présence d'une fortification sur le site Auger fait écho aux propos de Campeau (1987 : 45) qui synthétisa les Relations Jésuites et évoque une présence accrue de fortifications au sein des plus petites nations huronnes.

Les preuves archéologiques corroborent donc partiellement les affirmations

¹¹ Voir Warrick 2008 : 94; Ablor 1997 : 6 ; Thérien 1996 : 71 au sujet de la collaboration inter-villageoise lors de la construction d'une palissade et en cas d'attaque sur laquelle nous reviendrons au chapitre 5.

ethnohistoriques selon lesquelles seuls les villages les plus imposants étaient fortifiés (*a contrario* Warrick 2008 : 94). Car il est vrai que durant la période historique, mais aussi durant la totalité de la période du Sylvicole supérieur tardif (1400 à 1650 de notre ère), les villages Hurons les plus imposants sont systématiquement fortifiés. Il s'agit en soi d'une observation importante et inédite pour ce qui est du XV^e siècle. On constate en effet que dès le début de la période tardive (1400) et ce jusqu'à la fin de la période historique, les villages majeurs Hurons ayant fait l'objet de fouilles suffisantes étaient tous palissadés.

Par contre, pour l'ensemble de la période à l'étude, des sites de tailles modestes, parfois des hameaux, sont fortifiés tandis que des villages de tailles non négligeables, sans toutefois se comparer avec les plus importants, ne livrèrent aucune trace de fortifications. Ces données suggèrent une réalité légèrement différente de celle rapportée par certains Jésuites en Huronie (Biggar 1922 : 122 ; Thwaites 1959 10 : 50 ; 11 : 8 ; 22 : 304 ; 23 : 56 ; 34 : 122 ; Bréboeuf 1996 : 155, 211), bien qu'elles confirment la tendance à fortifier les plus gros villages. Mais peu importe leur taille, plusieurs sites ont nécessité une forme de protection. Le tout paraît ainsi appuyer les propos de Sagard (Wrong 1939 : 116) à l'effet que « Leurs villes frontalières et les plus proches des ennemis, sont toujours les mieux fortifiées », ce que nous sommes en mesure d'observer pour plusieurs villages majeurs, mais aussi de taille modeste. Au cours du XVII^e siècle, il semble aussi que les villages des nations huronnes plus petites et moins peuplées bénéficièrent plus souvent d'une palissade (Campeau 1987 : 45). En d'autres occasions, lorsque le climat social et la position géographique ne le commandait pas, aucune fortification n'était apparemment érigée.

3.2.2.2. *Évolution diachronique des sites fortifiés et non fortifiés*

Une fois ce constat établi, observons de plus près la fréquence des fortifications et la relation entre la taille d'un site et la présence d'une fortification de façon diachronique. Pour ce faire, nous reprendrons les trois périodes retenues.

Ainsi, de 1400 à 1500, la taille moyenne des sites non fortifiés (9) est de 12 000 m². Si l'on exclut le hameau saisonnier Robin Hood d'environ 5 000 m² pour s'en tenir aux sites villageois non fortifiés, cette moyenne s'élève à 12 250 m². En comparaison, la taille

moyenne des sites fortifiés (9), tous des villages, atteint 23 556 m² (tab. 3.2). Il s'agit d'un écart important qui témoigne d'une tendance nette à fortifier certains sites, en l'occurrence les villages de plus grandes tailles. Mais certaines nuances s'imposent, et il importe d'observer comment se répartissent les sites fortifiés et non fortifiés de 1400 à 1500 (fig. 3.1). Si l'on divise le XV^e siècle en deux moitiés, ce qui correspond avec le début de bouleversements démographiques et socio-politiques rattachés au processus de coalescence villageoise, nous relevons seulement trois fortifications confirmées archéologiquement avant 1450. Il s'agit du village majeur Hope, un des plus imposants avec une superficie d'environ 30 000 m², du village Black Creek mesurant 20 000 m² ainsi que du village Watford dont nous ignorons la taille exacte, mais qui regroupait sept maisons-longues (Birch et Williamson 2012 : 32-34). En revanche, on dénombre 14 absences de fortification confirmées sur 35 sites qui pourraient dater de la première moitié du XV^e siècle. Parmi ceux-ci, les sites Carson et Dunsmore mesuraient plus de 20 000 m² chacun. Ainsi, la taille moyenne des sites villageois non fortifiés avant 1450 (8) est de 12 875 m² contre 25 000 m² pour les deux sites fortifiés (tab. 3.3). La rareté des palissades jusqu'à la moitié du XV^e siècle signalée par Birch (2012 : 654) et documentée ici, de même que leur faible constitution (nombre de rangée, taille des pieux), suggère d'après Birch et Williamson (2012 : 32-42) que la palissade aurait pu avoir une fonction autre que défensive, du moins avant 1450. Nous reviendrons sur leur constitution et leur fonction aux chapitres suivants, mais s'il est vrai que leur présence était moins généralisée, nous devons aussi rester ouverts à l'idée que les besoins défensifs étaient simplement moins importants, quoi que bien réels.

Cependant, durant la deuxième moitié du XV^e siècle, on relève seulement deux absences potentielles de fortification, sur les sites McNair et Hubbert, d'une taille de 10 000 m² chacun et datés autour de 1450 (1425-1475). Par contre, sept villages, dont les plus imposants Keffer (25 000 m²), Draper (34 000 m²) et Spang (34 000 m²), sont fortifiés pour une superficie moyenne de 23 143 m². On assiste alors à une augmentation drastique de la fréquence des sites fortifiés qui passe de 9 % entre 1400 et 1450 à 58 % entre 1450 et 1500 (tab. 3.3, 3.4). La taille moyenne des sites fortifiés diminue donc légèrement en raison des sites plus petits avec fortification tels que Shurgain et Jarrett-Lahmer, estimés à 10 000 m² et 12 000 m² respectivement. La fréquence des fortifications s'accroît alors

parallèlement à une coalescence villageoise et une augmentation prononcée des conflits (Birch 2010a, b ; 2012 : 653-664).

De 1500 à 1600, la taille moyenne des sites non fortifiés (N=4) atteint 16 375 m², tandis que celle des sites fortifiés (N=12) s'élève seulement à 18 100 m² (tab. 3.5). Ce faible écart s'explique d'une part par l'existence de trois villages non palissadés de plus de 16 000 m² qui précèdent de peu la période historique, soit les sites Molson (Warrick 2008), Sopher (Noble 1971 ; Ramsden 1977) et Skandatut (Birch et Williamson 2012). D'autre part, la présence de fortifications sur plusieurs sites de taille modeste telle que Raymond Reid (Finlayson 1998), Fonger (Warrick 1984 ; 2008) et Forget (Heindenreich 1971), qui mesurent tous moins de 10 000 m², contribue à diminuer la taille moyenne des sites fortifiés. Mesurant à peine plus de 5 000 m², le hameau ou petit village Raymond Reid était ceinturé d'un fossé et d'une fortification traduisant une préoccupation défensive (Finlayson 1998). Par ailleurs, la taille moyenne de l'ensemble des sites de cette période s'élève à 18 985 m². Nous ignorons malheureusement si les sites Radcliffe et Van Nostrand, d'une taille de 28 000 et 43 000 m², étaient palissadés ou non en vertu d'informations fragmentaires issues essentiellement de la collecte de surface (Birch et Williamson 2012 : 155-653).

En somme, on retiendra donc une présence généralisée de fortifications incluant plusieurs sites de taille limitée. Il en va ainsi tout au long de la période, sauf pour la fin de celle-ci alors que les sites Sopher, Molson et Skandatut, qui précèdent de peu la période historique, mesurent entre 16 000 m² et 23 000 m² et ils ne sont pas fortifiés (fig. 3.2). Les données issues des fortifications pourraient surprendre si l'on admet que les hostilités, qui atteignent un sommet à la fin du XV^e siècle, déclinent dès les premières décennies du XVI^e siècle (Birch 2012 : 664-665). Il ne fait cependant aucun doute que certains conflits et tensions se perpétuent alors que le XV^e siècle est caractérisé par une augmentation des relations conflictuelles entre groupes amérindiens (Birch et Williamson 2012 ; Moussette 2005 ; Engelbrecht 1995 ; Chapdelaine 2015 : 61) auxquelles n'échappent pas les Hurons.

En ce qui a trait à la période historique, la moyenne de l'ensemble des sites s'établit à 24 375 m² en vertu de six villages fortifiés mesurant en moyenne 30 167 m² et de deux sites

non fortifiés, Alonzo et Bidmead mesurant en moyenne 7 000 m² (tab. 3.6). En raison d'une période plus courte et d'un échantillon restreint, les interprétations diachroniques sont limitées (fig 3.3). Toutefois, avec sept sites fortifiés sur un total de 11 recensés (64 %), on dénote facilement l'importance accordée à la construction de fortifications tandis que les tensions et les conflits entre groupes iroquoïens et européens de la période historique sont abondamment documentés (Snow 2007 ; Keener 1998) (tab. 3.6).

En rétrospective, la taille moyenne globale des sites augmente de période en période passant de 16 153 m², entre 1400 et 1500, à 18 985 m², entre 1500 et 1600, puis 24 375 m² entre 1600 et 1650. Mais ces données ne nous intéressent que par rapport aux sites fortifiés dont la taille moyenne passe de 23 556 m² entre 1400 et 1500, à 18 100 m² entre 1500 et 1600 et 30 167 m² pour la période historique. Parallèlement, l'évolution de la taille moyenne des sites non fortifiés passe de 12 875 m² entre 1400 à 1500 à 16 375 m² entre 1500 et 1600 et enfin 7 000 m² entre 1600 et 1650. Si l'on regarde de plus près la répartition des sites fortifiés au cours du XV^e siècle, ceux-ci sont nettement concentrés durant la deuxième moitié tandis qu'une majorité de sites villageois (58 %) sont fortifiés. Seulement trois sites fortifiés sont connus avant 1450. La diminution de la taille moyenne des sites fortifiés entre 1500 et 1600 s'explique par une présence de fortification généralisée (42 %) qui se poursuit, incluant davantage de sites de taille modeste. Cette grande fréquence de sites fortifiés culmine durant la période historique tandis que 64 % des sites sont fortifiés et que la taille des sites fortifiés est la plus importante (tab. 3.1 à 3.7 et fig. 3.1 à 3.3).

3.2.2.3. Le schème d'établissement en Huronie et les fortifications

Nous tenterons en dernier lieu de confirmer la relation entre les différents sites du schème d'établissement présentés plus tôt et la présence ou l'absence de fortification, en plus de résumer l'état des connaissances (tab. 3.7). Ainsi, nous bénéficions de la présence ou l'absence de fortification pour 49 des 82 sites Hurons (60 %), soit 21 sites non fortifiés (26 %) et 28 fortifiés (34 %). Dans un premier temps, sur 58 villages recensés, 27 sont fortifiés, 11 ne l'étaient pas, et la présence ou l'absence de fortification pour 20 villages demeure inconnue. Les villages représentent donc 96 % des établissements fortifiés et 50 % des sites non fortifiés chez les Hurons. Les villages fortifiés sont d'une taille moyenne

de 24 139 m², alors que ceux ne l'étant pas atteignent une taille moyenne de 12 786 m². La différence de plus de 11 000 m² confirme une tendance à fortifier les villages de plus grande taille, bien que de petits villages étaient fortifiés et d'autres de bonne taille ne l'étaient pas.

En ce qui a trait aux villages satellites, sept sur huit ne sont pas fortifiés tandis que nous l'ignorons pour le huitième. Ils représentent 33 % des absences de fortifications confirmées archéologiquement. Ces établissements, d'une taille moyenne étonnement élevée de 13 286 m², soulevant l'utilisation même du terme « satellite », sont surtout recensés durant la première moitié du XV^e siècle. Nous parvenons néanmoins à observer une absence de fortification sur les villages satellites hurons qui entretenaient sans doute des relations avec un ou d'autres établissements avoisinants, possiblement les plus gros sites du XV^e siècle qui eux étaient fortifiés (Engelbrecht 2009 : 179 ; Warrick 2008 : 94 ; Abler 1997 : 6).

Relativement au hameau ou petit village, quatre seulement sont recensés : un fortifié, un non fortifié et deux au statut inconnu pour une taille moyenne de 5 000 m². Certes, l'échantillon est limité mais ces données viennent appuyer l'avis de Trigger à l'effet qu'ils étaient rarement fortifiés chez les Hurons (Trigger 1969 : 14).

Enfin, aucun des trois établissements saisonniers ou ponctuels (camp spécialisé, hameau saisonnier et station de pêche) ne possédaient de fortification traduisant la relation étroite entre la présence d'une palissade et un village à sédentarité prolongée (tab. 3.7).

3.3. Iroquois de la Ligue des Cinq Nations

3.3.1. Les données analysées

3.3.1.1 Les Mohawks

3.3.1.1.1 1400-1525

La première période préhistorique dans la chronologie Mohawk établie par Snow (1995a, b) regroupe quatre villages, un camp de pêche et un camp à fonction indéterminée. Trois des villages sont palissadés tandis que nous l'ignorons pour Second Woods, estimé à 2 000 m². Tel qu'anticipé le camp et le camp de pêche de taille inconnue n'étaient pas fortifiés. Nous disposons de la taille de quatre petits villages oscillant entre 2 000 m²

(Elwood) et 7 572 m² (Otstungo) (Snow 1995a : 98, 115). La moyenne des trois villages fortifiés est de 4 791 m² (tab. 3.8, 3.9), un chiffre très petit qui résulte possiblement d'un échantillonnage insuffisant.

3.3.1.1.2 1525-1580

Cette période, marquée par l'introduction de biens européens (Snow 1995a :29-30) et par le développement graduel d'une coalescence villageoise, regroupe elle aussi six sites : quatre villages et deux hameaux. Deux villages présentent une fortification partielle ; nous y reviendrons au chapitre suivant, alors qu'un troisième a une fortification complète. Nous disposons de la taille de l'ensemble des sites. Ainsi, la taille moyenne de ceux-ci atteint 11 391 m² et celle des sites fortifiés 9 815 m² (tab. 3.10). Ces chiffres étonnants, à prime abord, s'expliquent du fait que nous ignorons si les deux villages les plus imposants connus de cette période, Ganada (4 000 - 23 000 m²)¹² et Smith-Pagerie (13 200 m²), étaient palissadés ou non (Snow 1995 :171, 191) (tab. 3.10). D'après Snow, la présence d'une fortification est toutefois fortement suggérée pour le dernier, tandis que Ganada, malgré l'ampleur potentielle du site le qualifiant d'emblée comme village, serait possiblement un hameau saisonnier (Snow 1995a : 191).

3.3.1.1.3 1580-1614

Représentée par sept sites, cinq villages et deux hameaux, cette période correspond à l'apparition de nouveaux types de perles de verre diagnostiques (Snow 1995a : 30-31) (tab. 3.8). Malheureusement, les sites de cette période demeurent peu fouillés et mal connus (Snow 1995a : 200-238). Par conséquent, nous ignorons pour l'ensemble des sites s'ils étaient fortifiés ou non, et nous disposons du nombre approximatif de maisons-longues pour un seul site (tab. 3.11). Nous bénéficions néanmoins de la taille de six sites, soit cinq villages et un hameau. Leur taille varie entre 4 500 m² pour le petit village Chapin et 16 644 m² pour le village Kilts ; un chiffre approximatif pour ce dernier en raison des fouilles limitées (Snow 1995a : 200, 231 ; Rumrill 1985). La taille moyenne de l'ensemble des sites est de 8 952 m², un chiffre étonnement modeste, inférieur au site Iroquoien du Saint-Laurent contemporain Droulers (13 000 m²), par exemple (tab. 3.11, 3.25).

¹² Considéré plus probablement comme un hameau, nous favorisons une taille se rapprochant de 4000 m² et non pas 23 000 m².

3.3.1.1.4 1614-1626

Comme la précédente, cette période a fait l'objet de fouilles archéologiques insuffisantes (Snow 1995a : 238-279). De fait, il est impossible d'affirmer pour aucun des quatre sites s'ils étaient fortifiés ou non avec certitude. En fonction de la taille de chaque site et de l'assemblage recueilli, il s'agirait exclusivement de villages dont la taille varie entre 11 500 m² pour le village Briggs-Run (Snow 1995a : 249) et 23 000 m² pour Coleman-Van Duesen (Snow 1995a : 259) (tab. 3.8 et 3.12).

3.3.1.1.5 1626-1635

Le déplacement de tous les villages Mohawks du côté nord de la rivière Mohawk, en raison des attaques par les Mahicans qui tentent de sécuriser leur position commerciale auprès des Hollandais, marqua le début de cette période bien circonscrite archéologiquement et témoigne du passage de l'explorateur hollandais Van den Bogaert (Gehring et Starna 1988 : 22 ; Snow 1995a : 35). Elle ne regroupe toutefois que quatre sites, soit trois villages et un hameau. A l'instar des deux périodes précédentes, les fouilles furent insuffisantes pour l'ensemble des sites, et au moins un d'entre eux (Failing) fut détruit par la construction d'une route (Snow 1995a : 294-296). Les connaissances, même limitées, permirent à Snow (1995a) de proposer un certain nombre d'associations avec le récit de Van den Bogaert. Il s'agit donc, avec la période subséquente, des seules périodes où nous avons intégré certaines données ethnohistoriques non validées archéologiquement à titre exploratoire. Le nombre de maisons-longues, la taille et la présence ou l'absence de fortifications sont tirés du journal de Van den Bogaert (Gehring et Starna 1988). Il en ressort que les deux villages les plus imposants, Cromwell et Failing mesurant respectivement 43 500 et 40 460 m², auraient été fortifiés (Snow 1995a : 281, 294 ; Gehring et Starna 1988 : 3-5). Les données archéologiques indiquent que le village de bonne taille Brown (23 000 m²) ne l'aurait pas été (Snow 1995 : 286-289), tandis que le doute subsiste pour le petit village Yates (4 300 m²) (Snow 1995a : 286). La moyenne des deux sites fortifiés atteint 41 980 m² alors qu'elle diminue à 27 815 m² en incluant les deux autres établissements (tab. 3.8, 3.13)

3.3.1.1.6 1635-1646

La dernière période à l'étude, établie par certaines concordances avec le récit de Van den Bogaert (Snow 1995a : 37), s'appuie elle aussi de façon importante sur les observations

de l'explorateur hollandais faute de fouilles plus approfondies et en raison de la destruction de divers sites dont Sand Hill I et Oak Hill (Snow 1995a : 325, 334)¹³. On relève cinq sites, tous des villages de taille modeste oscillant entre 8 700 m² pour Bauder et 13 000 m² pour Rumrill-Naylor et d'une taille moyenne de 10 600 m² (tab. 3.8 et 3.14). Le seul à avoir fait l'objet d'une fouille archéologique conséquente, Rumrill-Naylor, ne livra aucune trace de fortification tandis que Bauder et Sand Hill I n'en aurait pas eu en fonction du récit de Van den Bogaert (Gehring et Starna 1988 ; Snow 1995a : 304, 325). Nous ignorons si Van Evera-Mckinney et Oak Hill étaient fortifiés ou non faute de fouilles et de concordance avec le récit de Van den Bogaert.

3.3.1.2. Oneida (1450-1655)

Les Oneida, représentés par 16 sites, incluent neuf villages, quatre hameaux et trois sites dont le type d'établissement demeure inconnu (tab. 3.16). Tous les villages, qui apparaissent à compter de 1450, bénéficiaient d'une forme de fortification, qu'elle soit partielle, complète ou conjuguée à un remblai-fossé. Un seul des quatre hameaux était palissadé d'après des preuves archéologiques probantes. La situation défensive des six autres établissements, faute de données non équivoques, reste inconnue. Nous ne disposons donc d'aucune absence confirmée archéologiquement alors que 63 % des sites étaient fortifiés, le deuxième taux le plus élevé en Iroquoïanie, et le plus important chez les Iroquois (tab. 3.16, 3.17).

Nous bénéficions de la taille des neuf villages, des quatre hameaux et d'un site indéterminé (tab. 3.16). Ainsi, la taille moyenne de l'ensemble des établissements est de 11 707 m². Celle des neuf villages, tous fortifiés, atteint 14 837 m² alors que la taille moyenne des quatre hameaux est de 6 853 m². Le seul hameau fortifié, Buyea (Pratt 1976 : 97), mesurait approximativement 18 000 m² ; une taille surprenante pour un hameau, tandis que la taille moyenne des trois autres hameaux pour lesquels nous ignorons s'ils étaient palissadés ou non est de 3 167 m² (tab. 3.17). Il faut toutefois souligner la grande variabilité au sein même des villages fortifiés. Trois villages oscillent

¹³ Les données quant à la taille et l'absence de fortifications des sites Bauder et Sand Hill proviennent du récit de Van den Bogaert (1988). Rumrill-Naylor fut fouillé partiellement par Snow (Snow 1995a : 309) qui l'associe à Canagare, tandis que les sites Van Evera-Mckinney et Oak Hill ne présentent aucune association avec le récit de Van den Bogaert.

entre 5 000 m² et 8 524 m² (Wilson, Bach et Cameron) (Pratt 1976 ; Jones 2008), quatre villages couvrent entre 11 000 m² et 18 000 m² (Diable, Blowers, Thurston, Buyea) et deux dépassent les 25 000 m², soit Olcott et Vaillancourt mesurant 27 000 m² et 34 000 m² respectivement (Pratt 1976 ; Jones 2008) (tab.3.16).

3.3.1.3. *Onondaga (1500-1655)*

Dix-sept sites Onondaga furent recensés pour la période à l'étude (tab. 3.18). On dénombre dix villages, deux hameaux et cinq sites de nature inconnue. En vertu de fouilles souvent limitées et de la destruction d'au moins un site (Nursery) (Jones 2008 : 312), l'archéologie n'a permis de confirmer que quatre sites avec des fortifications (24 %) et aucune absence. Ainsi, trois villages et un hameau livrèrent des traces de fortification (tab. 3.18).

Nous bénéficions de la taille, souvent une approximation en fonction de la collecte de surface, pour 13 sites, soit dix villages, deux hameaux et un site à fonction indéterminée. La taille moyenne de l'ensemble des sites est de 12 563 m². Nous ne savons pas cependant si les deux sites les plus imposants, Shurtleff (32 290 m²) et Carley (32 680 m²) étaient fortifiés ou non (Jones 2008 : 324). La moyenne des sites palissadés est donc de 10 461 m². Trois sites sont de taille inférieure à 7 000 m² tandis que Pompey Center, le plus imposant, couvre 29 380 m² (tab. 3.18, 3.19).

3.3.1.4. *Cayuga (1450-1650)*

Les Cayuga regroupent 13 sites, dont six villages, un hameau et six sites au schème d'établissement inconnu (tab. 3.20). Une fortification fut mise au jour pour six d'entre eux, soit 46 % des sites, une proportion importante (tab. 3.21). Il s'agit de cinq des six villages et d'un site au type d'établissement indéterminé.

Cette forte proportion de sites fortifiés s'accompagne malheureusement d'une méconnaissance généralisée de la taille des sites (Jones 2008 : 319). En effet, seulement celle du village Indian Fort Road (22 000 m²) était disponible (Jones 2008 : 337). Le nombre de maisons-longues, inconnu pour l'ensemble des sites, ne nous fournit pas plus d'informations. Incidemment, les Cayuga constituent sans doute le regroupement iroquois le moins bien documenté archéologiquement alors que plusieurs sites n'ont pas

fait l'objet d'une fouille systématique. De plus, pour cinq des six sites considérés comme fortifiés, à l'exception de Indian Fort Road, nous ne bénéficions d'aucune preuve archéologique concrète autre qu'une mention affirmative alors que certaines structures ne sont plus localisées aujourd'hui (Niemczycki 1984 ; Jones 2008 : 129, 337) (tab. 3.20, 3.21).

3.3.1.5. *Seneca (1540-1660)*

Les Seneca regroupent 19 sites, soit 11 villages, six villages satellites et deux sites indéterminés (tab. 3.22). De manière générale, les connaissances archéologiques sont nettement meilleures que chez les Cayuga (Jones 2008 : 348-375). Au niveau des fortifications par contre, nous disposons de cinq villages et un hameau fortifiés (32 %), mais d'aucune absence confirmée archéologiquement (tab. 3.23).

La taille des 19 sites, à l'exception d'un village satellite et de l'un des deux sites indéterminés, était disponible. Ainsi, la taille moyenne de l'ensemble des sites est de 20 611 m². La taille des six sites palissadés atteint pour sa part 20 016 m² (tab. 3.23). Les villages majeurs Cameron (29 745 m²) et Adams (39 580 m²), les villages intermédiaires Richmond Hill (17 000 m²) et Tram (20 820 m²), et deux villages satellites de plus petite taille, Bosley Mills (7 284 m²) et Cornish (5 666 m²), forment un échantillon varié réunissant des sites de superficies variées. Nous ignorons malheureusement si les deux sites Seneca les plus imposants, Steele (54 750 m²) et Dutch Hollow (43 760 m²), étaient fortifiés ou non, ce qui explique le faible écart entre la moyenne globale et celle des sites fortifiés (tab. 3.22).

3.3.2. *Discussion*

3.3.2.1. *Relation entre la taille d'un site et la présence ou l'absence d'une fortification*

Lorsqu'on regroupe les informations disponibles au sujet des fortifications des Iroquois, force est d'admettre que les données sont disparates, souvent incomplètes et parfois inexistantes. Néanmoins, en vertu des informations à notre disposition, et en demeurant conscient que ces résultats pourraient être appelés à changer, il paraît impossible d'affirmer, comme le suggère le récit de Van den Bogaert et d'autres Européens en Huronie, que seulement les plus gros villages faisaient l'objet de fortification aux XVI^e et XVII^e siècles. Nous reprendrons un à un chaque groupe iroquois afin d'en faire la

démonstration.

Notre recension illustre le manque de connaissances des fortifications Mohawks avec six présences et trois absences documentées archéologiquement sur 33 sites en excluant les données ethnohistoriques¹⁴ (tab. 3.24). De plus, nous disposons de la taille d'un seul des trois sites non fortifiés confirmés archéologiquement nous privant de comparaison. Enfin, la totalité des sites fortifiés proviennent des périodes 1400-1525 et 1525-1580 tandis que les informations des périodes 1580-1614 et 1614-1626 sont inexistantes et que celles de 1626-1635 et 1635-1646 proviennent essentiellement du récit de Van den Bogaert. Malgré tout, les données dont nous disposons pour les XV^e et XVI^e siècles font état de trois sites fortifiés entre 1400-1525 soit Elwood, Getman et Otsungo tous sous la barre des 8 000 m², les deux premiers mesurant même moins de 5 000 m². Tandis que Elwood et Otsungo se trouvent à la limite ouest du territoire des Mohawks, Getman se trouve dans la portion médiane nordique (fig. 3.13). De 1525 à 1580, les trois sites fortifiés Cayadutta, Garoga et Klock mesurent respectivement 8 500 m², 9 875 m² et 11 520 m². Ils sont tous les trois isolés à la frontière nord du territoire (fig 3.13). Nous ignorons malheureusement si Ganada, possiblement le site le plus imposant, était fortifié ou non, tout comme Smith-Pagerie au deuxième rang avec 13 200 m².

Tandis que les villages grossissent graduellement, mais demeurent de taille modeste, on relève donc difficilement une relation entre la taille d'un site et la présence de fortifications au cours des XV^e et XVI^e siècles chez les Mohawks alors que plusieurs petits villages étaient fortifiés. La position limitrophe au nord et à l'ouest de tous les sites fortifiés connus à l'exception de Getman pourrait cependant avoir motivé la présence de fortifications. Les données archéologiques font malheureusement défaut pour le XVII^e siècle alors que les sites atteignent des tailles sans précédent (tab. 3.8).

Chez les Oneida, avec dix fortifications sur 16 sites, la situation est complètement différente. De 1450 à 1650, non seulement les villages les plus importants, mais presque tous les villages étaient ceinturés d'une fortification. Ainsi, les villages Olcott et Vaillancourt, mesurant respectivement 27 000 m² et 34 000 m² et datés de la première

¹⁴ Sont donc exclus les données des périodes 1626-1635 et 1635-1646 qui proviennent du récit de Van den Bogaert, à l'exception du site Oak Hill 1 et Rumrill-Naylor qui ont fait l'objet de fouille.

moitié du XVI^e siècle, sont fortifiés tel qu'attendu. Toutefois, les villages Bach de la fin du XVI^e siècle et Wilson du début du XVI^e siècle, estimés respectivement à 5 000 et 6 000 m², étaient aussi fortifiés. Enfin, les sites intermédiaires Diable, Blowers et Thurston qui mesuraient entre 11 000 et 13 500 m² ont eux aussi fait l'objet de fortification. Vaste ou modeste, les sites Oneida dispersés sur l'ensemble du territoire étaient alors fréquemment palissadés (fig. 3.14).

En territoire Onondaga, seulement quatre sites fortifiés sont connus sur un total de 17 sites. Or, trois d'entre eux, soit le hameau Atwell, le site indéterminé Temperance House et le village Chase représentent des sites modestes avec leur taille de 1 375 m², 4 173 m² et 6 927 m². Les trois sites sont situés le long de la frontière est du territoire Onondaga (fig. 3.15). Le village Pompey Center, au sud de la concentration et d'une taille estimée à 29 380 m², représente le seul village majeur pour lequel une fortification est attestée archéologiquement. Nous ignorons si Shurtleff et Carley, les deux villages les plus imposants avec une taille avoisinant les 32 000 m² étaient fortifiés ou non. Mais la présence de fortifications sur trois sites modestes est suffisante pour affirmer que les sites de petites tailles étaient aussi palissadés, du moins durant la deuxième moitié du XVI^e et le début du XVII^e siècle.

Du côté des Cayuga, six sites sur un total de 15 sont fortifiés entre 1450 et 1620, soit cinq villages et un site indéterminé. Ils sont distribués de part et d'autre du Lac Cayuga (fig. 3.16). Nous disposons toutefois uniquement de la taille du site fortifié, Indian Fort Road, qui mesurait 22 000 m² nous privant d'une comparaison (tab. 3.20).

Enfin, chez les Seneca, la taille des six sites fortifiés ne se conforment pas aux observations de Van den Bogaert (Gehring et Starna 1988 : 5-9) et de nombreux autres Européens à l'effet que seuls les plus imposants d'entre eux étaient fortifiés aux XVI^e et XVII^e siècle. S'il est vrai que le village majeur Adams d'une taille de 39 580 m² était fortifié, tout comme Cameron mesurant 29 745 m², il en va de même de Bosley Mills et Cornish tous deux estimés à moins de 7 500 m² et datant pourtant de la période historique ou la précédant de peu (tab. 3.22). Les sites fortifiés se concentrent dans le secteur sud-ouest du territoire, soit le plus exposé, sur la limite ouest du territoire des Seneca (fig.3.17).

En rétrospective, la faiblesse des données sur les fortifications iroquoises nous vient surtout de la très faible proportion d'absence confirmée archéologiquement, de nombreux sites majeurs pour lesquels nous ignorons avec certitude s'ils étaient fortifiés ou non et des carences relatives à certains groupes (taille des sites Cayuga) ou période (historique chez les Iroquois). En revanche, la présence de fortification sur plusieurs sites de taille modeste durant les XVI^e et XVII^e siècles chez tous les groupes, à l'exception des Cayuga, vient nuancer l'hypothèse historique selon laquelle seuls les villages les plus imposants étaient fortifiés au cours des XVI^e et XVII^e siècles. De plus, plusieurs sites de petite taille étaient aussi fortifiés dès le milieu du XV^e siècle chez les Iroquois, particulièrement chez les Mohawks. Une proportion importante de sites fortifiés, de petites comme de grandes tailles, occupaient aussi une position limitrophe de façon analogue aux Hurons.

3.3.2.2. *Évolution diachronique des sites fortifiés et non fortifiés*

Regardons maintenant de façon plus précise comment se répartissent les données dans le temps, et si certaines tendances diachroniques se manifestent parallèlement à l'évolution du schème d'établissement et des conflits.

Chez les Mohawks, les seules fortifications connues archéologiquement datent des deux premières phases, 1400-1525 et 1525-1580, tandis que les autres proviennent de données ethnohistoriques (fig.3.8). Les données illustrent donc une tendance à fortifier leur site à partir de la deuxième moitié du XV^e siècle, soit simultanément à l'augmentation de la fréquence des fortifications huronnes et traduisant peut-être l'existence de tensions entre ces groupes dès le XV^e siècle (Phil et al. 2011). Dès lors, des sites de taille modeste étaient fortifiés comme l'illustre la taille moyenne de 4 093 m² pour les trois sites fortifiés de la phase 1400-1525. Pour sa part, la taille moyenne des trois sites fortifiés de la période 1525-1580 s'élève à 9 815 m². Alors que la taille moyenne des sites augmente de 4 023 m² à 11 091 m² entre 1400-1525 et 1525-1580, la moyenne des sites fortifiés augmente aussi et la tendance à ériger une fortification demeure apparemment aussi importante. Nous ne disposons malheureusement d'aucune autre information archéologique relativement aux fortifications mohawks pour les périodes subséquentes. Les observations de Van den Bogaert, que l'archéologie n'a que très partiellement confirmée, suggèrent l'existence de deux sites fortifiés de plus de quatre hectares entre

1626-1635 (Cromwell et Failing) et trois sites non-fortifiés de moins de 13 000 m² entre 1635-1646 (Bauder, Rumrill-Naylor et Sand Hill I) (fig. 3.8).

Chez les Oneida, nous avons le deuxième taux de fortification en importance pour un groupe et une période donnée en Iroquoïanie avec dix sites fortifiés sur 16 (63 %) (tab. 3.17). On remarque à partir de 1525, jusqu'à la fin de la période historique, huit sites fortifiés sur neuf, tous des villages, dont les trois modestes villages de Wilson (5 000 m²), Bach (6 000 m²) et Cameron (8 524 m²) qui témoignent vraisemblablement d'une volonté d'ériger pareille structure quelle que soit la taille de la communauté. En revanche, on note seulement un village et un hameau fortifiés sur les sept sites qui précèdent 1525. Par contre, nous ignorons pour cinq des six sites qui précèdent 1525 s'ils étaient fortifiés ou non, et quatre de ces sept sites constituent des hameaux (fig. 3.9). Il est donc difficile de juger s'il s'agit d'une tendance défensive émergente après 1525 ou d'une continuité. Parallèlement, on ne remarque aucune fluctuation majeure dans la taille moyenne des sites, qui se chiffre à 11 707 m² pour l'ensemble de la période, outre un sommet vers le milieu du XVI^e siècle avec les sites Olcott et Vaillancort (fig. 3.9).

Ne disposant d'aucune absence confirmée de fortification par l'archéologie en ce qui a trait aux Onondaga, nous devons nous contenter d'observer comment se répartissent les quatre sites palissadés. Or, trois fortifications ceinturent des sites de petite taille et se répartissent entre 1550 et 1610. Trois sites fortifiés mesurent moins de 7 000 m², dont le hameau Atwell mesurant seulement 1 375 m². Seul Pompey Center constitue un village majeur avec une taille de presque 30 000 m². La moyenne de la taille des sites fortifiés atteint donc 10 461 m², mais cette moyenne n'est pas représentative (tab. 3.19). En somme, on remarque une tendance à ériger des fortifications sur des sites de petite taille, voire de très petite taille à compter de 1550, et ce jusqu'au début du XVII^e siècle (fig. 3.10). Pour la période comprise entre 1400 à 1550 et pour la période historique, l'absence de données rend la discussion impossible.

Comme pour les Onondaga, nous disposons uniquement de présence confirmée archéologiquement chez les Cayuga. Il s'agit de six présences sur sept sites connus entre 1450 et 1620, dont quatre après 1525. Le seul dont nous connaissons la taille, Indian Fort Road, mesure 22 000 m² et a aussi fait l'objet d'un fossé. Nous reviendrons au chapitre

suyant sur cet aspect de la construction. Malgré des connaissances limitées, on observe une tendance certaine à ériger des palissades de 1450 à 1620 (fig. 3.11 et tab. 3.20)

Les Seneca représentent sans doute la nation des Iroquois la mieux documentée archéologiquement après les Mohawks. Toutefois, comme ces derniers, les connaissances archéologiques des fortifications demeurent incomplètes. Nous bénéficions néanmoins de six présences confirmées archéologiquement entre 1540, date à laquelle apparaissent les premiers sites Seneca connus, et 1620. La taille moyenne des sites, qui atteint 20 016 m², demeure sensiblement la même tout au long de la période alors que les quatre sites majeurs Adams, Cameron, Dutch Hollow et Steele s'échelonnent entre 1575 et 1660. Les deux premiers qui mesurent 39 580 m² et 29 745 m² étaient fortifiés tandis que nous l'ignorons pour les deux derniers dont le plus imposant, Steele, dernier village connu de la séquence qui mesure 54 750 m². Les quatre autres sites fortifiés sont Richmond Hill, mesurant 17 000 m² et datés entre 1540 et 1560, Tram, estimé à 20 820 m² entre 1580 et 1595 et les villages satellites Bosley Mills et Powerhouse, datés entre 1620 et 1645 et mesurant 7 284 m² et 5 666 m². On constate ainsi une présence de fortification pour la deuxième moitié du XVI^e siècle sur des sites importants et la présence de fortification sur deux villages satellites de petite taille durant la première moitié du XVII^e siècle (fig. 3.12 et tab. 3.22).

En somme, à l'exception des Mohawks, pour lesquels les données font défaut après 1525, et des Cayuga, on constate chez les Onondaga, les Seneca ainsi que chez les Oneida une tendance accrue à fortifier leur site, parfois de taille modeste, à compter de la deuxième moitié du XVI^e siècle et dès 1525 chez les Oneida. Chez les Mohawks et les Cayuga cette tendance s'affirme dès 1450. Ces données s'accordent parfaitement avec l'évolution des conflits qui culminent entre 1525 et 1650 (Jones 2008 : 15 ; Ritchie et Funk 1973 : 363 ; Baumann et al. 1992 : 450 ; Snow 1995a) alors que les villages sont plus compacts et souvent protégés par une barrière naturelle ou une forme de fortification (Snow 1994 ; Engelbrecht 2003 ; Rumrill 1985). Il s'agit d'un constat à l'égard des fortifications des Iroquois qui mériterait d'être appuyé par de plus amples données archéologiques.

3.3.2.3. *Le schème d'établissement en Iroquoisie newyorkaise et les fortifications*

Si l'on regarde de plus près l'état des connaissances générales et la relation entre le type

d'établissement, la taille et la présence ou l'absence de fortification, nos observations souffrent du fait que seulement trois absences soient documentées archéologiquement pour la Ligue des Cinq Nations. En effet, nous bénéficions de la présence ou l'absence de fortification pour 33 des 97 des sites Iroquois de l'État de New York (34 %), soit 30 fortifiés (31 %) et seulement trois sites non fortifiés (3 %). Les villages ont sans surprise fait l'objet du plus grand nombre de fortifications. Ainsi, 26 villages sur un total de 61 (42 %) étaient fortifiés alors qu'une seule absence est confirmée. Les villages représentent donc 87 % de l'ensemble des sites fortifiés (N=30), et un des seuls trois sites dont l'absence est attestée archéologiquement. La taille des villages fortifiés (N=21) s'élève à 15 775 m² en vertu de plusieurs petits villages fortifiés, notamment chez les Mohawks et les Onondaga. Certes, plusieurs villages majeurs chez les Seneca et les Oneida sont fortifiés, mais d'autres sites nettement inférieurs en taille le sont aussi. La superficie du seul village Iroquois non-fortifié documenté chez les Mohawks, Rumrill-Naylor, mesure 13 000 m² (tab. 3.24)

On dénombre par ailleurs six villages satellites. Contrairement à ce que l'on a observé chez les Hurons, les deux villages satellites pour lesquels des fouilles suffisantes furent menées, Bosley Mills et Cornish en territoire Seneca, étaient pour leur part fortifiés. La présence de fortification sur ces sites soulève à notre avis des questions sur leur désignation à titre de villages satellites. Cependant, la taille de ceux-ci, respectivement de 7 284 m² et 5 666 m², se situe nettement sous la taille moyenne des villages Iroquois fortifiés de même que celle des villages satellites Hurons non fortifiés de 13 286 m² (tab. 3.7, 3.24).

Sur 12 hameaux, deux auraient fait l'objet d'une fortification, soit Atwell et Buyea chez les Onondaga et les Oneida. Aucune absence n'est confirmée archéologiquement (tab. 3.24). Or, si Buyea mesurait 18 000 m², une taille importante pour un hameau, Atwell mesurait seulement 1 375 m². De par sa taille inférieure à un acre et la présence d'une palissade, ce site soulève l'ambiguïté entre les définitions d'un hameau et d'un village et la présence d'une palissade. Alors que sa taille le qualifie aisément en tant qu'hameau d'après Warrick (1984), il s'agirait en quelque sorte de l'exception confirmant la règle si l'on admet qu'ils sont rarement palissadés (Trigger 1969 : 14). Cependant, la seule

maison-longue connue et la présence de structures extérieures (Tuck 1971 : 167 ; Bradley 1987 : 52) pourraient suggérer qu'il s'agisse d'un site spécialisée ou encore un camp érigé en temps de guerre éminente. Le site Buyea quant à lui se qualifierait aisément en tant qu'un village par une taille de 18 000 m² et potentiellement six maisons-longues (N=6) (Jones 2008 :265). Il témoigne à notre avis de l'usage erroné du terme hameau.

Enfin, deux camps spécialisés sont connus soit Chance et Wormuth, chez les Mohawks. La fonction du premier demeure inconnue tandis que le second aurait pu agir comme camp de chasse associé à un plus gros village (Snow 1995a : 139). Leur taille demeure inconnue, mais aucun des deux n'était fortifié (tab. 3.24).

3.4. Iroquoiens du Saint-Laurent

3.4.1. Les données

Nous avons recensé 28 sites afin d'analyser les fortifications des Iroquoiens du Saint-Laurent, le groupe iroquoien le moins bien documenté sur le plan historique. Au niveau préhistorique et archéologique, nos connaissances sont, toute proportion gardée, comparables aux Iroquois de l'État de New York. Cependant, l'échantillon est plus petit et dans le cas des Iroquoiens du Saint-Laurent l'absence de fortifications fut plus souvent documenté. Voilà ce qui explique sans doute pourquoi les fortifications des Iroquoiens du Saint-Laurent, ou l'absence de fortification, ont reçu beaucoup moins d'attention que leurs homologues en Iroquoisie new-yorkaise et en Huronie. Comme la taille d'une majorité de sites du comté de Jefferson demeure inconnue, nous les avons exclus de ce chapitre. Nous y reviendrons au chapitre suivant relativement aux différentes caractéristiques et techniques de construction (remblai/fossé). Notre recension inclut donc 19 villages, quatre camps spécialisés, un hameau et quatre sites dont le schème d'établissement demeure inconnu. Quatre villages fortifiés sont documentés archéologiquement, soit 14 % de l'ensemble des sites et huit absences sont confirmées, soit 29 % de l'ensemble des sites. Il s'agit d'un pourcentage significatif. En effet, cinq villages et trois camps étaient dépourvus de fortification (tab. 3.25).

La taille de 12 villages était disponible. Ainsi, la taille moyenne des trois sites villageois non fortifiés est de 5 800 m² et la taille moyenne des trois villages fortifiés connus est de 21 000 m² (tab. 3.26).

3.4.2. Discussion

3.4.2.1. Relation entre la taille d'un site et la présence ou l'absence d'une fortification

Regardons maintenant comment les données relatives aux palissades des Iroquoiens du Saint-Laurent se comparent, en termes de taille, à celles des Iroquois et des Hurons mieux documentés. Quant à savoir si seulement les sites les plus importants étaient fortifiés au cours des XVI^e et XVII^e siècles, le portrait dressé par l'archéologie des Iroquoiens du Saint-Laurent ne se conforme toujours que partiellement aux observations ethnohistoriques. Ainsi, les sites fortifiés Beckstead mesuraient 15 000 m² (Pendergast 1984 ; Chapdelaine 1989 ; Birch et Williamson 2012 : 45), Maynard-Mckeown 16 000 m² (Wright 2009) et Roebuck, qui regroupaient plus de 40 maisons-longues, 32 000 m² (Birch et Williamson 2012 : 45 ; Wintemberg (1972)). Or, tous les sites fortifiés connus (excluant ceux du comté de Jefferson qui sont toutefois fortifiés en majorité comme nous le verrons) font partie du regroupement de Prescott (Pendergast 1975 : 48), à l'exception de Beckstead légèrement isolé en aval. À ces villages, nous pourrions ajouter hypothétiquement Hochelaga, selon toute vraisemblance un village majeur doté d'une fortification (Bideaux 1986 : 151). Considérant que la taille moyenne de l'ensemble des villages (N=12) se chiffre à 15 117 m², la taille moyenne de 21 000 m² des quatre sites fortifiés est donc nettement plus élevée (tab. 3.26). En excluant Roebuck toutefois, les trois autres sites restent très légèrement au-delà de la moyenne (15 333 m²) bien qu'il ne s'agisse pas de sites majeurs. Ainsi, comme nous l'avons observé chez les Hurons et dans une moindre mesure chez les Iroquois, la proximité des groupes ennemis semble motiver la construction d'une palissades à des fins défensives regroupées en majorité dans les concentrations de Prescott et Jefferson.

D'autre part, nous bénéficions seulement de la taille de trois établissements non fortifiés, soit les villages McDonald, Mailhot-Curran et Mandeville mesurant 4 000 m², 6 000 m² et 8 400 m² (tab. 3.25). À ces derniers, nous pourrions ajouter hypothétiquement Stadacone qui constituait selon toute vraisemblance un village d'importance (Tremblay 2006 : 34). Il serait donc prématuré de conclure à l'existence d'une concordance avec les observations historiques alors que trois sites fortifiés dépassent légèrement la taille moyenne des sites sans représenter des sites majeurs. L'ensemble des villages non fortifiés sont de petite taille, mais l'avancement des connaissances archéologiques des

fortifications des Iroquoiens du Saint-Laurent, entre autres dans la région de Saint-Anicet et particulièrement sur le site Droulers (Gagné 1999, 2004, 2005 ; Chapdelaine 2010, 2012), pourrait nous réserver des surprises. Le témoignage de Cartier à Stadacone au sujet de sept bourgades non-fortifiées comprises entre l'île aux Coudres, au nord, et Portneuf, au sud (Plourde 2008 : 11) suggère aussi une réalité différente.

3.4.2.2. *Évolution diachronique des sites fortifiés et non fortifiés*

Diachroniquement, tous les sites fortifiés sont datés entre 1400 et le début du 16^e siècle, suggérant une préoccupation défensive dès le début du XV^e siècle et qui se poursuit jusqu'à leur disparition. Si les données sont fragmentaires, cette préoccupation défensive concorde avec l'augmentation des conflits entre Hurons et Mohawks. Quant aux sites non fortifiés, trois d'entre eux se trouvent dans la région de Saint-Anicet, soit les villages McDonald¹⁵ et Mailhot-Curran, et le camp de pêche ou station 2 de Pointe-du-Buisson. Les sites se répartissent de 1320 à 1525 (fig. 3.18). Comme nous le mentionnions, malgré plusieurs efforts en ce sens, nous ne pouvons pas conclure à la présence ou l'absence d'une palissade au site Droulers, le site le plus important de la région (Gagné 1999, 2004, 2005 ; Chapdelaine 2010, 2012)¹⁶. Néanmoins, l'absence de fortification et de traces archéologiques de conflits armés pour l'ensemble des sites de la région pourrait suggérer l'existence d'un climat de paix au sein de cette concentration. On remarque en effet un espace tampon inoccupé de part et d'autre de la concentration de Saint-Anicet favorisant sans doute l'absence de conflits (fig. 1.8). De plus, la rivière La Guerre constitue une des seules rivières en importance dans la région à se jeter dans le fleuve Saint-Laurent à la hauteur du lac Saint-François (fig. 1.10). Cette rivière et ses affluents les plus importants (branches est et ouest) servaient de voies de communication privilégiées pour accéder aux zones de l'arrière pays au début de colonisation européenne dans la région (Sellar 1995 : 218). Il semble toutefois qu'autant aux périodes historique que préhistorique, cette voie de navigation aille desservie des déplacements locaux, mais présenté peu d'intérêt du point de vue commercial et de la navigation, contribuant à l'isolement de cette

¹⁵ Daté de la première moitié du XIV^e siècle, nous avons inclus le site McDonald (Gagné 2010; 2005; 2004) afin de l'intégrer à notre analyse de la région.

¹⁶ Michel Gagné (1999 : 48) proposa l'existence d'une palissade suite à la fouille d'une tranchée qui livra une apparente structure de creusement et une répartition différentielle du matériel de part et d'autre. Toutefois, il estime désormais possible que le climat de la région ne commandait pas de fortifications et juge les preuves insuffisantes (communication personnelle, Michel Gagné 2016).

concentration de villages (communication personnelle, Michel Gagné 2017). Toutefois, nous ignorons pour le moment la teneur des relations avec la concentration de Summerstown de l'autre côté de cette portion du fleuve Saint-Laurent. La position reculée à plus de huit km à l'intérieur des terres du dernier site connu de la séquence, Mailhot-Curran, suggère cependant une préoccupation défensive évidente qui ne se matérialisera pas par une fortification. Les cinq autres sites non fortifiés retenus sont les villages Lanoraie (Clermont et al. 1983) et Mandeville (Chapdelaine 1989) de la concentration de Maisouna (Chapdelaine 1989), les sites de la Petite Ferme (Guimont 1996) et Royarnois (Chapdelaine 1993b) au Cap Tourmente ainsi que Masson (Benmouyal 1990) de la concentration de Québec desquels ne se dégage aucune tendance diachronique particulière (fig. 3.18), mais qui se situent tous en aval de la concentration d'Hochelaga.

3.4.2.3. Les sites du schème d'établissement en Laurentie iroquoienne et les fortifications
 Au niveau de l'état des connaissances générales et de la relation entre la fonction d'un site et la présence de fortification, l'exercice se compare finalement à ce qui fut observé chez les Hurons et les Iroquois. En effet, nous disposons d'une confirmation archéologique, qu'elle soit positive ou négative, pour 13 sites (46 %) sur un total de 28 sites, à mi-chemin entre 34% pour les Iroquois et 60% pour les Hurons. Toutefois, contrairement aux Hurons et encore davantage aux Iroquois, on relève une très faible proportion de sites fortifiés, tandis que les sites non-fortifiés prédominent largement. Encore une fois, ce sont les villages qui ont bénéficié le plus souvent de fortifications comme l'illustrent les quatre villages palissadés, soit la totalité des sites fortifiés et 14% de l'ensemble des sites. Leur taille moyenne s'établit à 21 000 m². Les villages sont aussi les plus souvent dépourvus de fortification avec cinq sites (18 %), dont trois pour lesquels nous connaissons la taille, dont la moyenne est de 6 133 m². Les trois autres sites dont l'absence est confirmée archéologiquement sont les deux camps de la région de Cap Tourmente et celui de Pointe-du-Buisson, d'une taille moyenne de 3 250 m², et qui se conforme par l'absence de fortification au schème d'établissement décrit au chapitre deux pour des sites à caractère ponctuel ou saisonnier (tab. 3.25, 3.26).

3.5. *Discussion intergroupe*

Jamais auparavant n'avait-on compilé les données des fortifications des Hurons, des Iroquois et des Iroquoiens du Saint-Laurent. Nous reprenons brièvement, pour conclure ce chapitre, les résultats de la relation entre la taille, le type de site et la présence ou l'absence de fortifications des Iroquoiens nordiques entre 1400 et 1650 afin de répondre globalement à nos questions de recherche.

Relativement à la présence exclusive de fortification sur les sites les plus imposants signalés ethnohistoriquement chez les Hurons, et dans une moindre mesure chez les Iroquois, force est d'admettre qu'elle ne se vérifie que partiellement à l'aide des données archéologiques. Il est vrai que dès le début du Sylvicole supérieur tardif, et pour l'ensemble de la période à l'étude, on constate que les plus gros villages Hurons sont tous palissadés. Cette tendance qui se perpétue au cours des XVI^e et XVII^e siècles, s'affirme toutefois dès le XV^e siècle chez les Hurons, ce qui constitue une découverte en soi. Le territoire plus restreint des Hurons et l'intensité des conflits pourraient expliquer la tendance à construire et fortifier systématiquement d'importants villages frontaliers. Ils semblent toutefois d'une façon générale que gros ou petits, les sites limitrophes étaient plus souvent fortifiés tout comme les villages des Nations plus petites ou moins populeuses.

Chez les Iroquois, à l'exception des Mohawks pour lesquels les données font défaut après 1525, et des Cayuga dont les fortifications apparaissent dès 1450, on constate chez les Onondaga, les Seneca ainsi que chez les Oneida une tendance accrue à fortifier leurs sites, parfois de taille modeste, à compter de la deuxième moitié du XVI^e siècle et dès 1525 chez les Oneida. Autant chez les Hurons que chez les Iroquois, et dans une moindre mesure chez les Iroquoiens du Saint-Laurent, des sites de taille modeste, parfois même des hameaux, ont donc fait l'objet de fortifications au cours des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles. À l'opposé, des sites importants étaient dépourvus de fortification dans une plus grande proportion chez les Hurons, mais aussi chez les Iroquois.

Nous ne bénéficions pas de données archéologiques attestant de la présence de fortification sur des sites de taille modeste pour les Iroquoiens du Saint-Laurent, mais les données archéologiques de la région de Saint-Anicet et le passage de Cartier à Stadacone

le suggère fortement (Tremblay 2006 : 30-31-34). L'exemple le plus important en Iroquoïanie est sans doute le village Walker considéré par Wright (1977 ; 1981) et Noble (1978 ; 1985) comme la capitale des Neutres. Les fouilles confirmèrent que ce site de plus de six hectares et d'une population estimée à 3 700 personnes ne bénéficiait d'aucune forme de palissade, ce qui pourrait s'expliquer par sa taille imposante, une topographie favorable et un climat pacifique avec les Iroquois jusqu'en 1640 (Wright 1977 : 11-12). Abler (1997 : 6) rapporte aussi une absence de fortification sur le plus important village Onondaga ce qui nous a cependant été impossible de confirmer.

Pour les Hurons (Birch 2010a, b ; 2012) comme pour les Iroquois (Jones 2008 : 15), ces données se conforment à l'évolution du schème d'établissement en réaction aux conflits. En ce qui a trait aux Iroquoïens du Saint-Laurent, la totalité des fortifications, bien que peu nombreuses, se manifestent du début du XV^e siècle jusqu'au début du XVI^e siècle. Mais ce qui retient notre attention n'est pas tant la distribution diachronique des sites que la distribution géographique où sont surreprésentées les concentrations de Jefferson et Prescott.

Concernant la relation entre la fonction d'un site et la présence de fortifications, les données des trois groupes s'accordent avec ce qui était attendu au niveau du schème d'établissement et diffère relativement peu d'un groupe à l'autre, malgré une représentativité défailante à certains égards. Ainsi, la présence de fortifications se limite archéologiquement aux différents sites sédentaires (village, village satellite et hameau) et confirme le caractère éminemment sédentaire de ces structures du schème d'établissement iroquoïens. Les villages sont le plus souvent fortifiés, mais aussi dépourvus de palissades. Toutefois, la présence de fortifications sur certains hameaux et villages satellites nous force à la prudence, mais remet aussi en question l'utilisation de ces termes à l'occasion.

Chapitre 4 - Éléments structuraux défensifs et construction des fortifications iroquoïennes

4.1. Présentation et rappel

De 1400 à 1650 le schème d'établissement en Iroquoïanie reste fondé sur la même structure sociale et domestique, soit le clan et la maison-longue, mais subit certaines mutations. Graduellement, à compter des XIV^e et XV^e siècles, plusieurs villages de petites

tailles fusionnent (Tuck 1971 : 225; Bamann 1993 : 21 ; Birch 2010a, b et 2012) et semblent favoriser des emplacements présentant un avantage défensif (Tuck 1978 : 326; Richter 1992 : 17). Certaines maisonnées atteignent des tailles sans commune mesure vers la fin du XV^e siècle en Iroquoïanie (Dodd 1984; Stopp 1985 : 6 ; Warrick 2000 ; Tuck 1971; Bamann 1993). On observe parallèlement une augmentation des relations conflictuelles entre groupes amérindiens qui caractériseront les XV^e et XVI^e siècles (Birch 2012 ; Birch et Williamson 2012 ; Moussette 2005 ; Engelbrecht 1995 ; 2003). Nous avons d'ailleurs relevé une présence accrue de fortifications à compter de la deuxième moitié du XV^e siècle chez les Hurons et les Mohawks, et le milieu du XVI^e siècle de façon générale chez les Iroquois. Regardons alors plus précisément comment ces changements se reflètent sur l'évolution physique et la construction des fortifications des Hurons, des Iroquois et des Iroquoïens du Saint-Laurent.

S'il semble que les fortifications iroquoïennes soient de plus en plus efficaces au cours du Sylvicole supérieur (Keener 1999 : 782), nous observerons plus précisément l'évolution de cinq éléments constitutifs des fortifications : la taille des pieux, le nombre de rangées, la présence de structure connexe ainsi que l'influence européenne, les remblais/fossés et le type de bois utilisé. Tandis que la taille des pieux, le nombre de rangées et la présence de structure connexe conjuguée à l'influence européenne se rapportent davantage à leur efficacité défensive, la présence de remblai/fossé et le type de bois documentent plutôt leur construction. Nous avons choisi d'abandonner la profondeur des pieux en vertu des méthodes de construction abordées plus tôt (voir p.24) et des perturbations dues aux activités agricoles qui rendent difficile l'interprétation (Prezzano 1992 : 244). La distance entre les rangées sera abordée à l'occasion de la discussion sur le nombre de rangées.

Dans le cadre de ce chapitre, nous procéderons pour chaque critère à l'analyse successive des trois groupes au sein d'une seule période, soit 1400 à 1650, suivi d'une discussion intergroupe. Les données sont ainsi regroupées dans un seul graphique de distribution où les groupes sont identifiés par un sigle différent.

4.2. Taille des pieux des fortifications

Bien que le diamètre des pieux varie à l'intérieur même d'un site, et d'un site à l'autre, on

rapporte, autant chez les Hurons¹⁷ que chez les Iroquois, une augmentation de leur diamètre au cours du Sylvicole supérieur (Prezzano 1992 : 242 ; Ritchie et Funk 1973 : 363 ; Engelbrecht 2009). Nous devons ainsi rester prudents et éviter de restreindre automatiquement cette augmentation aux périodes proto-historique et historique, et l'attribuer à la présence d'outils européens (Trigger 1985 : 214-15). L'augmentation des relations conflictuelles entre groupes amérindiens caractérisant les XV^e et XVI^e siècles n'y est sans doute pas étrangère.

À titre indicatif, les Relations Jésuites signalent par exemple en 1660, trois villages mohawks entourés de pieux « de l'épaisseur de la jambe d'un homme » (Thwaites 1959 : 47 ; 93). La palissade d'un village Onondaga était pour sa part constituée de pieux de la taille « d'un mât de bateau ordinaire » (O'Callaghan 1858 : 653). Prezzano rapporte des poteaux variant de 6 cm à 25 cm aux périodes Owasco et préhistorique (précédent le milieu du XVI^e siècle) et présentant peu de variation. La variabilité et la moyenne augmenterait par la suite pour les périodes protohistorique et historique (Prezzano 1992 : 242). Heidenreich (1971 : 140) fait état pour les Hurons d'une variation allant de 9 cm à 15 cm tandis que Trigger (1991 : 26) évoque une variation de 7,5 cm à 12,5 cm.

4.2.1. Hurons

En vertu des observations préliminaires, les données collectées au sujet de la taille des pieux chez les Hurons demeurent limitées, voir décevantes. La difficulté de récolter cette information importante, et parfois son absence complète des rapports ou publications, témoigne à notre avis d'un possible manque de considération vis-à-vis l'analyse des palissades en Huronie et/ou de la difficulté à déterminer une moyenne ou un écart en vertu de la grande variabilité interne des pieux. En effet, la construction dépendait des essences de bois disponibles et de la taille des forêts qui pouvaient constituer un élément à considérer dans le choix du site (Jones 2008 : 116, 193). D'autres impératifs comme le temps disponible, la main d'œuvre et les méthodes d'abattage ont certainement influencé la constitution de la palissade. Ainsi, nous avons relevé six moyennes documentant la taille des pieux sur un total de 82 sites hurons (7%). Il s'agit exclusivement de villages de

¹⁷ Prezzano (1992 : 242) rapporte une augmentation de la taille des pieux à la période protohistorique et historique chez les Hurons similaires à celle des Iroquois sans toutefois fournir de références ou de preuves concluantes.

taille moyenne des pieux (N=3) atteint 11,6 cm en diamètre, se situant exactement dans la variation proposée par Trigger (1991 : 26) et Heidenreich (1971 : 140). La taille des pieux varie toutefois grandement entre 3 cm (Kirche) et 40 cm (Black Creek). Lorsque les données des Hurons sont prises à part, la constance de la taille des pieux entre 1400 et 1650 constitue la plus grande surprise (fig. 4.1). Mais les données relativement à la taille des pieux dont nous disposons pour la période historique proviennent des deux plus petits sites fortifiés, Le Caron et Auger, ce qui n'est peut-être pas représentatif. La taille de l'échantillon limite aussi considérablement les interprétations pour l'ensemble de la période. Il demeure toutefois intéressant de constater que la taille des pieux reste relativement stable entre 1400 et 1650, atteignant une taille respectable dès le début du XV^e siècle avec le site Black Creek (Birch 2012 : 653)¹⁸. D'autre part, il est difficile d'observer une relation entre la taille d'un site et la taille des pieux, mais l'échantillon pourrait être en cause alors que la majorité des sites sont de taille modeste. Soulignons toutefois la variabilité interne des différentes sections de certains sites, dont le village Kirche où le côté le moins accessible présentait les pieux aux plus petits diamètres moyens (Ramsden 1988 : 67). Le tout témoigne du choix délibéré de négliger la taille des pieux de la portion la mieux protégée naturellement et moins vulnérable, probablement pour mettre à profit les spécimens les plus imposants là où le besoin était prédominant.

4.2.2. *Iroquois*

Nous avons bénéficié pour les Iroquois des données de Prezzano (1992 : 242-243) qui observa l'évolution de la taille des pieux de sites (N=26) de la période Owasco jusqu'à la période historique. Ces données sont combinées à celles issues de la recension de la vallée de la rivière Mohawk (Snow 1995a, b) présentée par Eric Jones (2008). Nous avons ainsi collecté 15 variations, certaines avec l'étendue des diamètres, sur un total de 97 sites, soit 15%. Il s'agit de 13 villages, un village satellite et un hameau. La taille des pieux varie entre 5 cm (Powerhouse) et 63 cm (Cameron), présentant une plus grande variabilité que celle rapportée par Prezzano (1992 : 242). Contrairement aux Hurons, nous sommes en mesure d'observer une progression lente et constante de la taille des

¹⁸ La présence de seulement deux morceaux de chaudrons européens qui pourrait être intrusive selon Emerson en fait un site préhistorique, sinon protohistorique tandis que Birch (2012 : 653) le classe entre 1400 à 1450.

pieux des fortifications en Iroquoisie new-yorkaise, et ce malgré une importante variabilité interne (fig. 4.1). Les villages Olcott (Oneida) et Garoga (Mohawk) se démarquent par exemple avec des pieux de taille imposante vers 1525 alors que Cornish (Seneca), un petit village satellite, se démarque à la fin de la période (1625-1645) par des pieux de petite taille. L'augmentation se manifeste toutefois plus clairement à partir de 1525 et concorde avec un sommet dans les conflits qui culminent entre 1525 et 1650 (Jones 2008 : 15) (fig. 4.1). Enfin, on observe une relation plus importante entre la taille d'un site et la grosseur des pieux. On relève cependant plusieurs exceptions telles que le village satellite Wilson (Oneida) de 5000 m² dont les pieux oscillent entre 23 cm et 50 cm ou encore le village Indian Fort Road (Cayuga) qui mesure 22 000 m² ceinturé d'une palissade composée de pieux modestes entre 10 cm et 25 cm. Le tout témoigne probablement des ressources sylvicoles disponibles et du caractère adaptatif des palissades iroquoiennes. Cependant, le rapport entre la taille des pieux et l'augmentation des conflits suggèrent aussi possiblement la présence d'un souci accru dans le choix de la taille des arbres pour ériger leur palissade.

4.2.3. Iroquoiens du Saint-Laurent

Nous disposons de la taille des pieux pour un seul site Iroquoien du Saint-Laurent, le village Roebuck. Ce dernier s'inscrit dans la moyenne des sites de la première moitié du XVI^e siècle (Birch et al. 2016) en Iroquoïanie avec des pieux entre 10 cm et 20 cm (Wintemberg 1972). L'absence de données supplémentaires nous prive de plus amples observations ou comparaisons avec les groupes précédents.

4.2.4. Discussion intergroupe

La grande variabilité dans la taille des pieux des palissades et la relation mitigée entre la taille d'un site et la taille des pieux de sa fortification, suggèrent que cet aspect dépendait certainement de la qualité et de l'abondance des ressources sylvicoles à disposition qui pouvaient influencer le choix du site. Toutefois, on observe une augmentation générale de la taille des pieux, essentiellement en raison des données issues de l'Iroquoisie new-yorkaise. Cette augmentation traduit à notre avis une préoccupation grandissante de se parer aux attaques ennemies alors qu'elle concorde avec un sommet dans les conflits qui culminent entre 1525 et 1650 (Jones 2008 : 15) et qui se manifeste aussi, comme nous

l'avons vu, par une présence accrue de fortifications. L'échantillon des Hurons n'est certes pas représentatif, mais illustre néanmoins une taille importante dès le début de la période avec le site Black Creek (1400-1450) qui se maintient à défaut d'augmenter, ce qui pourrait s'expliquer par un échantillonnage incomplet, particulièrement pour la période historique.

4.3. Le nombre de rangées des fortifications

D'après les documents ethnohistoriques et iconographiques (fig. 1.10, 1.12), les fortifications étaient fréquemment constituées de trois rangées de pieux, dont les deux rangées externes prenaient appui en forme de V inversé sur une rangée centrale, généralement la plus imposante (Bideau 1986 ; Wrong 1939 : 91 ; Biggar 1924 : 155-6 ; O'Donnell 1968 : 81 ; Coyne 1903 : 23). Ces observations, combinées à certaines données archéologiques, incita Engelbrecht à proposer que toute palissade de plus de trois rangées résulterait plutôt de réfection dû à la dégradation naturelle ou à une attaque (Engelbrecht 2009 : 180). Toutefois, plusieurs fouilles font état d'un nombre inférieur, ou encore supérieur de rangées. Les méthodes de construction discutées plus tôt pourraient expliquer un nombre inférieur tandis que les rangées externes ne nécessitaient parfois aucun creusement ou une léger fossé (Beauchamp 1905 : 111-112). Ainsi, certaines rangées de pieux n'auraient laissées aucune ou très peu de trace visible dans le sol. De plus, il faut tenir compte des réfections et reconstructions suite aux attaques, aux feux accidentels ou délibérés et à l'usure du temps pour expliquer un nombre supérieur de rangées ou encore l'aspect discontinu de la palissade dans certains secteurs. Nous pourrions aussi observer un écart important entre deux rangées à des fins défensives ou encore les traces d'une galerie ou bastion en retrait que nous observerons au point suivant.

4.3.1. Hurons

Nous disposons du nombre de rangées pour 23 sites, soit 28% de l'ensemble des sites Hurons (tab. 3.1). La rareté des palissades jusqu'à la moitié du XV^e siècle (N=3) signalée par Birch (2012 : 654) et documentée ici, de même que leur faible constitution (nombre de rangée, taille des pieux) suggèrent selon Birch et Williamson (2012 : 32-42) une palissade ayant une fonction autre que défensive, du moins avant 1450. Si nous n'avons

pas été en mesure de l'observer au niveau de la taille des pieux, il est vrai que les trois fortifications documentées avant 1450 livrèrent une rangée (Hope, Watford) et deux rangées (Black Creek) seulement. Le site Hope était composé de deux regroupements contemporains de maisons-longues (nord et sud) séparés par une allée de 70 mètres. Seulement deux maisons-longues du regroupement nord livrèrent deux fortifications semi-circulaires d'une rangée, possiblement contre les intempéries (ASI 2011 ; Birch et Williamson 2012 : 34). Le village Watford livra aussi une palissade simple ceinturant six maisons-longues et en excluant une autre (Birch et Williamson 2012 : 34). Nous devons cependant rester prudent avant de conclure que ces fortifications n'avaient effectivement qu'une seule rangée et de ce fait, qu'elle ne répondait pas à une fonction défensive. Certains sites Iroquois et Hurons plus tardifs (Adams, Cayadutta, Copeland) livrèrent des palissades d'une seule rangée, sans doute en raison des méthodes de construction évoquées, et leur fonction défensive n'est pas remise en doute. Le site Black Creek, de la première moitié du XV^e siècle, livra d'ailleurs une palissade double dont deux rangées sont fortement distancées sur un flanc à des fins défensives (Birch 2012 : 653). De plus, le site Quackenbush, daté du tout début du XV^e siècle livra de nombreux os présentant des marques de violence (Birch et Williamson 2012 : 42 ; Ramsden 1977a). Le climat social et les preuves archéologiques paraissent donc justifier la construction d'une structure à des fins défensives dès le début du XV^e siècle. Nous ne pouvons toutefois pas exclure la possibilité que certaines palissades aient, concurremment, une fonction autre que défensive (marqueur social, protection des intempéries et de la faune)¹⁹ ou encore que leur construction et constitution aient évolué dans le temps en fonction des besoins défensifs qui paraissent moindres avant 1450 en Huronie.

On observe par la suite une augmentation générale du nombre de rangées alors que la coalescence villageoise s'accroît et que les conflits culminent. Après 1450, les palissades ne présentent parfois qu'une ou deux rangées (Keffer, Copeland, Jarrett-Lahmer, Shurgain), mais une majorité de fortifications possède un maximum de trois rangées et plus, allant fréquemment jusqu'à sept rangées (fig.4.2). Plusieurs facteurs semblent être en cause et l'influence de chacun peut intervenir à l'occasion. D'abord, de

¹⁹ Une protection contre la faune ou les intempéries auraient aussi pu, dans certains cas rares, coexister avec une fortification tel que suggéré par Whitney (1970 : 4) pour le site Oneida Buyea.

nombreux sites ayant livré une grande quantité d'os présentant des traces de violence et de cannibalisme rituel étaient dotés de fortifications complexes et imposantes (Keffer, Parsons, Draper, Mantle, Coulter, Lite, Damiani) confirmant la nature défensive de ces structures. Certains sites paraissent d'ailleurs avoir renforcé délibérément leur palissade sur le flanc le plus vulnérable (Seed, Ball, Black Creek). Deux rangées espacées par plus d'un mètre dans une inclinaison donnant accès au site Black Creek rendaient l'accès au site laborieux pour un assaillant et pouvaient sans doute le coincer momentanément entre ces rangées espacées (Emerson 1954). Il s'agit d'une pratique observée sur au moins trois sites iroquoiens anciens soit Nodwell, Uren et Clavert (Wright 1974 ; Wright 1986 ; Timmins 1997) (voir fig. 4.4). À d'autres occasions, on semble avoir négligé la fortification sur le flanc le moins accessible (Copeland, Fonger, Kirche). Ces dernières pratiques consistant à renforcer les flancs les plus vulnérables ou négliger les moins accessibles, ne seraient donc pas seulement l'apanage des Iroquois (*a contrario* Keener 1999 : 971 ; Jones 2008 : 15).

Certains sites victimes d'une attaque ennemie ou simplement de la négligence humaine ont aussi été la proie des flammes nécessitant une reconstruction (Fonger, Auger). De plus, l'usure du temps et certains agrandissements (Mantle, Draper, Seed etc.) sont à l'origine de réfections qui augmentent le nombre de rangées perceptibles archéologiquement. Ces événements se traduisent par une grande variabilité du nombre de rangées intra-site et inter-site malgré une augmentation générale du nombre de rangées.

4.3.2. Iroquois

Nous disposons du nombre de rangées pour 11 sites Iroquois (11%) (tab. 3.8, 3.16, 3.18, 3.20, 3.22). Contrairement à la taille des pieux, on ne constate toutefois aucune augmentation notable dans le nombre de rangées qui reste relativement stable : entre une et trois (fig. 4.2). Seul le village Oneida de Nichols Pond, un des rares sites où les fouilles visaient spécifiquement à documenter la palissade, livra quatre rangées (Pratt 1976 :87).

Divers facteurs pourraient être en cause pour expliquer un nombre de rangée moyen inférieur par rapport aux Hurons. Dans un premier temps, les méthodes de construction abordées au chapitre 1 et l'utilisation de remblai et fossé plus communs chez les Iroquois,

peuvent camoufler une deuxième ou une troisième rangée tel que suggéré par Engelbrecht (Engelbrecht 2009 : 180). De plus, les fortifications des Iroquois étaient considérées de manière générale comme supérieures par les Européens, dont Champlain (Biggar 1929 : 70). Aussi, l'avantage aux Iroquois dans les conflits documentés ethnohistoriquement se reflète possiblement au niveau des fortifications nécessitant moins de réfection. Ceci étant, les essences de bois les plus résistantes (pin blanc, cèdre) ne sont pas prédominantes sur le territoire Iroquois (Stout 1958 ; Prezzano 1992 : 240) et les sites n'étaient pas occupés moins longtemps en moyenne (Jones 2008 ; Birch 2010 ; Creese 2011) ce qui ne peut, dans les deux cas, justifier un nombre inférieur de rangées. Il semble par contre que les fortifications aient fait l'objet d'un moins grand nombre d'extension lourde ou légère (Ramsden 1988) que chez les Hurons²⁰. Il ne faudrait donc pas sous-estimer l'impact des méthodes de construction et la nature des conflits documentés archéologiquement et ethnohistoriquement sur le nombre de rangées perceptible archéologiquement. Car, il ne fait aucun doute que les fortifications iroquoises remplissaient une fonction défensive alors qu'elles se comportent comme celles des Hurons. En effet, au moins deux sites livrèrent deux rangées espacées à des fins défensives (Cameron, Cayadutta) afin de trapper les assaillants dans l'espace ainsi formé (Jones 2008 : 358-9 ; Snow 1995a :180). Aussi, les flancs les plus vulnérables aux attaques ennemies de nombreux sites ont bénéficié d'une fortification renforcée tandis que les portions moins accessibles, généralement protégées par une barrière naturelle, étaient fortifiées plus légèrement (Garoga, Indian Fort Road, Buyea, Cameron, Bach, Blowers). Le village Mohawk Garoga était protégé par une imposante palissade partielle se déployant sur le flanc où l'accès était le plus facile (Snow 1995a :145). La fortification du village Cayuga de Indian Fort livra pour sa part des traces de rubéfaction et de bois carbonisé résultant vraisemblablement d'une attaque ennemie (Jones et Jones 1980).

4.3.3. *Iroquoiens du Saint-Laurent*

Dès la première moitié du XV^e siècle, le site Pine Hill était entièrement ceinturé d'une palissade double (Vavrsek 2010 : 12). À la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle, les sites Maynard-Mckeown (Wright 2009) et Roebuck (Birch et al. 2016) présentent

²⁰ Qui pourrait s'expliquer à première vue par une meilleure planification villageoise et une moins grande explosion démographique (voir Jones 2008).

d'importantes mesures défensives. Le site Roebuck livra une fortification de deux à quatre rangées, et seuls les flancs les plus vulnérables ont plus de deux rangées (Birch et Williamson 2012 : 45 ; Wintemberg 1972). Ces dernières sont particulièrement espacées produisant le même effet de trappe relevé chez les Hurons et les Iroquois. Il s'agit certes d'un échantillon limité, mais indiquant une préoccupation défensive continue entre 1400 et 1525 et l'usage d'une tactique défensive analogue aux Iroquois et Hurons, soit des rangées espacées afin de piéger l'assaillant ou du moins ralentir la progression des ennemis.

4.3.4. Discussion intergroupe

Tandis que la taille des pieux est mieux documentée chez les Iroquois, le nombre de rangées l'est davantage chez les Hurons de sorte que ces données, auxquelles s'ajoutent celles plus limitées des Iroquoiens du Saint-Laurent, se complètent et fournissent un portrait éloquent pour l'Iroquoïanie. On observe ainsi une augmentation substantielle du nombre de rangées après 1450, essentiellement en raison des fortifications huronnes qui atteignent fréquemment jusqu'à sept rangées. Le nombre de rangées chez les Iroquois reste étonnement stable, entre une et trois rangées, de 1400 à 1650. Cette différence prononcée du nombre de rangées pourrait s'expliquer par plusieurs facteurs déjà abordés. Par contre, il est permis de se demander si les méthodes de construction et l'état des forces peuvent expliquer à eux seuls ces disparités (fig. 4.2).

Plusieurs palissades chez les Hurons, les Iroquois de même que chez les Iroquois du Saint-Laurent ont livré des sections à rangées multiples sur les flancs plus accessibles et des sections simples ou doubles sur les portions facilement défendables²¹, ce qui tend à suggérer la présence de palissade, ou de portion de palissade, de moins de trois rangées. Des fortifications complètes chez les Hurons, les Iroquoiens du Saint-Laurent, mais surtout les Iroquois ne livrèrent aussi qu'une ou deux rangées. Ainsi, même en tenant compte des méthodes de construction, nous croyons que certaines palissades ou portions de palissade auraient pu être constituées de moins de trois rangées, particulièrement en Iroquoisie new-yorkaise (*a contrario* Engelbrecht 2009 :180).

²¹ Ils semblent que cette tendance à renforcer les côtés les plus susceptibles d'être attaqués ne serait donc pas unique aux Iroquois (*a contrario* Keener 1999 : 971 ; Jones 2008 : 15).

Par ailleurs, on relève chez les Hurons de nombreuses palissades à plus de trois rangées. Nous n'avons pas été en mesure d'observer si les pieux des fortifications huronnes étaient plus fréquemment ancrés profondément dans le sol que ceux des Iroquois, laissant de ce fait plus de traces. Il s'agit d'une hypothèse à considérer. De plus, les fortifications huronnes que Champlain dénigre par rapport à celles des Iroquois pour leur solidité (Biggar 1929 : 70) ont peut-être fait l'objet de plus nombreuses réfections, surtout si l'on considère la supériorité apparente des Iroquois dans les conflits. Néanmoins, le tout suggère à notre avis des palissades en Huronie dépassant dans certains cas les trois rangées pour pallier à une construction inférieure et être ultimement plus efficace (voir fig. 4.3).

4.4. Autres structures et influences européennes

Tel que signalé par Bibeau il y a plus de trente ans, les fortifications iroquoiennes présentent une importante variabilité (Bibeau 1980) et ce même si elles présentent de nombreuses similarités et répondent à des fonctions analogues. Cette variabilité intra-groupe et intergroupe se manifeste non seulement par la taille des pieux et le nombre de rangées, mais par un certain nombre de structures connexes (entrées, galeries et bastions, séparations internes), dont certaines furent rapportées ethnohistoriquement. Nous observerons donc la présence archéologique de l'entrée des fortifications (Wrong 1939 : 92 ; Heidenreich 1971 : 141 ; Tuck 1971 : 51 ; Ritchie et Funk 1973 : 254, 317 ; Wright 1974 : 11), de tour de garde, galerie et bastion (Biggar 1924 : 155-156, 1929 : 122 ; Wrong 1968 : 91-92 ; Pendergast 1980) ainsi que de certaines structures internes rattachées à la palissade (Wright 1974 : 11-12; Wright et Anderson 1969 : 20). Enfin, à partir des années 1640 pour les Hurons, et 1660 pour les Iroquois, ceux-ci adoptent certaines caractéristiques européennes (Keener 1999 : 786) dont les barrures, certaines armatures de métal, une forme carrée ou rectangulaire, des bastions ainsi que des canons (Ritchie et Funk 1973 : 257, 301) ce que nous tenterons aussi d'observer.

4.4.1. Hurons

Tel que signalé ethnohistoriquement (Bogaert 1988 : 12 ; Wrong 1939 : 92 ; Heidenreich 1971 : 141), on releva archéologiquement au moins trois fortifications huronnes dotées d'une entrée présentant des mesures défensives. En effet, le village Kirche livra une

ouverture d'environ un mètre au sud-ouest, le point le moins accessible du site, qui forme une entrée indirecte nécessitant un mouvement latéral comme le mentionne Sagard (Wrong 1939 : 92). Une maison-longue était située à proximité de l'entrée, à l'intérieur du village, peut-être pour assurer une protection ou tout simplement pour avoir un accès direct (Ramsden 1988 : 67). Le site Fonger était pour sa part protégé par une palissade d'une à trois rangées dont la structure labyrinthique aurait pu limiter la progression des ennemis (Warrick 1984 : 88). Sur le site Auger, une entrée adjacente à une dénivellation marquée et à l'opposé du côté le plus accessible suggèrent aussi des considérations défensives (Latta 1985 : 41). Enfin, on a mis au jour sur le site Ball une portion à l'ouest ou s'enchevêtrent trois rangées qui forment peut-être l'entrée (Knight 1987 : 181). De plus, certains villages auraient pu avoir deux entrées, tel que rapporté par les Jésuites à St-Joseph II (Thwaites 1959 39 : 239-241) et observé archéologiquement (Jury et Fox 1947 : 61-66)²². Le village de Cahigue aurait ainsi bénéficié de deux entrées (Heidenreich 1971 : 141). Cette mesure aurait ainsi permis aux occupants du village de prendre la fuite en cas d'attaque advenant qu'une entrée soit obstruée ou sous la menace ennemie. Le peu d'entrées documentées archéologiquement s'explique sans doute par le fait que de nombreux sites et fortifications ne sont fouillés que partiellement et qu'il demeure parfois difficile d'en comprendre la constitution. Ainsi, le constat de Heidenreich (1971 : 141) à l'effet que trop peu d'informations archéologiques ne soient disponibles pour statuer définitivement sur le nombre et la construction des entrées de village persiste partiellement tandis que notre petit échantillon milite en faveur de sa nature défensive.

Par définition, la tour de garde constitue une plate-forme surélevée, fréquemment associée à une palissade afin d'en assurer la défense. Pour sa part, le bastion est un élément des fortifications classiques qui remplace la tour de garde et qui fournit deux flanquements ou plus projetés vers l'extérieur de la palissade toujours dans le même objectif (Hogg 1983). Il semble toutefois plus approprié d'évoquer dans une majorité de cas, surtout préhistoriques, une tour de garde ou une galerie. Les bastions apparaissent plus tard, vers le milieu du XVII^e siècle avec l'influence européenne et sont généralement

²² Les données concernant ce site mentionné par Heidenreich (1971 : 141-143) n'étaient pas disponibles. Les références sont fournies dans la bibliographie.

associés à l'usage de canons. On signale par exemple la présence de plusieurs petits canons fournis par les Suédois aux Andastes qui repoussèrent ainsi une imposante armée iroquoises au printemps de 1662 (Parkman 1882 : 362).

La plus ancienne manifestation d'une tour de garde fut relevée sur le site Black Creek, datée de la première moitié du XV^e siècle. Une portion de la palissade double à laquelle on a ajouté de nombreux piquets dans une section bien circonscrite suggère selon Emerson la présence d'une tour de garde (*firing platform*) (Emerson 1954 : 124-125). Le site Copeland daté au tournant du XVI^e siècle livra une portion renforcée à plusieurs occasions et deux murs pratiquement perpendiculaires qui auraient accueillis une forme de bastion (Channen et Clarke 1965) ou possiblement une galerie comme le suggère sa forme allongée et la période du site. Datant du début du XVI^e siècle en fonction de l'assemblage céramique, ce site n'aurait pas subi une influence européenne. Le village Auger, du début du XVII^e siècle, était ceinturé d'une palissade atteignant par endroit jusqu'à sept rangées qui a vraisemblablement accueilli des tours de garde (Latta 1985 : 41). Si un nombre élevé de rangées s'explique généralement par une réfection, la présence de structures défensives additionnelles constitue une hypothèse peu explorée afin d'expliquer occasionnellement le nombre de rangées très élevé de plusieurs sections de palissades huronnes. L'origine de ces structures est donc à chercher du côté de la préhistoire tandis qu'elle précède par plus de 100 ans la venue du premier européen en Huronie et témoigne d'une volonté de se défendre efficacement dès le début du XV^e siècle. On ne releva toutefois archéologiquement aucune forme, structure ou artéfact attestant clairement d'une influence européenne sur les fortifications huronnes avant 1650. Les Jésuites auraient cependant fourni leurs recommandations aux Hurons afin d'améliorer leurs fortifications dès 1636 (Thwaites 1959 10 : 53). Ils leurs suggérèrent alors fortement d'ériger des fortifications de forme carrée, les murs droits et flanqués de tours de garde aux quatre coins pour se défendre convenablement (Thwaites 1959 10 : 53). Dans quelle mesure ces recommandations furent adoptées demeure nébuleux, mais les Relations des Jésuites mentionnent avoir contribué à la fortification de Saint-Ignace (Thwaites 1959 39 : 247), du village sur l'île Christian (Thwaites 1959 35 : 85) tandis que le site Jury aurait livré une palissade rectangulaire présentant une forte influence française (Jury et Jury 1965 : 28).

Bien qu'il n'existe aucune mention historique à cet effet, à notre connaissance, la présence de corridors communicant directement de la palissade à certaines maisons-longues, ou divisant le village, avait été relevée archéologiquement surtout au XIV^e siècle sur les sites Nodwell (Wright 1974 : 11-12) et Bennett (Anderson et Wright 1969 : 20). Notre recension fit toutefois ressortir la présence d'au moins trois structures analogues après le XVI^e siècle. Ainsi, le village Warminster (1620-1630) était pourvu d'une palissade élaborée qui se démarque tandis qu'elle divise le site en deux entités imposantes de 24 000 m² et 32 000 m² séparées par un espace vide. Les fouilles s'attardèrent cependant sur la portion nord limitant l'interprétation (Ramsden 1977; Fitzgerald 1986 ; Warrick 2008 : 237). Une structure similaire, mais sans espace vacant au centre, fut mise au jour sur le village Ball (1590-1620). Qualifié de *palissade centrale*, elle était constituée d'un mur rattaché à l'extrémité d'une maison au nord qui scindait le village en deux et passait entre deux maisons-longues parallèles situées de part et d'autre (Knight 1987 : 181). Il ne s'agirait donc pas des traces d'une palissade précédant l'agrandissement du villages qui pourrait être confondue avec ce type de structure. Ramsden évoque finalement la présence de mesures défensives internes sur le village Kirche (1500-1550) alors que des murs intérieurs reliaient certaines maisons entre elles, et ces dernières à la palissade. Les implications sociales de pareils aménagements seront discutées plus amplement au chapitre 5 mais de pareilles structures auraient pu servir à ralentir la progression d'ennemis à l'intérieur d'un village.

4.4.2. Iroquois

Tel que rapporté en Huronie, les villages présentaient occasionnellement deux entrées comme en fait état Van den Bogaert pour un village iroquois (Gehring et Starna 1988 : 12 ; Engelbrecht 2009 : 180). Van den Bogaert (Gehring et Starna 1988 : 12) rapporte aussi une entrée étroite pour deux villages Oneida (0,6 à 1 mètre) et celui qui l'empruntait devait longer de côté une portion de la palissade de sorte que l'on ne pouvait accéder directement au village (Heidenreich 1971 : 141 ; Tuck 1971 : 51 ; Ritchie et Funk 1973 : 254, 317 ; Wright 1974 : 11). Les données archéologiques sont cependant peu loquaces sur le sujet. La seule entrée documentée, sur le site Buyea (1490-1515), était protégée par un muret à environ un mètre agissant possiblement comme barrière contre les intempéries (Withney 1970 : 3) ou mesure défensive pour en limiter l'accès et

masquer l'entrée.

La présence de tours de garde ou bastions se compare cependant à ce qui fut observé chez les Hurons avec trois cas relevés. Le retrait du terreau sur une portion de plus de 20 mètres du sites Adams (1575-1590) permit de confirmer la description de Squier (1851), soit un village délimité par une palissade étonnement rectangulaire, possiblement déjà influencée par les forts européens. En effet, le coin nord-ouest forme un angle obtus de 115 degrés avec deux côtés rectilignes. La découverte de pieux additionnels à l'intérieur et l'extérieur dans ce coin suggère la présence d'une tour de garde ou d'un bastion (Jones 2008 : 338 ; Wray et al. 1987 : 9). Il s'agirait alors d'une influence européenne nettement plus ancienne que la moitié du XVII^e siècle proposé par Keener (Keener 1999 : 786). Toutefois, des structures comparables préhistoriques furent relevées en Huronie (Copeland), appelant à la prudence. La palissade du site Olcott (1525-1555) composée de pieux parmi les plus imposants dans le Nord-Est livra aussi un mur intérieur discontinu et occasionnellement multiple composé de pieux plus petits au diamètre de 9 à 15 cm qui auraient pu soutenir une galerie (Pratt 1976 :101). On rapporte aussi une tour de garde ou une possible structure afin d'accéder au sommet de la partie la plus imposante de la palissade (Withney 1971). Il pourrait encore s'agir d'une influence européenne bien qu'il soit impossible de le confirmer. Enfin, une fortification décrite comme triangulaire par Beauchamp (1900 ; 1905 ; 1907) fut partiellement mise au jour sur le site Pompey Center (1610-1625) (Bradley 1987 ; Jones 2008 : 322) ce qui n'est pas sans évoquer certains bastions et fortifications européennes. Le tout suggère donc une influence européenne au niveau de la forme des fortifications et des bastions plus anciens que la date de 1660 proposée par Keener (1999 : 786), possiblement dès la fin du XVI^e siècle.

4.4.3. Iroquoiens du Saint-Laurent

Les données disponibles actuellement au sujet des fortifications des Iroquoiens du Saint-Laurent ne permettent aucune observation à propos des éléments abordés dans cette section.

4.4.4. Discussion intergroupe

Les différents éléments connexes aux fortifications ayant ici retenus notre attention (entrée, tour de garde et bastion, structure interne et influence européenne) ont bénéficié

d'un faible intérêt de la part des archéologues jusqu'à présent. On peut le comprendre en raison de la difficulté d'identifier archéologiquement ces structures et des données archéologiques plutôt limitées qui en résultent. Or, en combinant les données des Hurons et des Iroquois, on relève certaines différences qui témoignent d'une variabilité intergroupe et intragroupe, mais aussi certaines similarités qui évoquent une volonté commune de se défendre efficacement. Ainsi, bien que peu nombreuses, les entrées présentant des considérations défensives telles que rapportées ethnohistoriquement sont observées chez les Hurons et les Iroquois. La présence de tour de garde, galerie et bastion est aussi documentée autant chez les Hurons que chez les Iroquois. La présence d'une palissade étonnement rectangulaire sur le site Adams (1575-1590), possiblement déjà influencée par les forts européens, ferait considérablement reculer l'influence européenne sur les fortifications en Iroquoisie new-yorkaise, devançant de loin la date de 1660 proposé par Keener (1999: 786) qui nous paraît trop tardive. Les Jésuites auraient de leur côté fourni leurs recommandations aux Hurons dès 1636 (Thwaites 1959 10 : 53), mais nous n'avons pas été en mesure d'observer archéologiquement cette influence européenne. Il faut envisager un entêtement certain de part et d'autre tandis que les Hurons étaient possiblement peu enclins à intégrer certains conseils des Français, qui eux craignaient de leur vendre de bons mousquets pour se défendre contre les Mohawks (communication personnelle, Claude Chpadelaine 2017) Enfin, la présence de murs à l'intérieur du village rattaché à la palissade, agissant à des fins défensives ou sociales, ne fut observée que chez les Hurons. Il pourrait s'agir d'une caractéristique propre à ces derniers dont les implications seront abordées au chapitre 5.

4.5. Remblai et fossé

De nombreux remblais de forme circulaire ou semi-circulaire, souvent associés à des fossés, furent relevés visuellement et consignés à la période historique (Squier 1849 ; Hough 1846, 1851, 1854 ; Beauchamps 1887, 1900 ; Parker 1920 ; Houghton 1916). Souvent qualifié d'*earthwork* dans la littérature anglo-saxonne du XIX^e et du début du XX^e siècle, une certaine confusion plane parfois à savoir s'il s'agit d'un remblai, d'un fossé ou d'une combinaison des deux. Il y a cependant tout lieu de croire que le remblai était la conséquence d'un fossé et qu'un n'allait donc pas sans l'autre, ce que l'archéologie peine cependant parfois à confirmer. Concentré dans le comté de Jefferson,

qui constitue le regroupement villageois le plus méridional des Iroquoiens du Saint-Laurent, mais aussi présent à l'occasion chez les Iroquois et rarement chez les Hurons (Heidenreich 1971 : 142), Pendergast y voit davantage une méthode de construction qu'un attribut défensif en soit ; possiblement caractéristique des Iroquoiens du Saint-Laurent (Pendergast 1984 : 13-14).

4.5.1. Hurons

On releva ainsi chez les Hurons seulement deux sites ayant livré un remblai et/ou un fossé, soit 2% des sites et 7% des sites fortifiés, confirmant le caractère très marginal de cette structure en Huronie (Heidenreich 1971 :142). Il s'agit du village Aurora (1550-1600) doté d'un remblai (Birch et Williamson 2012 : 158) et du hameau ou petit village Raymond Reid (1500-1520) ceinturé d'un fossé (Fitzgerald 1984). Ne disposant pas du nombre de rangée pour ces sites, on ne peut déterminer si cette technique entraîne un nombre inférieur de rangées perceptibles archéologiquement.

4.5.2. Iroquois

En ce qui a trait aux Iroquois, on dénombre un total de huit fossés et/ou remblais soit 8% de l'ensemble des sites et 27% des sites fortifiés. Deux sites Mohawks datés entre 1450 et 1525, Otstungo (Snow 1995a :115) et Cayadutta (Snow 1995a :180), étaient dotés d'un fossé. Aucun cas ne fut signalé chez les Oneida alors qu'on rapporte deux fossés en territoire Onondaga sur les sites Temperance House (Jones 2008 : 316 ; Parker 1922) et Chase (Jones 2010 : 321 ; Parker 1922). Indian Fort Road, chez les Cayuga, livra pour sa part une palissade et un fossé partiel sur le flanc nord, tandis que le flanc sud bénéficiait de défenses naturelles (Jones 2008 : 337 ; Jones et Jones 1980). De plus, la fouille du fossé livra des traces de bois enlacées, des fragments de pieux et des restes de bois carbonisés appuyant l'utilisation d'un fossé comme méthode de construction (voir Pendergast 1984 : 13-14). Enfin, trois sites chez les Seneca, soit Adams (Jones 2008 : 338; Wray et al. 1987), Tram (Jones 2010 : 356; Wray et al. 1991) et Bosley Mills (Jones 2008 : 368) auraient été ceinturés d'un remblai d'après les observations de Squier dès 1848 et des fouilles subséquentes. Malheureusement, nous disposons du nombre de rangées pour seulement deux sites sur huit (Cayadutta et Adams). Or, ces deux sites du XVI^e siècle ne livrèrent qu'une seule rangée, ce qui tend à suggérer, malgré un échantillon

très limité, qu'une telle méthode de construction pourrait contribuer à dissimuler archéologiquement la présence d'un nombre supérieur de rangées.

4.5.3. *Iroquoiens du Saint-Laurent*

En excluant le comté de Jefferson, deux sites Iroquoiens du Saint-Laurent étaient pourvus d'un remblai et/ou fossé semi-circulaire, soit seulement 7% du total des sites (N=28), mais 40% des rares sites fortifiés (N=5). En effet, on rapporta dès le 19^e siècle des restes de remblai et fossé semi-circulaire sur les sites Roebuck (Wintemberg 1972 ; Birch et Williamson 2013 : 45) et Beckstead (Pendergast 1984) que l'archéologie viendra confirmer pour le site Beckstead (Pendergast 1984 : 13). Les fouilles ne permirent toutefois pas d'exposer des traces de pieux de palissade reliés au fossé (Pendergast 1984 : 14) tel qu'observé sur le site Cayuga Indian Fort Road (Jones et Jones 1980). D'après Pendergast, le remblai représente néanmoins le rejet d'un fossé creusé pour appuyer la palissade et ne pourrait pas constituer une mesure défensive satisfaisante à lui seul (1984 : 13). Il s'agit d'une affirmation à laquelle nous souscrivons tout en y apportant un léger bémol dans le sens de Jamieson (1990 : 398-399), qui suggère aussi une fonction à titre de première défense. Car si elle ne constitue pas une mesure défensive satisfaisante à elle seule, la combinaison de l'inclinaison du fossé, alliée à la pente du remblai, forment un obstacle plus solide et difficile à franchir observé aux quatre coins du monde (Hogg 1983 : 9). Pendergast suggéra aussi qu'il s'agisse d'une méthode de construction caractéristique des Iroquoiens du Saint-Laurent au sein de l'Iroquoïe (Pendergast 1984 : 13-14). Cette proposition est d'autant plus crédible lorsque nous analysons la présence de remblai et/ou fossé dans le comté de Jefferson. Exclu de notre étude en raison d'informations insuffisantes (taille, période, schème d'établissement), la majorité des sites de cette concentration de même que les traces laissées par leurs *earthwork* furent observées de visu et consignées dès le milieu du 19^e siècle (Squier 1849 ; Hough 1850, 1851, 1854 ; Beauchamps 1887), sans faire l'objet de fouille systématique par la suite. Au total, la présence de fortification ou encore de remblai et/ou fossé (*earthwork*) complet ou partiel fut relevé pour un impressionnant total de 20 sites sur 49, soit 41% des sites (tab. 3.27). Mais l'absence de fouilles nous prive aussi du nombre de rangées pour l'ensemble des sites nous empêchant de tester l'hypothèse émise par Pendergast (1984 : 13-14) et de voir si cette méthode se traduit par un faible nombre de rangées perceptibles

archéologiquement. Il n'en demeure pas moins que cette forte présence de structure défensive témoigne d'une volonté généralisée de se défendre pour les occupants de cette concentration régionale et d'une tendance marquée pour cette méthode de construction. Les deux seules datations disponibles pour des sites fortifiés pointent respectivement vers la première moitié du XV^e siècle (Durham) et la première moitié du XVI^e siècle (Potocki) suggérant une préoccupation défensive dès le début du XV^e siècle (Engelbrecht 1990 : 68-71). Par la suite, les mesures défensives de cette concentration villageoise des Iroquoiens du Saint-Laurent étaient possiblement les plus importantes en Iroquoïanie. La position limitrophe de cette concentration villageoise à proximité des Hurons et des Iroquois, n'y est sans doute pas étrangère non plus que la disparition éventuelle des Iroquoiens du Saint-Laurent. Les causes de cette dernière sont à chercher du côté des conflits intertribaux déjà bien en place avant l'arrivée des Européens (Tremblay 2006 : 120) et documentées dans ce mémoire. Or, la présence généralisée de remblai et/ou fossé dans le comté de Jefferson donne du poids à l'hypothèse d'un *effet domino* pour expliquer la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent. Celle-ci aurait débuté vers l'an 1500 au sud-ouest de la Laurentie iroquoïenne (Tremblay 2006 : 125), se manifestant par un nombre imposant de structures défensives dans la région du comté de Jefferson en raison de conflits incessants, avant de se répercuter le long de l'axe du Saint-Laurent. Les différentes concentrations villageoises décrites plus tôt, qui n'étaient probablement pas regroupés en confédération dans l'ensemble de la vallée du Saint-Laurent, se retrouvèrent alors isolées face à leurs ennemis (Tremblay 2006 : 121). Ce dernier facteur, combiné à une technologie lithique inférieure due à l'absence de source de chert de qualité le long de la vallée du Saint-Laurent et l'incapacité de s'approprier le contrôle de celles disponibles en territoire Iroquois, auraient contribué à leur disparition d'après Engelbrecht et Jamieson (2016). Si nous partageons leur opinion à propos du rôle d'une organisation sociale plus décentralisée, nous estimons toutefois que la faible quantité de matériel lithique sur plusieurs sites iroquoiens du Saint-Laurent ne saurait être attribué à une absence de disponibilité et paraît plutôt résulter d'un choix culturel²³. La relation

²³ Certaines source de chert comme celle de Leary et Kichisipi, ou même celui affleurant dans la région de Saint-Anicet utilisé pour réalisé certains outils en pierre polie ou bouchardée, renforcent l'impression qu'il s'agisse d'un choix cultutrel possiblement compensé par l'emploi des matières osseuses (voir Burke 2015 : 243-260).

entre la disponibilité du chert et une technologie inférieure serait difficile à démontrer et réduire la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent à ces facteurs le serait encore davantage.²⁴

4.5.4. Discussion intergroupe

La présence marginale de remblai et/ou fossé en Huronie, occasionnelle en Iroquoisie new-yorkaise et fréquente chez les Iroquoiens du Saint-Laurent, particulièrement dans le comté de Jefferson, témoigne de la variabilité culturelle iroquoise qui se reflète aussi dans la construction de leurs fortifications. Car même si l'archéologie ne permet pas de le confirmer hors de tout doute, nous partageons l'avis de Pendergast à l'effet que les remblais et/ou fossés agissent avant tout à titre de méthode de construction, ne constituant pas une mesure défensive effective en soi (Pendergast 1984 : 14). Ils auraient toutefois pu agir comme première défense et renforcer l'efficacité de la palissade. (Jamieson 1990 : 398-399 ; Hogg 1983 : 9). D'autre part, nous disposons uniquement du nombre de rangées pour deux sites sur 30 (Cayadutta et Adams). Or, ces deux sites Iroquois du XVI^e siècle ne livrèrent qu'une seule rangée, ce qui tend à suggérer, malgré un échantillon très limité, qu'une telle méthode de construction pourrait dissimuler archéologiquement la présence d'un nombre supérieur de rangées. Enfin, la distribution des remblais et/ou fossés en Iroquoïe appuie la suggestion de Pendergast (1984 : 14) à l'effet que cette méthode de construction serait davantage propre aux Iroquoiens du Saint-Laurent. Si ces derniers n'en ont pas l'exclusivité, il semble néanmoins en privilégier l'utilisation, particulièrement dans le comté de Jefferson où la présence généralisée d'un remblai et/ou d'un fossé confirme une préoccupation défensive majeure en raison de conflits guerriers avec les Hurons et les Iroquois qui entraînera éventuellement la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent.

4.6. Essences de bois retenues pour la construction

Les données archéologiques et ethnohistoriques pointent vers l'utilisation préférentielle de certaines essences de bois aux fins de construction des maisons-longues et des

²⁴ Viau (2015 : 67-76) nous invite à considérer la piste épidémiologique, peu explorée jusqu'à présent, pour expliquer, en partie du moins, la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent. Si nous devons la considérer avec attention, nous estimons toutefois que les pressions exercées par les Iroquois et les Hurons, parfois aussi les Algonquiens, expliquent davantage pourquoi Champlain les chercha en vain dès 1603.

palissades. Leur disponibilité constituait vraisemblablement un facteur dans le choix du site (Fecteau et al. 1991 ; Jones 2008 : 116, 193 ; Heindenreich 1971 : 152-153 ; Trigger 1991 : 26). La résistance à la pourriture et la dureté (un bois tendre facilitait la préparation des pieux et ne pourrit pas nécessairement plus vite) orientaient aussi certainement le choix des essences employées. Ainsi, depuis les premiers colons jusqu'aux fermiers d'aujourd'hui (De Groot 1972 : 85), le cèdre et le pin blanc semblent avoir constitué les espèces de choix en raison de leur tendreté et leur taille idéale (Warrick 1988 : 36), d'un moins grand nombre de branches facilitant la préparation d'un pieux (Bibeau 1980 : 191) et de l'une des meilleures résistances à la pourriture parmi les espèces du Nord-Est (Schiffer 1987 : 166 ; Warrick 1988 : 37). Le chêne blanc et l'orme, des bois durs, représentaient d'autres espèces recherchées pour leur durabilité. D'autres essences dures telles que l'érable, le chêne rouge et la pruche, probablement utilisées en dernier recours en raison d'une résistance inférieure, du grand nombre de branches et de leur dureté, ne pouvaient pas être dénigrées complètement (Prezzano 1992 : 239-240). La pruche fournissait par ailleurs une écorce de qualité qui fut employée lors de la construction des maisons-longues du centre d'interprétation Droulers-Tsiionhiakwatha (communication personnelle, Claude Chapdelaine 2017).

Ethnohistoriquement, les Relations des Jésuites soulignent l'utilisation du pin lors de la construction de la fortification du village de Saint-Ignace II dans les années 1640 (Thwaites 1959 34 : 123-135). Van der Donck identifie pour sa part l'utilisation du chêne en 1648 afin de supporter une palissade (O'Donnell 1968 : 81). Archéologiquement, les sites Kelso et Garoga, dans les aires Onondaga et Mohawk, livrèrent des restes de cèdres blancs et rouges (Ritchie et Funk 1973 : 258, 317). Pratt identifia pour sa part l'érable et d'autres essences dures au site Olcott dans le territoire Oneida (Pratt 1963 : 60 ; 1976 : 101). Finalement, de la pruche fut relevée lors des fouilles du site protohistorique Onondaga Indian Fort Road (Bradley 1987 : 215). La fouille du fossé livra d'ailleurs des traces de bois enlacés, des fragments de pieux et des restes de bois carbonisés (Jones 2008 : 337 ; Niemczycki 1984 : 118). Une portion d'un pieux de la fortification du petit site Atwell fut aussi identifiée comme de la pruche (Tuck 1971 : 167 ; Bradley 1987 : 52). Malheureusement, peu de données archéologiques sont disponibles sur les essences employées en raison de sa dégradation rapide, hormis en contexte anaérobie, ce qui

demeure très rare.

La distribution inégale des différentes espèces privilégiées en Iroquoïanie se traduit par l'utilisation documentée de pin et cèdre blanc en Huronie ainsi que chez les Mohawks. Par contre, les Neutres, les Cayugas et les Senecas semblent avoir dû composer avec la rareté de ces ressources se traduisant par une plus grande utilisation de chêne, d'orme et de bois durs tel que l'érable (Stout 1958 : 22 ; Warrick 1988 : 36 ; Prezzano 1992 : 240).

Chapitre 5 - Fonction symbolique, sociale et défensive

5.1. Présentation et rappel

Vers 1400, le schème d'établissement des Iroquoïens se cristallise (Chapdelaine 1993 ; Niemczycki 1984) même s'il subira certains changements par la suite comme nous l'avons vu. Or, entre 1400 et 1650, la fonction première des fortifications en Iroquoïanie continue de diviser sporadiquement les archéologues. Notre revue de littérature fait en effet ressortir une tendance chez les archéologues du sud de l'Ontario, qui attribuent une plus grande importance aux fonctions sociales et symboliques des palissades en Huronie, particulièrement en ce qui a trait à l'émergence de celles-ci jusqu'au milieu du XV^e siècle, mais aussi jusqu'à la période historique (Birch 2010b ; 29, 30, 33, 38 ; Ramsden 1990 ; Creese 2011 : 35-39, 2013 ; Williamson et al. 1998). En revanche, en Iroquoïsie new-yorkaise on penche généralement en faveur des besoins défensifs qui découlent des activités guerrières afin de justifier la construction d'une palissade (Poplawski et al. 2009 : 82 ; Snow 2007 ; Engelbrecht 2003 : 99 ; 2009 : 180 ; Tuck 1971, 1978 ; Finlayson 1985). Certains archéologues étudiant les Hurons penchent toutefois aussi en faveur d'une fonction défensive prédominante (Heidenreich 1971 : 139 ; Birch 2012 : 653). Les Iroquoïens du Saint-Laurent avaient presque échappé à la discussion (Deschamps-Léger 2014), à l'exception du site Roebuck et de son imposante palissade ceinturée de restes humains à l'extérieur, peut-être des prisonniers torturés (Jamieson 1983).

À la lumière de notre cadre conceptuel et des données présentées aux chapitres 3 et 4, nous espérons avoir mis en évidence la fonction première des fortifications iroquoïennes de 1400 à 1650 de notre ère, soit la défense/protection d'une communauté. Nous

aborderons maintenant les fonctions symboliques et sociales des fortifications iroquoiennes, dont nous reconnaissons aussi le rôle potentiel, sans toutefois constituer, à notre avis, le motif principal de la construction d'une palissade.

5.2. Fonction symbolique et intégration villageoise

Ces deux aspects des fortifications seront abordés de concert tant ils sont liés de près (Ramsden 1990). Nous commencerons cependant par relever les rares manifestations à caractère purement symbolique des fortifications. Nous aborderons ensuite la fonction potentielle des palissades à titre de marqueur dans un processus symbolique lié à la définition d'une communauté villageoise, et son pouvoir d'intégration villageoise.

Dans un premier temps, très peu d'indices archéologiques ou ethnohistoriques suggèrent que les fortifications iroquoiennes revêtaient un caractère symbolique intrinsèque (Jones 2004 : 62). Un des rares cas fut documenté sur le village fortifié Onneyuttehage ; premier établissement avec lequel les Allemands entrent en contact en 1634, où l'on rapporta l'existence d'enterrements à l'extérieur de la palissade. Cette dernière pratique n'a rien d'exceptionnelle en soi alors que les cimetières, où certains enterrements, étaient souvent situés à l'extérieur du village et en périphérie de la palissade (Pendergast 1983 : 52-53). Cependant, on signala la présence de palissade miniature entourant des enterrements à titre purement symbolique (Grumet 1995 : 381). Il s'agit à notre connaissance d'une pratique unique, sinon rarissime. On sait toutefois que les guerriers iroquoiens morts au combat étaient considérés comme exclus du village des morts et condamnés à la recherche d'une vengeance éternelle. Ainsi, on préférait souvent les enterrer à l'extérieur des cimetières afin de ne pas perturber le sommeil des autres défunts (Richter 1983 : 535-536). Cette pratique était donc possiblement destinée aux guerriers iroquoiens morts au combat dans le but d'apaiser leur âme et éviter qu'elle ne perturbe les autres. Si elle s'appliquait à tous, ce qui ne semble pas être le cas, la palissade visait possiblement à symboliser le village des morts et à en faciliter l'accès.

Un autre exemple recensé d'une utilisation symbolique des fortifications consistait à ériger en trophée la tête entière d'un ennemi au bout d'un pieu de la palissade (Viau 2000 : 110 ; Guyard 1876 2 : 293 ; Thwaites 1959b 31 : 116). La tête placée de la sorte devenait un symbole visant à intimider l'adversaire (Williamson 2007 : 190-221). Cette

pratique paraît confirmée par les propos des Mohawks adressés aux Français lorsqu'ils exécutèrent le père Isaac Jogues dont la tête fut ainsi disposée : « Nous vous frapperons avec la hache et mettrons vos têtes sur les palissades afin que quand nous prendrons vos frères ils vous voient encore. » (Viau 2000 : 110). Toutefois, lors de la visite de Cartier à Stadacone, l'explorateur malouin observe des têtes sur des pieux n'appartenant pas à la palissade (Bideaux 1986) qui n'est donc pas nécessaire à cette pratique.

Creese (2011 : 35) signale enfin la présence de pratiques rituelles et funéraires à la lisière intérieure et extérieure de la palissade des sites Elliot III (Fox et Salzer 1999), Miller (Kenyon 1968) et Praying Mantis (Howie-Langs 1998) datés des XIII^e et XIV^e siècles. Ces cérémonies qui se traduisent par certaines fosses associées à des enterrements auraient contribué à définir un espace social et marquer une distinction entre la forêt et l'espace occupé. Or, ces rares manifestations qui ne trouvent pas d'équivalent aux cours des siècles subséquents à notre connaissance, pourraient facilement être confondues avec des pratiques funéraires et la disposition des déchets qui avaient régulièrement cours à proximité des palissades.

Hormis ces rares cas, la fonction symbolique de la palissade fut davantage évoquée dans le cadre de la définition d'un espace villageois tel que l'a d'abord mis de l'avant Ramsden (1990) en Huronie. Ce dernier insista sur le caractère social de cette barrière pour la communauté qui l'érige divisant le monde entre l'intérieur et l'extérieur. Dès lors, la palissade limite l'accès des individus à l'extérieur et impose une forme de contrôle sur ceux à l'intérieur tout en limitant leur mobilité (Ramsden 1990 : 170-171). Ces idées furent plus récemment reprises et développées par Birch (2010 : 28) et Creese (2011 : 35, 319) particulièrement dans le contexte du développement de la vie villageoise iroquoise. Ainsi, nous partageons l'opinion de Ramsden (1990 : 172) lorsqu'il affirme que peu importe sa raison d'être initiale, elle représente une fois érigée un énoncé sur l'identité de ses occupants et développe une fonction sociale. Cependant, nous croyons nécessaire de nuancer certaines idées soulevées par Ramsden (1990) et d'autres archéologues tandis que la fonction sociale de la palissade intervient en tant que conséquence de sa fonction défensive et non l'inverse d'après notre étude.

Ramsden affirme que les palissades constituent une expression de contrôle social qui

limite la mobilité de résidence et implique une organisation spatiale (Ramsden 1990 : 171). Nous croyons plutôt qu'une forme de contrat social existe entre membres apparentés du même clan, et parfois un ou deux autres clans à partir du moment où le mariage exige deux adultes de clans différents. Il en résulte une entente tacite pouvant être résiliée en tout temps avec la dissolution du village ou le départ d'un lignage. Ainsi, comme le démontre de nombreux cas d'agrandissements multiples et parfois de contractions (voir Ramsden 1977b ; Ramsden 1988 ; Finlayson 1985 ; Pendergast 1988), les palissades sont loin de constituer une barrière immuable et permanente. Elles se comportent plutôt de manière dynamique et flexible. Par ailleurs, plusieurs villages importants dès le XIV^e siècle regroupaient de nombreuses maisons-longues bien ordonnées dans l'espace en l'absence de palissade (Creese 2011 : 322 ; Timmins 2009). Toutefois, certaines maisons sont occasionnellement situées à l'extérieur de la palissade (Creese 2011 : 322). C'est notamment le cas d'une maison-longue sur le site Watford (Birch et Williamson 2013 : 32) ou encore d'un regroupement de sept maisons-longues sur le site Kirche (Ramsden 1988 : 181). Il demeure parfois difficile d'établir s'il s'agit simplement du résultat d'une phase de construction tardive et que la communauté n'a pas eu le temps d'agrandir la palissade avant l'abandon du village. Il se peut aussi que ces maisons à l'extérieur témoignent d'un ajout n'ayant pas été intégré socialement ou bien que l'affiliation sociale fut incomplète (Ramsden 2016 : 227). Il ne fait cependant aucun doute, dans certains cas, que ces maisons-longues témoignent d'une intégration sociale qui n'était pas totale pour diverses raisons. À d'autres rares occasions, nous avons relevé chez les Hurons des fortifications qui scindaient certains villages majeurs en deux portions, créant ainsi une séparation interne. Tandis qu'un vaste espace était laissé vacant entre les deux sections du village Warminster (Fitzgerald 1986 ; Warrick 2008 : 237), le village Ball (Knight 1987) était divisé par une portion de palissade qui séparait le village en son centre. Ces palissades témoignent vraisemblablement d'une intégration sociale partielle, et pourraient agir comme soupape sociale dans un contexte de coalescence villageoise regroupant un nombre élevé d'individus. Une division bipartite pourrait aussi refléter une division clanique en deux moitiés sans pouvoir le démontrer (voir Steckley 1982). Le site préhistorique Keffer (1475-1500), témoin de conflits intenses et d'un épisode de coalescence villageoise, était pour sa part constitué de deux regroupements

distincts de maisons-longues au sein d'une même palissade (Birch et Williamson 2012 : 35). Toutefois, les sites Over et McNair, plus petits et associés eux-aussi à la première vague de coalescence villageoise en Huronie vers le milieu du XV^e siècle, étaient constitués de deux regroupements de maisons-longues séparés, mais sans fortification. Ainsi, la présence d'une palissade n'était pas nécessaire afin d'assurer la cohésion graduelle de regroupements villageois, ou une division clanique, du moins au XV^e siècle. D'autre part, la présence de murs intérieurs qui reliaient certaines maisons entre elles et ces dernières à la palissade sur le site Kirche (Ramsden 1988), furent interprétés en tant que structure défensive. En ce sens, le fait de scinder un village en deux portions ou davantage pouvait certainement aussi conférer un avantage défensif tandis que la cible devenait double ou multiple et que l'on pouvait se réfugier dans une autre section au besoin. Nous reconnaissons toutefois que la palissade pouvait occasionnellement agir en tant que soupape sociale et marquer la limite d'un groupe ou d'une affiliation clanique, une pratique rare et prévalante chez les Hurons lors de période de coalescence villageoise.

Ramsden (1990 : 172) avance aussi que l'augmentation de la taille des fortifications vers la fin du XV^e siècle, qui se poursuit aux XVI^e et XVII^e siècles, ne s'expliquerait pas par une augmentation des conflits ou un changement des stratégies défensives. Il appuie son raisonnement sur l'absence de changement dans le type de fortification traduisant une volonté défensive, l'augmentation du nombre d'os présentant des marques de violence pour discréditer l'utilité des palissades et la nature des conflits iroquoïens, soit la guerre de capture (et l'absence de conflits à grande échelle) qui n'exigeraient pas pareille structure à des fins défensives (Ramsden 1990 : 172).

Si la proposition est séduisante, elle ne résiste toutefois pas à l'épreuve des données fournies par plus de 20 ans d'archéologie en Huronie et ailleurs en Iroquoïanie. D'abord, l'augmentation de la taille évoquée par Ramsden débute plutôt dès le milieu du XV^e siècle et correspond aussi avec une augmentation du nombre de sites fortifiés et des conflits en Iroquoïanie parallèlement à un processus de coalescence villageoise sans précédent. Quant à l'absence de changement, il est vrai que la méthode du V inversé prenant appui sur une rangée centrale ressort de façon généralisée sur plus de deux siècles et demi

(Prezzano 1992 : 251), à quelques variations près (Bideaux 1986) ; Wrong 1939 : 91 ; Biggar 1924 : 155-6 ; O'Donnell 1968 : 81 ; Coyne 1903 : 23) ce qui demeure difficile à observer archéologiquement en vertu justement de certaines méthodes qui laissaient peu ou pas de traces. Or, le fait que cette technique ne change peu ou pas pourrait aussi bien témoigner de son efficacité. De plus, nous avons été en mesure de démontrer que leur constitution (nombre de rangées, taille des pieux) augmente concurremment avec l'intensification des conflits, vraisemblablement la motivation première derrière ces améliorations. En ce qui a trait à l'inefficacité apparente des palissades en vertu de l'augmentation des traces de conflits, ainsi qu'à la nature même des conflits iroquoiens qui n'aurait pas nécessité de palissade, le premier argument semble discréditer le deuxième. En effet, l'augmentation des traces de violence parallèlement à l'augmentation du nombre de fortifications autant chez les Hurons que chez les Iroquois témoigne justement à notre avis de leur fonction défensive et de l'intensité des conflits iroquoiens qui, malgré leur nature tribale, étaient mortels et n'avaient rien de théâtral.

A cet égard, l'histoire même des confédérations et leur nature nous renseignent d'ailleurs sur la présence de conflits intragroupes préhistoriques importants qui auraient entraîné la formation de ces structures socio-politiques que certains perçoivent davantage, à juste titre selon nous, comme des pactes de non-agression (Trigger 1991 : 147, 151 ; Chapdelaine, comm. personnelle 2012 ; Engelbrecht 2003 : 130). Les Relations des Jésuites (Thwaites 1959 16 : 227-229) qui relatent la formation de la Confédération Huronne par deux des quatre Nations environ 200 ans avant l'arrivée des Jésuites, donc au début du XV^e siècle, illustrent l'importance et l'antériorité de certains conflits intragroupes. C'est aussi le cas du mythe de la Grande Paix, au cours duquel Deganawidah, messager de la paix, unifia les Cinq Nations iroquoises dans une période trouble de guerre et de sorcellerie traduisant une période de conflits internes importants (Richter 1998 : 94 ; Vorobyov 2000). Ainsi, les conflits qui culminent chez les Hurons durant la deuxième moitié du XV^e siècle dans un contexte d'augmentation de la population et de coalescence villageoise (Birch 2012 : 654-664) paraissent surgir entre communautés huronnes adjacentes (Williamson et al. 1998 ; Robertson et Williamson 1998 : 148). Il en va de même chez les Iroquois malgré certaines relations complexes dès le milieu du XV^e siècle (Phil et al. 2011). Les preuves de conflits avec ces derniers sont

clairement documentées à partir du milieu du XVI^e siècle alors que les groupes Hurons nouvellement unis par la confédération dirigèrent leurs hostilités vers la Confédération Iroquoise émergente au sud (Dupras et Pratte 1998 ; Kuhn 2004). Il ne faut donc pas sous-estimer l'importance et l'antériorité des conflits iroquoiens préhistoriques intergroupes, mais aussi intragroupes, qui ont à notre avis motivé la construction de palissades dès le début du XV^e siècle.

Enfin, tout en reconnaissant l'augmentation des conflits à partir du XV^e siècle, Ramsden (1990 : 172) suggèra que les palissades n'auraient pas agi comme barrière physique en soi, mais plutôt comme signal social. De fait, elles ne reflèteraient pas concrètement le niveau de conflits et agiraient plutôt comme métaphore de la puissance d'un village au sein des relations politiques, de façon analogue aux ogives nucléaires d'aujourd'hui. Dans le même ordre d'idée, Williamson et al. (1998 : 14-15) reconnaissent aussi une possible augmentation chronique des conflits, mais en minimisant encore une fois la nature de ceux-ci en évoquant des enjeux de conservation et de dispersion des preuves ostéologiques. Cette augmentation des conflits aurait néanmoins pu se manifester sous la forme d'une démonstration de force qui ne serait pas directement proportionnelle à la fréquence ou l'intensité des confrontations violentes (Williamson et al. 1998 : 15). Si nous ne pouvons exclure ces propositions, nous partageons l'opinion de Keeley à l'effet que les hypothèses « pacifiques » concernant certains artefacts ou structures ne sont que rarement invraisemblables ou manifestement erronées. Les armes et les enceintes fortifiées revêtent, en effet, souvent une signification véritablement symbolique. Mais ces explications reposent néanmoins sur des arguments et des affirmations relativement ténues et ignorant soigneusement toute interprétation plus violente et directement étayée par des preuves (Keeley 1996 : 57)

La présence des différentes structures défensives connexes décrites ethnohistoriquement et documentées archéologiquement aux périodes historiques et préhistoriques représentent à notre avis un argument qui ne saurait être ignorés quant à la fonction défensive des fortifications iroquoiennes. Il en va de même pour l'augmentation de la fréquence et de la constitution des palissades concurremment à une intensification des conflits documentés archéologiquement, et ce autant chez les Hurons, que chez les

Iroquois ou les Iroquois du Saint-Laurent,

Quant au pouvoir d'intégration intra et inter-villageois requis pour la construction des palissades iroquoiennes, les données archéologiques, mais surtout les données ethnohistoriques, militent en faveur d'un processus collectif et non-coercitif. En effet, dans les villages non fortifiés les habitants n'avaient d'autre choix que de s'enfuir en cas d'attaque (Thwaites 1959 10 : 50, 94). En été, ils pouvaient se réfugier sur une île ou se cacher dans la forêt, mais en hiver les traces laissées dans la neige trahissaient les fugitifs (Thwaites 1959 10 : 50). Conséquemment, il est présumé (Engelbrecht 2009 : 179) que les habitants de villages contemporains et à proximité s'entraidaient les uns les autres en cas d'attaque (Warrick 2008 : 94 ; Abler 1997 : 6). Bréboeuf (Thérien 1996 : 71) évoque concrètement la possibilité de se retirer dans un des « quelques villages assez bien fortifiés » pour « demeurer et attendre le siège et l'assaut ». En s'appuyant essentiellement sur les données ethnohistoriques, Pendergast et Trigger (1972 : 9-10) ainsi que Clermont et al. (1983 : 28) évoquent aussi la possibilité que les habitants des villages satellites, hameaux et station de pêche contribuent à la construction de la palissade d'un village adjacent et s'y réfugient au besoin. Trigger (1991 : 26) affirme à cet égard que lors de l'érection d'une palissade, les travailleurs se recrutaient parmi les jeunes gens du village et ceux des hameaux voisins qui ne pouvaient assurer leur propre défense. Le village de Hochelega aurait, par exemple, pu servir d'abri à deux camps ou hameaux mentionnés par Cartier en 1541 à proximité des rapides Sainte-Marie (Pendergast et Trigger 1972 : 10). Il demeure cependant difficile, voir impossible, de démontrer archéologiquement l'importance et l'étendue de cette dynamique collaborative inter-villageoise. Il semble toutefois qu'elle opérait sans réelle autorité supra-villageoise typique des chefferies (Carneiro 1981 : 52) et impliquait un niveau d'interaction sociale ayant sans doute cours à des fins d'échanges et d'entraide, avec ou sans l'érection d'une palissade.

À l'échelle du village, Trigger (1991 : 26) rapporte que le Conseil du village veillait à coordonner les travaux communautaires comme la relocalisation du village ou la construction d'une palissade. Ainsi, sa construction, comme celle des maisons-longues à laquelle participaient les femmes (Thwaites 1959 7 :34), était apparemment réalisé de façon

communautaire, volontaire (Twaites 1959 22 :227) et non coercitive. En ce sens, Bréboeuf (Thérien 1996 : 170) rapporte lors d'un débat pour la préséance entre deux chefs de guerre où un ancien pris la parole : « Voilà que l'ennemi va nous assiéger. Il est question de nous armer et de fortifier unanimement nos palissades et non pas de disputer des rangs ». Ce passage suggère que la construction d'une fortification était non pas une occasion pour certains individus (chefs de guerre ou autres) d'utiliser ou d'établir leur pouvoir, mais commandait plutôt un effort collectif outrepassant les visées individuelles.

Birch (2012 : 654) mentionne pour sa part que le niveau d'organisation spatiale et l'impressionnante palissade de certains gros villages hurons du XVI^e siècle suggèrent l'émergence d'un niveau d'organisation sociale outrepassant les différents segments sociaux (clans) des communautés fusionnées. Il est vrai que les processus de coalescence villageoise sont fréquemment accompagnés par une intensification de la production alimentaire locale, l'élaboration de mécanisme social intégrateur, une planification accrue du développement villageois, un intérêt marqué pour la défense collective et une structure politique définie. Ce processus fut d'ailleurs documenté dans de nombreuses sociétés tribales préhistoriques du sud-ouest des États-Unis, de la Nouvelle-Guinée, de l'Amazonie et du Néolithique au Proche-Orient, traversant un processus de coalescence villageoise (Kowaleski 2006). Dans le même ordre d'idée, pour de nouvelles communautés peinant à intégrer un groupe plus important, les palissades auraient constitués un symbole important de collectivité par le biais de sa construction et de son entretien (Keeley 1996 : 55 ; Parkinson et Duffy 2007 :101).

Ainsi, nous reconnaissons la fonction d'intégration sociale qu'aurait pu jouer la construction et l'entretien d'une palissade au sein d'un village et entre villages ou établissements voisins. Nous croyons néanmoins que les données archéologiques et ethnohistoriques militent en faveur d'une construction motivée par des besoins défensifs bien réels, parfois immédiats, réalisés sur une base volontaire et ouverte à l'image de l'éthos d'égalité de la société iroquoienne témoignant d'un niveau d'intégration sociale propre à un système tribal complexe.

Conclusion et perspectives

Cette première étude consacrée exclusivement à l'étude des fortifications iroquoiennes des Hurons, des Iroquois et des Iroquoiens du Saint-Laurent entre 1400 et 1650 de notre ère visait ainsi à offrir un état des connaissances et un éclairage renouvelé à partir des documents ethnohistoriques, mais surtout sur la base des indices archéologiques. Les fortifications des Iroquoiens nordiques ont bénéficié jusqu'à présent d'un intérêt plus marginal par rapport à leurs homologues du sud-ouest américain (voir Laffery 1973, LeBeau 2010, Fontana 2007, Steinen 1992, Dye 2009, Mitchem 2010) ou encore aux fortifications historiques dans le Nord-Est (Santerre 2009 ; Charbonneau et al. 1982). Les nombreux sites iroquoiens palissadés, l'information relative au schème d'établissement qui en découle et les efforts archéologiques déployés afin de mettre au jour ces structures commandaient une telle étude.

Il s'agit toutefois d'un premier pas et beaucoup de travail reste à faire sur le plan archéologique afin d'obtenir un portrait plus précis, particulièrement en ce qui a trait aux Iroquois et aux Iroquoiens du Saint-Laurent. Une étude plus approfondie des différents éléments influençant le choix d'un site comme l'a fait Eric Jones (2008) pour les Iroquois, confirmerait à notre avis le caractère opportuniste et défensif des fortifications huronnes de 1400 à 1650. Quant aux Iroquoiens du Saint-Laurent, la situation est telle que nous devons surtout souhaiter la multiplication des interventions archéologiques car les données actuelles sont trop maigres. De plus, il serait intéressant d'élargir l'exercice aux autres groupes iroquoiens, particulièrement les Neutres, mais aussi les Pétuns, les Ériés et les Wenros afin d'obtenir un panorama plus complet de l'utilisation des palissades au sein de l'univers iroquoien nordique. Enfin, on peut espérer à l'avenir que les fouilles d'un site iroquoien s'attarde autant à démontrer la présence que l'absence d'une fortification, ce qui constitue une information importante dans les deux cas. Dans le cas d'une présence, il serait souhaitable de colliger plus systématiquement les données relativement à la constitution des palissades.

À partir d'une approche globale intégrant les données ethnohistoriques, l'étude du schème d'établissement et l'archéologie de la guerre nous avons tenté au chapitre 3 de

répondre aux questions suivantes : est-ce que, comme l'observent plusieurs récits ethnohistoriques (Champlain dans Dumont 1969 :190-1 ; Bréboeuf dans Thérien 1996 : 71 ; voir Warrick 2008 : 94 ; Ablor 1997 : 6), seuls les villages les plus imposants sont fortifiés entre 1400 et 1650 de notre ère ? Par conséquent, quelle est la relation entre la taille d'un site et la présence d'une palissade dans une perspective diachronique ? Enfin, quelle est la relation entre le type de site et la présence d'une palissade ? Les résultats issus des 207 sites recensés (82 Hurons, 97 Iroquois et 28 Iroquoiens du Saint-Laurent) couvrant la période 1400-1650 confirment que les villages les plus imposants étaient plus souvent fortifiés, particulièrement chez les Hurons où l'ensemble des villages majeurs sont fortifiés. Par contre, ce qui étonne au niveau de l'Iroquoïanie est la présence de fortifications sur des sites de taille modeste et leur absence sur certains sites de grande taille. On constate aussi chez les Hurons, les Iroquoiens du Saint-Laurent et les Iroquois que les sites frontaliers, à proximité des autres groupes, ont plus souvent fait l'objet de fortifications tel que l'avait mentionné Sagard (Wrong 1939 : 116) et ce peu importe leur taille. De plus, l'augmentation du nombre de sites fortifiés concorde pour les trois groupes à l'étude avec une augmentation des conflits. Enfin, notre étude confirme la relation étroite entre la présence d'une palissade et la sédentarité prolongée tandis qu'aucun site temporaire n'était fortifié et que les hameaux ne le sont que rarement.

Au chapitre 4, à partir des données compilées à l'occasion de notre recension, nous avons tenté d'observer dans quelle mesure évoluent les différentes caractéristiques physiques des fortifications (nombre de rangées, taille des pieux), les structures connexes (remblai/fossé, entrées, galeries, séparations internes) de même que l'influence européenne et les essences de bois employées, en fonction du schème d'établissement et de l'évolution des conflits. Encore une fois, l'augmentation de la taille des pieux et du nombre de rangées s'accordent avec une augmentation des conflits tandis que la présence de structures défensives connexes préhistoriques et l'utilisation de remblais et fossés chez les Iroquoiens du Saint-Laurent confirment une vocation défensive dès le XV^e siècle. De plus, les données recueillies ont permis de confirmer l'utilisation préférentielle de certaines essences de bois (cèdre, pin blanc), mais aussi le caractère opportuniste de ce choix en fonction des ressources disponibles. Les données archéologiques suggèrent finalement une influence européenne plus ancienne qu'anticipé chez les Iroquois,

possiblement dès la fin du XVI^e siècle, alors que les Hurons n'auraient intégré les conseils des Jésuites seulement vers le milieu, voir la fin du 17^e siècle.

En dernier lieu, nous avons tenté d'observer quelle est la fonction proprement symbolique des fortifications iroquoiennes ? Dans quelle mesure les fortifications interviennent au niveau de l'intégration villageoise et inter-villageoise ? Enfin, jusqu'à quel point les fortifications iroquoiennes répondent avant tout à un besoin défensif ? L'adéquation des données concernant l'évolution physique des palissades iroquoiennes ainsi que leur valeur symbolique et d'intégration sociale somme toute limitée, confirme à notre avis la fonction défensive prévalante des fortifications iroquoiennes de 1400 à 1650 de notre ère. Nous reconnaissons toutefois les implications sociales et symboliques découlant des fortifications, dont la construction opportuniste était essentiellement communautaire et non-coercitive.

Une enquête sur les palissades c'est donc étudier à la fois une volonté de se défendre et de guerroyer, mais aussi de se regrouper au sein d'un espace et d'un groupe défini dans l'espace. Nous estimons cependant que les fortifications représentent mieux que tout autre manifestation, l'expression matérialisée de la peur humaine d'être attaquée, de perdre la vie, sa liberté ou sa propriété (Vencl 1999 : 67). Enfin, soulignons la variabilité des fortifications iroquoiennes qui se compare, dans une certaine mesure, à divers éléments du schème d'établissement (maisons-longues) ou de la culture matérielle (céramique, lithique) ; témoignage à la fois d'un mode de vie analogue et d'une variabilité interne entre les trois groupes de la même famille linguistique.

Bibliographie et ouvrages de références

Abel, Timothy J.

2001 *The Clayton Cluster: Cultural Dynamics of a Late Prehistoric Village Sequence in the Upper St. Lawrence Valley*. Doctoral Dissertation, Anthropology Department, State University of New York, Albany.

2002 *Recent Research on the Saint Lawrence Iroquoians of Northern New York*. *Archaeology of Eastern North America*, 20 : 137-154.

Abler, Thomas S.

1970 *The Lonhouse and Palisade: Northeastern Iroquoian Villages of the Seventeenth Century*. *Ontario History*, 62 : 17-40.

1989 *European Technology and the Art of War in Iroquoia*. In *Cultures and Conflict: Current Archaeological Perspective*, edited by D.C. Tkaczuk and B.C. Vivian : 273-82. University of Calgary Archaeological Association, Calgary.

1997 *Iroquois: The Tree of Peace and the War Kettle*. In *Portraits of Culture: ethnographic originals, Volume 1, North America*, edited by Melvin Ember, Carole R. Ember and David Levinson : 3-33. Engelwood Cliffs, New Jersey.

Anderson, J. E. and J. V. Wright

1969 *The Bennett Site*. Anthropological Series 85, bulletin 229, National Museum of Canada, Ottawa.

Arkéos Inc.

1991 *Les sites préhistoriques du Vieux Montréal*. Rapport soumis au Ministère des Affaires Culturelles du Québec, Québec.

A.S.I.(Archaeological Service Inc.)

2006 *Stage 4 Archaeological Assessment of the Mill Street Site (AIGu-77), Block 12 OPA 400, Draft Plan 19T-99VO8, Part of Lot 23, Concession 2, City of Vaughan, Regional Municipality of York, Ontario*. Report on file, Ontario Ministry of Tourism, Culture and Sport, Toronto.

2008 *The Stage 4 Salvage Excavation of the Orion Site (AIGu-45) Lot 56, Concession 1W.Y.S., Town of Richmond Hill, Regional Municipality of York, Ontario*. Report on file, Ontario Ministry of Tourism, Culture and Sport, Toronto.

2010a *The Archaeology of the Walkington 2 Site (AIGu-341), A Report on the Stage 3 and Stage 4 Mitigative Excavations of the Nine-Ten Property, Draft Plan and Subdivision 19T-95066 (Revisé) Part of Lots 16 et 17, Concession 2, City of Vaughan, Regional Municipality of York, Ontario.* Report on file, Ontario Ministry of Tourism, Culture, and Sport, Toronto.

2010b *The Archaeology of the Hidden Spring Site (AIGu-368), Stage 4 Salvage Excavation of the Hidden Spring Site, Oxford West Subdivision Development, Part of Lots 13-16 and 37-40, Registered Plan 1931, Town of Richmond Hill, Regional Municipality of York, Ontario.* Report on file, Ontario Ministry of Tourism, Culture and Sport, Toronto.

2011 *The Stage 3-4 Archaeological Excavation of the Hope Site (AIGv-199), Draft Plan of Subdivision 19T-02V08, City of Vaughan, Regional Municipality of York, Ontario.* Report on file, Ontario Ministry of Tourism, Culture and Sport, Toronto.

2012 *Report on the Stage 3-4 Mitigative Excavation of the McNair Site (AIGu-8), City of Vaughan , Regional Municipality of York, Ontario.* Report on file, Ontario Ministry of Tourism, Culture and Sport, Toronto.

2012b *Report on the Stage 3-4 Mitigative Excavation of the Damiani Site (AIGv-231), City of Vaughan, Regional Municipality of York, Ontario.* Report on file, Ontario Ministry of Tourism, Culture and Sport, Toronto.

2012c *Stage 3 Archaeological Resource Assessment to Define the North Limits of the Skandatut Site (AIGv-193), Lot 24, Concession 7, Geographic Township of Vaughan, City of Vaughan, Regional Municipality of York, Ontario.* Report on file, Ontario Ministry of Tourism, Culture and Sport, Toronto.

2012d *The Archaeology of the Mantle Site (AIGt-334), Report on the Stage 3-4 Mitigative Excavation of Part of Lot 22, Concession 9, Town of Whitchurch-Stouffville, Regional Municipality of York, Ontario.* Report on file, Ontario Ministry of Tourism, Culture and Sport, Toronto.

Averkieva, Yu. P.

1974 *Indejtsy Severnoj Ameriki. Ot rodovogo obshchestvak klassovomu* (North American Indians. From Kin Society to Class Society). Moscow. (Traduction from Vorobyov 2000)

Bamann, Susan

1993 *Settlement Nucleation in Mohawk Iroquois Prehistory: An Analysis of a Site Sequence in the Lower Otsquago Drainage of the Mohawk Valley*. Unpublished Doctoral Dissertation, SUNY Albany.

Bamann, S., R. Kuhn, J. Molnar and D. Snow

1992 *Iroquoian archaeology*. *Annual Review of Anthropology*, 21 : 435-460.

Bamforth, D. B.

1994 *Indigenous people, indigenous violence: Precontact warfare on the North American Great Plains*. *Man*, 29 : 95–115.

Beaulieu, Alain, Stéphanie Béreau and Jean Tanguay

2013 *Les Wendats du Québec : Territoire, Économie et Identité*, GID, Québec.

Benmouyal, J.

1990 *Un village iroquoien à Deschambault*. Rapport soumis au ministère des Affaires du Québec, Québec.

Bennett, Monte

1979 *The Blowers Site, Ond 1-4: An Early Historic Oneida Settlement*. NYSAA Chenango Chapter, Bulletin 18 (2).

1983 *Glass Trade Beads from Central New York*. In *Proceedings of the 1982 Glass Trade Bead Conference*, edited by Charles F. Hayes III : 51-58. Research Record 16, Rochester Museum and Science Center

1991 *Onneyuttehage, Thurston, Msv-1: A Story of a Screened Sidehill Midden*. NYSAA Chenango Chapter, Bulletin 24 (3).

Beauchamp, William M.

1887 *The Aborigines: Traces of a People Long Since Departed*. *Transactions of the Jefferson County Historical Society at Watertown, New York* : 105-131.

1900 *Aboriginal Occupation of New York*. *Bulletin of the New York State Museum* 32 (7), New York State Education Department, Albany.

1905 *Aboriginal Use of Wood in New York*. *Bulletin of the New York State Museum* 89 (11), New York State Education Department, Albany.

1907 *Aboriginal place names of New York*. Bulletin of the New York State Museum 108 (12), New York State Education Department, Albany.

Bibeau, Pierre

1980 *Les palissades des sites iroquoiens*. Recherches Amérindiennes au Québec, 10 (3) : 189-197.

Bideaux, Michel

1986 *Relations de Jacques Cartier*. Edited by Michel Bideaux. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal.

Biggar, H. P.

1922-1936 *The Works of Samuel de Champlain*. 6 vol., Toronto, The Champlain Society.

Birch, Jennifer

2007 *Coalescent societies and Late Iroquoian settlement trends in south-central Ontario*. Paper Presented at the Canadian Archaeological Association 40th Annual Meeting.

2010a *Coalescence and Conflict in Iroquoian Ontario*. Archaeological Review from Cambridge, 25 (1) : 29-48.

2010b *Coalescent Communities in Iroquoian Ontario*. Doctoral Dissertation, McMaster University, Hamilton.

2012 *Coalescent communities: settlement aggregation and social integration in Iroquoian Ontario*. American Antiquity, 77 (4) : 646-670.

Birch, Jennifer and Ronald F. Williamson

2012 *The Mantle Site, An Archaeological History of an Ancestral Wendat Community*. AltaMira Press, Maryland.

Birch, Jennifer, Carley A. Crann and Jean-Luc Pilon

2016 *Chronological Modeling and Insights on European-St. Lawrence Iroquoian Interaction from the Roebuck Site, Ontario*. Canadian Journal of Archaeology 40 (2) : 332-347.

Birch, Jennifer, R.B. Wojtowicz, A. Pradzynski and R.H. Pihl.

2017 Multi-scalar Perspectives on iroquoian Ceramics. *Process and Meaning in Spatial Archaeology*, 111.

Blais, J.

1992 *Analyse de la céramique du Sylvicole supérieur récent de la Station 3 de la Pointe-du-Buisson*. Unpublished Master Thesis, Département d'anthropologie, Université de Montréal.

Blomkvist, E.E.

1955 Irokezy (The Iroquois). In *Indejtsy Ameriki* (American Indians), edited by S.A. Tokarev : 73-92. Moscou. (Reference traduction from Vorobyov 2000)

Boehm, Christopher

1984 *Blood Revenge: The Enactment and Management of Conflict in Montenegro and Other Tribal Societies*. University of Pennsylvania Press, Philadelphia.

Bouchette, Joseph

1832 *The British Dominions in North America; or a Topographical and Statistical Description of the Provinces of Lower and Upper Canada*. Vol. 1. Edited by Longman, Rees, Orme, Brown, Green and Lorman, Londres.

Boucher, Pierre

1664 *Histoire veritable et naturelle des moeurs et production du pays de la Nouvelle-France vulagirement dite le Canada*. Traduction to modern french by Pierre Benoit, Septentrion, Québec.

Bradley, James W.

1987 *Evolution of the Onondaga Iroquois*. University of Syracuse, Syracuse.

2007 *Before Albany: An Archaeology of Native-Dutch Relations in the Capital Region 1600-1664*. New York State Museum Bulletin, No. 509, Albany.

Burke, Adrian L.

2015 *L'économie des matières premières lithiques sur le site Mailhot-Curran*. In *Mailhot-Curran un village iroquoien du XVI^e siècle : 243-260*. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

Burse, James

2006 *Aggrandizers vs. Egalitarianism in Agency Theory: Understanding the Iroquoian Economic System, Part 2*. *North American Archaeologist*, 27 (2) : 119-148.

Butt, Audrey J.

1977 *Land use and social organization of tropical forest peoples of the Guianas*. In *Human Ecology in the Tropics*, edited by J.P. Garlick and R.W. Keay : 1-17. Halstead Press, New York.

Carneiro, Robert L.

1981 *The Chieftdom : precursor of the State*. In *The transition to statehood in the New World*, edited by Grant D. Jones and Robert R. Kautz. *New Direction in Archaeology* : 37-74.

2010 *Pauketat's Chieftdoms and Other Archaeological Delusions: A Challenge to Social Evolution*. *Social Evolution and History*, 9 (1) : 135-165.

Carter, Jaqueline E.

1981 *Spang : A Sixteenth-Century Huron Village Site, Pickering, Ontario*. Unpublished Master Thesis, University of Toronto.

Chacon, R.J. and R.G. Mendoza

2007 *North American Indigenous Warfare and Ritual Violence*. The University of Arizona Press, Arizona.

Chagnon, Napoleon A.

1992 *Yanomamo*. 4th edition, Harcourt Brace Jovanovich College Publishers, Fort Worth.

Chapdelaine, Claude

1980 *L'ascendance culturelle des Iroquoiens du Saint-Laurent*. *Recherches amérindiennes au Québec*, 10 (3) : 145-152.

1989 *Le Site Mandeville à Tracy*. Doctoral Dissertation, Collection Signes des Amériques, Vol. 7, *Recherches amérindiennes au Québec*, Montréal.

1992 *L'origine des Iroquoiens dans le Nord-Est*, *Recherches amérindiennes au Québec*, 10 (3) : 3-4.

1993 *The Sedentarization of the Prehistoric Iroquoians : A slow or rapid transformation?* Journal of Anthropological Archeology, 12 : 173-209.

1993b *Eastern Saint Lawrence Iroquoians in the Cap Tourmente Area*. In Essays in St-Lawrence Iroquoian Archaeology, edited by J.F. Pendergast and C. Chapdelaine : 87-100. Occasional Papers in Northeastern Archaeology, No.8, Copetown Press, Dundas, Ontario.

2010 *Le site Droulers/Tsiionhiakwatha : fouille de la maison-longue no1, juillet-août 2010*. Rapport soumis au ministère de la Culture, des Communications et la Condition féminine, Québec.

2012 *Le Site Droulers/Tsiionhiakwatha : deuxième campagne de fouilles, Août et Septembre 2011*. Département d'anthropologie, Université de Montréal.

2013 *Quelle est la position chronologique du site iroquoien Droulers-Tsiionhiakwatha?* Association des archéologues du Québec, Séries Archéologiques, No. 26.

2015 *Mailhot-Curran un village iroquoien du 16^e siècle*. Edited by Claude Chapdelaine, Collection Paléo-Québec, No. 35, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

Chapdelaine, Claude, Norman Clermont and Georges Barré

1986 *Le Site Iroquoien de Lanoraie*. Collection Signes des Amériques, Vol. 3, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

Charbonneau, André, Yvon Desloges and Marc Lafrance

1982 *Québec ville fortifiée du 17^e au 18^e siècle*. Éditions du Pélican et Parcs Canada. Québec.

Charlevoix, P.-F.-X. de

1744 *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal Historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale*. Rollin et fils, Paris.

Clermont, Norman

1984 *Importance de la pêche en Iroquoisie*. Recherches amérindiennes au Québec 14 : 17-23.

1989 *Adieu originaux, esturgeons et tourterelles (note de recherche)*. Anthropologie et Sociétés, 13 (2) : 121-126.

Clermont, Norman, Claude Chapdelaine and René Ribes

1986 *Regard sur la préhistoire trifluvienne : le site Bourassa*. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

Clermont, Norman and Claude Chapdelaine

1982 *Chapdelaine Pointe-du-Buisson 4 : Quarante siècles d'Archives oubliées*. Recherches Amérindiennes au Québec, Monographie 1, Québec.

Clermont, Norman, Claude Chapdelaine and George Barré

1983 *Le site iroquoien de Lanoraie : témoignage d'une maison-longue*. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

Clermont, Norman and Pierre Corbeil

1993 *Pointe-du-Buisson : Station 2 et sites des Trois-Buttes*. In Recherches archéologiques au Québec, edited by Association des archéologues du Québec : 124-126. Québec.

Clermont, Norman and Michel Gagné

2004 *People of the Drumlins*. In Passion for the Past: Papers in Honour of James Pendergast, edited by J.V. Wright and J.L. Pilon: 77-86. Archaeological Survey of Canada Paper 164, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

Channen E.R. and N.D. Clarke

1965 *The Copeland Site : A Precontact Huron Site in Simcoe County, Ontario*. Anthropology Papers 8, National Museum of Canada, Ottawa.

Corbeil, Pierre

2004 *Pointe-du-Buisson 1977-2000. Les vingt-deux saisons de l'École de fouilles*. In Un traducteur du passé : mélanges en hommage à Norman Clermont, edited by C. Chapdelaine and P. Corbeil : 47-86. Collection Paléo-Québec 31, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

Cottrell, M. G.

1979 *The Pine Hill Site, St. Lawrence County*. The Bulletin of the New York State Archaeological Association, 77 : 1-13.

Coyne, James

1903 *Exploration of the Great Lakes, 1669-1670*. Edited by Dollier de Casson and Bréhant de Gallinée. Ontario Historical Society Papers and Records 4, Toronto.

Crawford, G. W. and D. G. Smith

2002 *Early Late Woodland in Southern Ontario: An Update (1996-2000)*. In *Northeast Subsistence-Settlement Change, A.D. 700-1300*, edited by J. P. Hart and C. B. Rieth : 117-133. New York State Museum Bulletin. Vol. 496, New York State Museum, Albany.

Creese, John L.

2013 *Rethinking Early Village Development in Southern Ontario: Toward a History of Place-Making*. *Canadian Journal of Archaeology*, 37 : 185–218.

2011 *Deyughnyonkwarakda – “At the Wood's Edge”: The Development of the Iroquoian Village in Southern Ontario, A.D. 900-1500*. Doctoral Dissertation, Department of Anthropology, University of Toronto.

DeAngelo, Gordon A.

1976 *A Cultural Sequence Chart for Central New York*. Beauchamp Chapter, NYSAA Bulletin, 1 (1).

DeGroot, R.C.

1972 *A Practical Look at Wood Decay*. *Economic Botany*, 26: 85-89.

Deer, Brian A.

1999 *La -loi des condoléances- et la structure de la Ligue, Commentaires sur The Great Law and the Longhouse : a Political History of the Iroquois Confederacy de William N. Fenton*. *Recherches Amérindiennes au Québec*, 29 (2) : 63-76.

DeOrio, Robert Nicholas

1977 *Perspectives on Early Iroquois Acculturation: the Cayuga*. Paper presented at the Annual Meeting of the New York State Archaeological Association, Manuscript in author's possession.

Deschamps-Léger, Simon

2011 *Droulers-Secteur Ouest*. Rapport remis à Claude Chapdelaine dans le cadre du cours ANT-6880Z, archéologie du Nord-Est américain.

2012 *De la tribu à la Confédération : complexité et inégalité sociale en Iroquoïanie*. Rapport remis à Claude Chapdelaine dans le cadre du cours ANT-6802, les sociétés complexes pré-étatiques.

2014 *De la méconnaissance des fortifications des Iroquoïens du Saint-Laurent*. Présentation au colloque de l'AAQ 2014, Trois-Rivière.

Dickinson, John and Brian J. Young

2003 *Brève histoire socio-économique du Québec*. Septentrion, Québec.

Dodd, C.

1984 *Ontario Iroquois Tradition Longhouses*. Archaeological Survey of Canada Paper 124, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

1978 *A Preliminary Sequence of the Historic Cayuga Nation within the Traditional Area: 1600-1740*. New York State Archaeological Association, Beauchamp Newsletter, 9 (4).

Dumont, Jean

1969 *La découverte du Canada, les voyages de Jacques Cartier*. Les Amis de l'Histoire, Montréal.

Dupras, T.L. and D.G. Pratte

1998 *Craniometric study of the Parsons crania from midden 4/feature 245*. Ontario Archaeology, 65/66 : 140-145.

Dye, David H.

2012 *Rotten Palisade Posts and Rickety Baffles Gates: Repairing Native Eastern North American Fortifications*. In *Diverses Plans of Attack for Warfare Studies of the North American Great Plains*, edited by Andrew J. Clark and Douglas B. Bamforth, University of Colorado Press, Boulder.

Emerson, E.C.

1898 *Our Country and Its People: A Descriptive work on Jefferson County New York*. Boston History Company, Boston.

Engelbrecht, William E.

1978 *Ceramic patterning between New York Iroquois sites*. In *The spatial organisation of culture*, edited by Ian Hodder : 141-152. Duckworth, London.

1990 *The Jefferson County Iroquoians*. *Man in the Northeast*, 39 : 65-77.

1995 *The Case of the Disappearing Iroquoians: Early Contact Period Superpower Politics*. *Northeast Anthropology*, 50 : 35-59.

2003 *Iroquoia: The Development of a Native World*. Syracuse University Press, New York.

2006. *Defence in an Iroquois Village*. In *From the Arctic to Avalon: Papers in Honour of Jim Tuck*, edited by Rankin, L. and P. Ramsden : 19-25. BAR International Series 1507, Archaeopress, Oxford.

2009 *Defence in an Iroquois Village*. In *Iroquoian archaeology and Analytic Scale*, edited by Laurie E. Miroff and Timothy D. Knapp : 179-189. Tennessee University Press, Knoxville.

Engelbrecht W. and B. Jamieson

2016 *St Lawrence Iroquoian Projectile Points: Regional Perspective*. *Archaeology of Eastern North America*, 44 : 81-98.

Fadiman, J. A.

1982 *An Oral History of Tribal Warfare: The Meru of Mt. Kenya*. Ohio University Press, Athens.

Fecteau, R. D.

1985 *The Introduction and Diffusion of Cultivated Plants in Southern Ontario*. Unpublished Master Thesis, York University.

Fecteau, Rudy, James Molnar and Gary Warrick

1991 *Iroquoian Ecology*. *Birdstone*, 5 (1) : 1-19.

Fenton, William N.

1978 *Problems in the Authentication of the Ligue of the Iroquois*. In *Neighbors and Intruders: An Ethnohistorical Exploration of the Hudson's River*, edited by L.Hauptman and J. Campisi : 262-268. Ottawa.

1998 *The Great Law and the Longhouse: A Political History of the Iroquois Confederacy*. Oklahoma University Press, Norman.

Finlayson, W. D.

1985 *The 1975 and 1978 Rescue Excavations at the Draper Site: Introduction and Settlement Patterns*. *Archaeological Survey of Canada Paper 130*, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

1998 *Iroquoian peoples of the land of rocks and water, A.D. 1000–1650: a study in settlement archaeology*. 4 Volumes. London Museum of Archaeology, Special Publication 1, London, Ontario.

Fitzgerald W.R.

1986 *Is the Warminster Site Really Champlain Cahigue?* Ontario Archaeology, 45: 3-8.

1984 *An Introduction to the Raymond Reid (AiHa-4) Hamlet*. Arch Notes, Newsletter of the Ontario Archaeological Society, 84 (2) : 3-24.

Fontana, Marisa D.

2007 *Of Walls and War: Fortification and Warfare in the Mississippian Southeast*. Unpublished Doctoral Dissertation, Anthropology Department, University of Illinois, Chicago.

Fox, W. A. and R. J. Salzer

1999 *Themes and Variations: Ideological Systems in the Great Lakes*. In *Taming the Taxonomy: Toward a New Understanding of Great Lakes Archaeology*, edited by R. F. Williamson and C. M. Watts : 237-263. Eastendbooks, Toronto.

Gagné, Michel

1992 *Inventaire dans le Haut-Saint-Laurent : Indian Point, Pointe Frappier et le lot 39, Saint-Anicet*. Rapport inédit déposé au ministère des Affaires culturelles et à la Corporation des amis de la Pointe du Buisson.

1993 *Expertise archéologique dans les régions de Saint-Anicet et Cazaville, M.R.C du Haut Saint-Laurent : à la poursuite des Iroquoiens du Saint-Laurent au sud du lac Saint-François*. Ministère de la Culture et des Communications et M.R.C. du Haut Saint-Laurent.

1994 *Annales du temps qui s'efface : expertise archéologique préhistorique et historique dans la région de Saint-Anicet, M.R.C le Haut Saint-Laurent*. Ministère de la Culture et des Communications et M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

1995 *L'occupation villageoise iroquoise au sud du lac Saint-François : inventaire archéologique dans la région de Saint-Anicet (BgFn-1; BgFo-21) et fouille du site BgFo-18, M.R.C. du Haut-Saint-Laurent (1994)*. Ministère de la Culture et des Communications et M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

1996 *L'occupation villageoise iroquoise au sud du lac Saint-François : inventaire archéologique dans la région de Saint-Anicet (BgFn-2) et fouille des sites BgFo-18 et BgFn-1 – Programme d'animation culturelle sur le site Droulers*

(BgFn-1), M.R.C. du Haut-Saint-Laurent (1995). Ministère de la Culture et des Communications et M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

1997 L'occupation villageoise iroquoise dans la région de St-Anicet, M.R.C. du Haut-Saint-Laurent (1996) : inventaire régional, fouille du site BgFn-1 et programme d'animation culturelle sur le site Droulers (BgFn-1). Ministère de la Culture et des Communications et M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

1998 L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet (1997) : inventaire régional, fouille archéologique et programme d'animation culturelle sur le site Droulers (BgFn-1). Ministère de la Culture et des Communications et la M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

1999 L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet (1998) : inventaire régional, fouille archéologique et programme d'animation culturelle sur le site Droulers (BgFn-1). Ministère de la Culture et des Communications et la M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

2000 L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet (1999) : inventaire régional et fouille du site Droulers (BgFn-1). Ministère de la Culture et des Communications et la M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

2001 L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet M.R.C. du Haut Saint-Laurent (2000) : fouille du site Mailhot-Curran (BgFn-2). Ministère de la Culture et des Communications et la M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

2002 L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet M.R.C. du Haut Saint-Laurent (2001) : fouille du site Mailhot-Curran (BgFn-2). Ministère de la Culture et des Communications et la M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

2003 L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet M.R.C. du Haut Saint-Laurent (2002) : fouille du site McDonald (BgFo-18) et fouille de démonstration sur le site Droulers (BgFn-1). Ministère de la Culture et des Communications et la M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

2004 L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet M.R.C. du Haut Saint-Laurent (2003) : fouille du site McDonald (BgFo-18) et fouille de démonstration sur le site Droulers (BgFn-1). Ministère de la Culture et des Communications et la M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

2005 L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet M.R.C. du Haut Saint-Laurent (2004) : fouille du site McDonald (BgFo-18) et fouille de démonstration sur le site Droulers (BgFn-1). Ministère de la Culture et des Communications et la M.R.C. du Haut-Saint-Laurent.

2006a *L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet M.R.C. du Haut Saint-Laurent (2005) : fouille du site McDonald (BgFo-18) et fouille de démonstration sur le site Droulers (BgFn-1)*. Ministère de la Culture et des Communications et M.R.C du Haut Saint-Laurent.

2006b *La conservation intégrée du patrimoine archéologique amérindien en milieu rural*. Ministère de la Culture et des Communications du Québec, Direction du Patrimoine, Projet du Répertoire canadien des lieux patrimoniaux.

2010 *L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet, MRC du Haut Saint-Laurent (2007): Fouille du site McDonald (BgFo-18)*. Rapport final soumis à la Direction de la Montérégie du ministère de la Culture, des Communications, et de la Condition féminine du Québec et à la MRC du Haut-Saint-Laurent.

2016 *L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet, MRC du Haut-Saint-Laurent (2015): Inventaire archéologique et évaluation du site Isings (BgFo-24), Saint-Anicet*. Ministère de la Culture et des Communications, Direction de la Montérégie et MRC du Haut-Saint-Laurent.

2017 *L'occupation villageoise iroquoise dans la région de Saint-Anicet, MRC du Haut-Saint-Laurent (2016): Inventaire archéologique et évaluation du site Isings (BgFo-24), Saint-Anicet*. Ministère de la Culture et des Communications, Direction de la Montérégie et MRC du Haut-Saint-Laurent.

Garrad, C.

1978a *The MacMurchy BcHb-26 Site in 1977*. Arch Notes, 78 (1) : 13-37.

1978b *The Sidey-Mackay BbHa-6 Site in 1977*. Arch Notes, 78 (2) : 14-27.

Gat, Azar

2006 *War in Human Civilization*. Oxford University Press, New York.

Gates St-Pierre, Christian

2001 *Variations sur un même thème: les objets en os des Iroquoiens du Haut Saint-Laurent*. Archéo-logiques, 15 : 35-54.

2006 *Potières du Buisson: La céramique de la tradition Melocheville sur le site Hector-Trudel*. Collection Mercure, Archéologie No. 168. Musée Canadien des civilisations, Gatineau.

2007 *Bone Awls of the St.Lawrence Iroquoians: A Microwear Analysis*. In *Bones as Tools: Current Methods and Interpretations in Worked Bone*

Studies, edited by C. G. St-Pierre and R. B. Walker, Vol. 1622, Archaeopress, Oxford.

2012 *Le maïs chez les proto-Iroquoïens : Analyse et datation des croûtes carbonisées sur des vases amérindiens du Sylvicole moyen dans la vallée du Saint-Laurent*. Rapport soumis au ministère de la Culture et des Communications et au Département d'histoire de l'Université Laval.

2014 *Fish & Corn: St. Lawrence Iroquoians as Fishers and Farmers*. Paper presented at 12th ICAZ International Conference, San Rafael (Argentina), September 26th, 2014.

Gibson, Stanford

1968 *The Oran-Barnes Site*. NYSAA Chenango Chapter Bulletin, 10 : 1-22.

1986 *A Report on Two Oneida Iroquois Indian Sites*. NYSAA Chenango Chapter Bulletin, 22 (1): 1-10.

Girouard, Laurent

1975 *Station 2, Pointe-aux-Buissons*. Ministère des Affaires culturelles, Québec.

Goldenweiser, Alexander A.

1913 *On Iroquois Work, 1912*. Summary Report of the Geological Survey of Canada 1912: 464-475.

Gramly, Richard Micheal

1977 *Deerskins and Hunting Territories: Competition for Scarce Resource*. *American Antiquity*, 42, no4: 601-605.

Grant, W. L.

1959 (1907) *Voyages of Samuel De Champlain: 1604-1618*. Barnes and Noble, New York.

Griffith, M. A.

1981 *A pedological investigation of an archaeological site in Ontario, Canada. II. Use of chemical data to discriminate features of the Benson site*. *Geoderma*, 25 (1-2) : 27-34.

Grumet, Robert S.

1995 *History Contact*. University of Oklahoma Press, Norman.

Guilaine, Jean and Jean Zammit

2001 *Le sentier de la guerre : visages de la violence préhistorique*. Seuil, Paris.

Guimont, Jacques

1996 *La Petite-Ferme du cap Tourmente, un établissement agricole tricentenaire : de la ferme de Champlain aux grandes volées d'oies*. Septentrion, Québec.

Guyard, M.

1876 *Lettres de Marie de l'Incarnation, Première Supérieure du Monastère des Ursulines du Québec*. Nouvelle édition augmentée de 8 lettres inédites et annotées par l'abbé Richaudeau. 2 volumes, Casterman, Paris.

Haas, J.

1999 *The origins of war and ethnic violence*. In *Ancient Warfare: Archaeological Perspectives*, edited by Carman, J. and A. Harding, Sutton Publishing, Stroud, UK.

Harp, W.

1994 *Ecology and cosmology: rainforest exploitation among the Embero-Choco*. *Nature and Resources Traditional Knowledge in Tropical Environments*, UNESCO, 30 (1).

Harrington, M. R.

1922 *Prehistoric Iroquois Sites in Northern New York*. In *The Archeological History of New York*, edited by A.C. Parker : 315-339. New York State Museum Bulletin, No. 235-236, Albany.

Hart, J. P. and B. K. Means

2002 *Maize and Villages: A Summary and Critical Assessment of Current Northeast Early Late Prehistoric Evidence*. In *Northeast Subsistence-Settlement Change: A.D.700-1300*, edited by J. P. Hart and C. B. Rieth : 342-358. New York State Museum.

Hasenstab, Robert J.

1996 *Settlement as Adaptation: Variability in Iroquois Village Site Selection As Inferred Through GIS*. In *New Methods, Old Problems: Geographic Information Systems in Modern Archaeological Research*, edited by Herbert

D.G. Maschner : 223-241. Center for Archaeological Investigations, Southern Illinois University, Carbondale.

Havard, Gilles and Cécile Vidal

2003 *Histoire de l'Amérique française*. Flammarion, Paris.

Hayden, Brian

1995 *Pathways to Power. Principles for Creating Socioeconomic Inequalities*. In *Foundations of Social Inequality*, edited by T.D. Price and G.M. Fein-man: 15-86. Plenum Press. New York.

Hayes III, Charles F.

1967 *Longhouse at the Cornish Site*. In *Iroquois Culture, History, and Prehistory: Proceedings of the 1965 Conference on Iroquois Research*, edited by Elisabeth Tooker: 91-97. New York State Museum and Science Service, Albany.

Heidenreich, Conrad F.

1971 *Huronian: A History and Geography of the Huron Indian, 1600-1650*. McClelland et Stewart, Toronto.

1978 *Huron*. In *Handbook of North America*, edited by Bruce G. Trigger: 368-388. Smithsonian Institution, Washington.

Hochereau, Charles Estienne

1983 (1724). *Moeurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps par J.F. Lafiteau*. 2 volumes. Edited by Charles Estienne Hochereau, Paris.

Hogg, Ian

1983 *Fortifications : Histoire mondiale de l'architecture militaire*. Edition Atlas, Paris.

Hough, F. B.

1850 *Notice of Several Ancient Remains of Art, in Jefferson and St. Lawrence Counties*. In 3rd annual Report of the Regents of the State of New York : 101-105. New York Senate 75. The University of the State of New York, Albany.

1851 *Notice of Several Ancient Remains of Art in Jefferson and Saint Lawrence Counties*. Report of the Regents of the State of New York, The University of the State of New York, Albany.

1854 *A History of Jefferson County in the State of New York from the Earliest Period to the Present Time*. John Munsell, Albany.

Houghton, F.

1916 *The Characteristics of Iroquois Village Sites in Western New York*. *American Anthropologist*, 18 : 508-520.

Howie-Langs, L. A.

1998 *The Praying Mantis site: A Study of Ceramic Variability and Cultural Behaviour at an Early Iroquoian Village*. Unpublished Master Thesis, University of Western Ontario.

Huey, P.R.

1988 *Aspects of Continuity and Change in Colonial Dutch Material Culture at Fort Orange, 1624-1664*. Doctoral Dissertation, University of Pennsylvania, Microfilms 88247469, Philadelphia, Ann Arbor.

Hunt, G. T.

2004 (1940) *Wars of the Iroquois: A study in intertribal trade relations*. University of Wisconsin Press, Madison.

Jackes, Mary

2008 *The mid Seventeenth Century Collapse of Iroquoian Ontario : examining the last burial place of the Neutral Nation*. Actes des 9e journées d'anthropologie de Valbonne : 347-373.

Jamieson, Bruce J.

1990 *Trade and Warfare: The Disappearance of The Saint Lawrence Iroquois*. *Man in the Northeast*, 39 : 79-86.

1987 *Place Royale: A Prehistoric Site from the Island of Montreal*. *Ontario Archaeology*, 47 : 59-71.

1983 *An Examination of Prisoner-Sacrifice and Cannibalism at the St. Lawrence Roebuck Site*. *Canadian Journal of Archaeology*, 7 (2): 159-175.

1982 *The Steward Site: A Study in St. Lawrence Iroquoian Chronology*. Master Thesis, McGill University, Montreal.

Jamieson, Susan

1981 *Economics and Ontario Iroquoian Social Organization*. *Canadian Journal of Archaeology*, 5: 19-30.

1984 *Neutral Iroquois Lithics: Technological Process and its Implications*. Unpublished Doctoral Dissertation, Department of Anthropology, Washington State University.

Jones, David M. and Anne Jones

1980 *The Defenses at Indian Fort Road, Tompkins County, New York ("An ancient fortification in Tompkins County, N.Y."—revisited)*. *Pennsylvania Archaeologist*, 50 : 61-71.

Jones, David E.

2004 *Native North American Armor, Shields and Fortifications*. University of Texas Press,

Jones, Eric E.

2006 *Using Viewshed Analysis to Explore the Settlement Choice: A Case Study of the Onondaga Iroquois*. *American Antiquity*, 71 (3): 523-538.

2008 *Iroquois population history and settlement ecology, AD 1500-1700*. Doctoral Dissertation, University of Pennsylvania.

2010 *Sixteenth and Seventeenth Century Haudenosaunee (Iroquois) Population Trends in Northeastern North America*. *Journal of Field Archaeology*, 35 (1) : 5-18.

Johnston, Richard B.

1979 *Notes on Ossuary Burial Among the Ontario Iroquois*. *Canadian Journal of Archaeology*, 3 : 91-104.

Johnston, R. B. and L.J. Jackson

1980 *Settlement Pattern at the Le Caron Site, a 17th Century Huron Village*. *Journal of Field Archaeology*, 7: 173-199.

Jordan, Kurt A.

2013 *Incorporation and Colonization: Postcolumbian Iroquois Satellite Communities and Processes of Indigenous Autonomy*. *American Anthropologist*, 115 (1) : 26-43.

Kapches, Mima

1981 *The Middleport Pattern in Ontario Iroquoian Prehistory*. Unpublished Doctoral Dissertation, University of Toronto.

1984 *Cabins on Ontario Iroquois Sites*. *North American Archaeologist*, 5 (1): 63-71.

1990 *The Spatial Dynamics of Ontario Iroquoian Longhouses*. *American Antiquity*, 55 (1): 49-67.

Katzenberg, M. A., H. P. Schwarcz, M. Knyfe and F. J. Melbye

1995 *Stable Isotope Evidence for Maize Horticulture and Paleodiet in Southern Ontario, Canada*. *American Antiquity*, 60: 335-350.

Keeley, Lawrence H.

1996 *Warfare Before Civilization*. Oxford University Press, New York.

Keeley, Lawrence H., Marisa Fontana and Russell Quick

2007 *Baffles and Bastions: The Universal Features of Fortifications*. *Journal of Archaeological Research*, 15: 55-95.

Keener, Craig S.

1999 *An Ethnohistorical Analysis of Iroquois Assault Tactics Used against Fortified Settlements of the Northeast in the Seventeenth Century*. *Ethnohistory*, 46 (4) : 777-807.

1998 *An Ethnohistorical Perspective on Iroquois Warfare during the Second Half of the Seventeenth Century (A.D. 1649-1701)*. Unpublished Doctoral Dissertation, Department of Anthropology, Ohio State University, Columbus.

Kenyon W. A.

1968 *The Miller Site*. Art and Archaeology Occasional Paper 14, Royal Ontario Museum, Toronto.

Knight, Dean

1987 *Settlement Pattern at the Ball Site: A 17th Century Huron Village*. *Archaeology of Eastern North America*, 15 : 177-188.

Kowalewski, S.A.

2006. *Coalescent societies*. In *Light On the Path: The Anthropology and History of the Southeastern Indians*, edited by Pluckhahn T.J. and R. Ethridge : 94-122. University of Alabama Press, Tuscaloosa.

Kubbel, L.E.

1988 *Vozniknovenie chastnoj sobstvennosti, klassov i gosudarstva* (The Emergence of the Private Property, Classes and the State). In *Istorija pervobytnogo obshchestva. Epokha klassoobrazovanija* (History of the Primitive Society. The Period of Classogenesis), edited by Yu.V. Bromley : 140-269. Moscou. (reference traduction from Vorobyov 2000)

Kuhn, R. D.

2004. *Reconstructing patterns of interaction and warfare between the Mohawk and Northern Iroquoians during the AD 1400–1700 period*. In *A Passion for the Past: Papers in Honour of James F. Pendergast*, edited by Wright, J.V. and Pilon, J.-L. *Archaeology Survey of Canada Paper 164, Mercury Series*, Canadian Museum of Civilization, Ottawa.

Lafferty, R. H.

1973 *An Analysis of Prehistoric Southeastern Fortifications*. Unpublished Master Thesis, Anthropology Departement, University of Illinois, Carbondale.

Lambert, P. M.

1994 *War and Peace on the Western Front: A Study of Violent Conflict and Its Correlates in Prehistoric Hunter Gatherer Societies of Coastal Southern California*. Unpublished Doctoral Dissertation, Department of Anthropology, University of California, Santa Barbara.

2002 *The Archaeology of War: A North American Perspective*. *Journal of Archaeological Research*, 10 : 207-241.

2007 *The osteological evidence for North American warfare*. In *North American indigenous warfare and ritual violence*, edited by R. J. Chacon and R. G. Mendoza: 202-221. The University of Arizona Press, Tuscon.

L'Anglais, Paul Gaston

1999 *Une redoute temporaire en terre et en bois construite en 1711 : observations sur les pieux découverts à la redoute Dauphine en 1972*, *Archéologiques*, 13 : 3-32.

Larocque, Robert

2016 *Des sépultures amérindiennes*. In *Lumière sous la Ville*, edited by A.M. Balac and F.C. Bélanger : 43-50. *Recherches amérindiennes au Québec*, Ville de Montréal et Ministère de la Culture et Communications du Québec.

Larousse

2017 *Le Petit Larousse*. Édition Larousse. Paris.

Latta, Martha A.

1973 *Archaeology of the Penetang Peninsula*. *Ontario Archaeology*, 20 : 3-24.

1985 *A 17th Century Attingneenongnahac Village: Settlement Patterns at the Auger Site (BdGw-3)*. *Ontario Archaeology*, 44 : 41-54.

LeBeau, Albert M.

2010 *A Ditch by Any Other Name is Still a Ditch: An Archaeological Assessment of Ditch Earthworks on the Middle Missouri in the Dakotas*. Unpublished Master Thesis, Anthropology Department, University of Nebraska, Lincoln.

LeBlanc, S. A.

1999 *Prehistoric Warfare in the American Southwest*, University of Utah Press, Salt Lake City.

Lenig, D. J.

1955 *The Getman Site (Cnj 25-2)*. *Bulletin of the New York State Archaeological Association*, 3: 8-10.

1965 *The Oak Hill Horizon and Its Relation to the Development of Five Nations Iroquois Culture*. *Researches and Transactions of the New York State Archaeological Association*, 15 (1), Buffalo.

1977 *Of Dutchmen, Beaver Hats and Iroquois. Current Perspectives in Northeastern Archaeology: Essays in Honor of William A. Ritchie*. In *Researches*

and Transactions of the New York State Archaeological Associations, edited by R.E. Funk and C.F. Hayes III, 17 (1): 71-84, Rochester.

Lennox, P. A., and W. R. Fitzgerald

1990 The culture history and archaeology of the Neutral Iroquoians. In *The archaeology of southern Ontario to AD, 1650*, edited by Chris J. Ellis et Neal Ferris : 405-456. Ontario Archaeological Society, Occasional Publication Vol.5, London Chapter.

Lounsbury, F. G.

1960 *Iroquois-Cherokee Linguistic Relations*. In Symposium on Cherokee and Iroquois culture, edited by W. N. Fenton and J. Gulick : 9-17. Bureau of American Ethnology, Bulletin 180, Smithsonian Institution, Washington DC.

MacDonald, E. M. and Cooper M.S.

1992 *The Birch Site (BcGw-29): A Late Iroquoian Special purpose site in Simcoe County, Ontario*. Kewa, 92 (6): 2-15.

MacDonald, R.I. et R.F. Williamson

2001 *Sweat Lodges and solidarity: The Archaeology of the Hubbert Site*. Ontario Archaeology, 71 : 29-78.

Macklem, Michael

1970 *Samuel de Champlain: Voyages to New France 1615-1618*. Oberon Press, Ottawa.

Marois, R.

1978 *Le gisement Beaumier: Essai sur l'évolution des décors de la céramique*. Archaeological Survey of Canada Paper 75, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

Martjin, Charles A.

1993 *The Fort des Hiroquois of Brother Sagard in 1623*. In Essays in St. Lawrence Archaeology, edited by James P. Pendergast and Claude Chapdelaine : 139-161. Occasional Papers in Northeastern, Archaeology, Vol. 8, Copetown Press, Hamilton.

McDowell-Loudan, Ellis E.

1984 *Reports and Comments on Indian Hill II*. Beauchamp Chapter NYSAA, 4 (1).

McIlwraith, T.F.

1946 *Archaeological Work in Huronia, 1946: Excavations Near Warminster*. Canadian Historical Review, 27 (4) : 394-401.

1947 *On the Location of Cahigué*. Transactions of the Royal Society of Canada, 41 (2) : 99-102.

Macneish, R. S.

1952 *Iroquois pottery types*. National Museum of Canada, Bulletin 124, Ottawa.

Meggitt, M.

1977 *Blood Is Their Argument: Warfare Among the Mae Enga Tribesmen of the New Guinea Highlands*, Mayfield Publishing Company, Palo Alto.

Méhault, Ronan

2015 *Évolution et transmission des savoir-faire céramiques au cours du Sylvicole (-1000 à 1550 de notre ère) : La station 3-avant de Pointe-du-Buisson (BhF1-1d), Haut-Saint-Laurent, Québec*. Unpublished Doctoral Dissertation, Département d'anthropologie. Université de Montréal.

Meillassoux. C.

1986 *Anthropologie de l'esclavage. Le ventre de fer et d'argent*. Presses Universitaires de France, Paris.

Mercier, A.

1990 *Nouveau regard sur les occupations iroquoiennes de la station 2, Pointe-du-Buisson*. Recherches amérindiennes au Québec, 20 (1) : 63-75.

Milner, George R.

1998 *Archaeological Evidence for Prehistoric and Early Historic Intergroup Conflict in Eastern North America*. In *Deciphering Anasazi Violence; with Regional Comparisons to Mesoamerica and Woodland Cultures*, edited by Peter Y. Bullock : 66-91, HRM, Santa Fe.

1999 *Warfare in Prehistoric and Early Historic Eastern North America*. *Journal of Archaeological Research*, 7 : 105-151.

2000 *Palisaded Settlement in Prehistoric Eastern North America*. In *City Walls: The Urban Enceinte in Global Perspective*, edited by James D. Tracy : 46-70. Cambridge University Press, New York.

2007 *Population, Food Production, and Warfare in Prehistoric Eastern North America*. In *North American Indigenous Warfare and Ritual*, edited by Richard J. Chacaon and Ruben G. Mendoza : 182-201. University of Arizona Press, Tuscon.

Mitchem, Jeffrey M.

2010 *Mississippian Fortifications at Parkin and Neeley's Ferry, Northeast Arkansas*. Paper presented at the 67th Annual Meeting of the Southeastern Archaeological Conference, Lexington.

Morgan, L.H.

1983 (1851) *League of the Ho-dé-no-sau-nee, or Iroquois*. Sage and Brother. Rochester.

Morin, E.

2001 *Early Late Woodland Social Interaction in the St. Lawrence River Valley*. *Archaeology of Eastern North America*, 29 : 65-100.

Moussette, Marcel

1994 *Le site du palais de l'intendant à Québec : genèse et structuration d'un lieu urbain*. Septentrion, Québec.

2005 *Un univers sous tension: les nations amérindiennes du Nord-Est de l'Amérique du Nord au XVI^e siècle*. *Les Cahiers des dix*, 59 : 149-177.

Niemczycki, Mary Ann Palmer

1984 *The Origin and Development of the Seneca and Cayuga Tribes of New York State*. Rochester Museum and Science Center, Research Records No. 17.

Noble, William C.

1971 *The Sopher Celt: An Indicator of Early Protohistoric Trade in Huronia*. Ontario Archaeology, 16 : 42-47.

1972 *The Cleveland Village (AhHb-7): A Preliminary Statement*. Manuscript of Paper in possession of the Author, McMaster University, Hamilton.

1972b *Neutral Settlement Patterns*. Manuscript of paper submitted at the Canadian Archaeological Association Annual meeting, St-Jean, Terre-Neuve.

1974 *The Neutral Indians*. Grimsby Historical Society 's Centennial Volume. Grimsby.

1975a *Van Besien (AfHd-2) A Study in Glen Meyer Development*. Ontario Archaeology, 24 : 3-95.

1975b *Corn, and the Development of Village Life in Southern Ontario*. Ontario Archaeology, 25 : 37-46.

1978 *Ontario Iroquois Tradition Burial Patterns*. Paper presented to the Emerson Symposium, Canadian Archaeological Association, Québec.

1984 *Historic Neutral Iroquois Settlement Patterns*. Canadian Journal of Archaeology, 8 : 3-28.

1985 *Tsouharissen's Chiefdom: An Early Historic 17th Century Ranked Society*. Canadian Journal of Archaeology, 9 (2) : 131-146.

Noble, W.C. and I.T. Kenyon

1972 *Porteus (AgHd-2) A probably Early Glen Meyer Development*. Ontario Archaeology, 19 : 11-38.

O'Callaghan, E. B.

1858 *Wentworth Greenhalgh's Journal of a Tour to the Indians of the Western New York*. Documents Relative to the Colonial History of the State of New York, Vol. 3: 250-252, Albany, New York.

O'Donnell, Thomas F. (éd.)

1968 (1655) *A Description of the New Netherlands by Adraen van der Donck*. Syracuse University Press, New York.

Otterbein, Keith F.

1994 (1964) *Why the Iroquois Won: An Analysis of Iroquois Military Tactics*. *Ethnohistory*, 11: 53-63.

1979 *Huron vs. Iroquois: A Case Study in Intertribal Warfare*. *Ethnohistory*, 26 : 141-152.

Parker, Arthur C.

1920 *The Iroquois Occupation of New York State*. New York State Museum Bulletin, 235-236, Albany.

1922 *The Archaeological History of New York*. 2 volumes. New York State Museum Bulletin, 235-238, Albany.

Parkinson, W.A. and P.R. Duffy

2007 *Fortifications and enclosures in European prehistory: A cross-cultural perspective*. *Journal of Archaeological Research*, 15 : 97-141.

Parkman, Francis

1882 *Les Jésuites en Amérique du Nord au 17e siècle*. Didier et cie., Paris.

Patou-Mathis, Marylène

2013 *Préhistoire de la violence et de la guerre*. Odile Jacob, Paris.

Pauketat, Timothy R.

2007 *Chiefdoms and other Archaeological Delusions*. AltaMira Press, Royaume-Uni.

2010 *Carneiro Long Tirade*. *Social Evolution and History*. 9 (1) : 166-171.

Pearce, Robert J.

1978 *Archaeological Investigations of the Pickering Phase in the Rice Lake Area*. *Ontario Archaeology*, 29 :17-24.

1997 *The Watford Site (AIGu-5), Richmond Hill, License Report, East Half, Lot 23, Concession 2, E.Y.S., Town of Richmond Hill*. Report on file, National Museum of Man, Ottawa.

Pendergast, Arthur C.

1979 *The Hochelaga Palissade*. *Ottawa Archaeologist*, 9 (3) : 8-18,

Pendergast, James F.

1962 *The Crystal Rock Site: an Early Onondaga-Oneida Site in Eastern Ontario*. Pennsylvania Archaeologist, 32 (1): 21-34.

1966a *Three Prehistoric Iroquois Components in Eastern Ontario*. National Museum of Man, Bulletin 208, Anthropological Series No. 73, Ottawa.

1966b *The Berry site*. Contribution to Anthropology 1963-1964 (part 2), National Museum of Man, Bulletin 206, Ottawa.

1967 *A Comparison of St. Lawrence River Valley Iroquoian Sites with the Dawson Site*. Ontario Archaeology, 10 : 3-11.

1968 *The Summerstown Station Site*. Anthropology Papers 18. National Museum of Man, Ottawa.

1972 *The Lite Site*. Ontario Archaeology, 17: 24-61.

1973 *The Roebuck Prehistoric Village Site Rim Sherds-An Attribute Analysis*. Archaeological Survey of Canada Paper 8, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

1974 *The Sugarbush site: a possible Iroquoian maple sugar camp*. Ontario Archaeology, 23: 31-61.

1975 *An In-Situ Hypothesis to Explain the origin of the St. Lawrence Iroquoians*. Ontario Archaeology, 25: 47-55.

1981 *The Glenbrook Village Site- A Late St. Lawrence Iroquoian Component in Glengarry County, Ontario*. Archaeological Survey of Canada Paper 100, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

1983 *St Lawrence Iroquoian Burial Practices*. Ontario Archaeology, 40 : 49-56.

1984 *The Beckstead Site-1977*. Archaeological Survey of Canada Paper 123, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

1985 *Huron-St. Lawrence Iroquois Relations in the Terminal Prehistoric Period*. Ontario Archaeology, 44 : 23-39.

1988 *The Maynard-McKeown Site, BeFv-1; A Sixteenth Century St. Lawrence Iroquoian Village Site in Grenville County, Ontario-A Preliminary Report*. The Ottawa Archaeologist, 15 (4) : 1-13.

1990 *Emerging Saint Lawrence Iroquoian Settlement Patterns*. *Man in the Northeast*, 40 : 17-30.

1993 *Some Comments on Calibrated Radiocarbon Dates for Saint Lawrence Iroquoian Sites*. *Northeast Anthropology*, 46 : 1-32.

Pendergast, J. F. and Claude Chapdelaine (ed.)

Essays in St. Lawrence Iroquoian Archaeology. Edited by J.F. Pendergast and C. Chapdelaine. Copetown Press, Dundas.

Pendergast, J. F. and B. G. Trigger

1972 *Cartier's Hochelaga and the Dawson Site*. McGill-Queen's University Press, Montreal.

Perreault, Christine

2014 *Conservatisme et innovation chez les potières iroquoiennes du site Droulers-Tsiionhiakwatha*. Unpublished Master Thesis, Département d'anthropologie, Université de Montreal.

Peterson, Mark

1991 *Site 154-7-1. In IGTS Phase 2 Archaeological Evaluations, The Mohawk/Schoharie Region*. 2 volumes, Prepared for Iroquois Gas Transmission System, Garrow and Associates Inc., Atlanta.

Petersen, J. B., J. G. Crock, E. R. Cowie, R. A. Boisvert, J. R. Toney and G. Mandel

2004 *St. Lawrence Iroquoians in Northern New England: Pendergast was Right and More*. In *A Passion for the Past. Papers in Honour of James F. Pendergast*, edited by J. V. Wright and J. L. Pilon: 87-123. Archaeological Survey of Canada Paper 164, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

Pihl R. H., S.G. Monckton, D.A. Robertson and R.F. Williamson

2008. *Settlement and Subsistence Change at the Turn of the First Millenium: The View from the Holmedale Site, Brantford, Ontario*. *Current Northeast Paleoethnobotany*, 21 : 151-172

Pihl, Robert H., Jennifer Birch, Aleksandra Pradzynski and Rob Wojtowicz

2011 *Multi-Scalar Perspectives on Iroquoian Ceramics: A Re-Examination of the West Duffins Creek Site Sequence*. Paper presented at the 76e annual meeting of the American Archaeological Society, Sacramento.

Pleasant, Jane Mt.

2006 *The Science behind the Three Sisters Mound System: An Agronomic Assessment of an Ingenious Agricultural System in the Northeast*. In *Histories of maize: Multidisciplinary Approaches to the Prehistory, Linguistics, Biogeography, Domestication, and Evolution of Maize*, edited by J. E. Staller, R. H. Tykot and B. F. Benz : 529-537. Elsevier Academic Press, Amsterdam.

Plourde, Michel

2008 *Stadaconé : lieu de "demourance" de Donnacona*. Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec, 93 : 11-14.

2012 *L'exploitation du phoque dans le secteur de l'embouchure du Saguenay (Québec, Canada) par les Iroquoiens au Sylvicole supérieur (1000-1534 de notre ère)*. Doctoral Dissertation, Presse de l'Université de Montréal.

Poplawski, Piotr, Joshua J. Kwoka and William Engelbrecht

2009 *Rethinking Palisades in the Northeast: Evidence From the Eaton Site*. *Northeast Anthropology*, 77-78 : 71-87.

Pratt, Peter P.

1963 *A Heavily Stockaded Late Prehistoric Oneida Iroquois Settlement*. *Pennsylvania Archaeologist* 33 (1-2) : 56-92.

1976 *Archaeology of the Oneida Iroquois*, Occasional Publications in *Northeastern Anthropology*, Vol. 1, George's Mills, New Hampshire.

Prezzano, Susan

1992 *Longhouse, Village, and Palisade: Community Patterns at the Iroquois Southern Door*. Unpublished Doctoral Dissertation, SUNY, Binghamton.

Ramsden Carol N.

1988 *The Kirche Site: A 16th Century Huron Village in the Upper Trent Valley*. Occasional Papers in *Northeastern Archaeology*, No.1, Copetown Press, Ontario.

Ramsden P. J.

1968 *The Draper Site: A Late Iroquois Component*. Unpublished Master Thesis, University of Calgary.

1977a *A Refinement of Some Aspect of Huron Ceramic Analysis*. Archaeological Survey of Canada Paper 63, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

1977b *Trent Valley Iroquoian Research*. Arch Notes, 77 (7) : 19-31.

1978 *An Hypothesis Concerning the Effects of Early European Trade among some Ontario Iroquois*. Canadian Journal of Archaeology, 2 : 101-106.

1988 *Palisade Extension, Village Expansion and Immigration in Iroquoian Sites in the Upper Trent Valley*. Canadian Journal of Archaeology, 12: 177-183.

1990a *Death in winter: Changing symbolic patterns in southern Ontario prehistory*. Anthropologica, 32 : 167-181.

1990b *The Hurons: Archaeology and Culture History*. In *Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*, edited by Chris J. Ellis and Neal Ferris: 361-404. Ontario Archaeological Society, Occasional Publication Vol.5, London Chapter.

1996 *The current state of Huron archaeology*. Northeast Anthropology, 51 : 101-112.

2016 *Sixteen-Century Contact between Saint Lawrence Valley and the Upper Trent Valley*. In *Contact in the 16th century: Networks Among Fishers, Foragers and Farmers*, edited by Brad Loewen: 219-234. University of Ottawa Press, Ottawa.

Reed, Patricia

1993 *The MacLeod Site (A1Gr-1) and a Preliminary Delineation of the Lake Ontario Iroquois*. In *North and South: Two Views of the Black Creek-Lalonde Period*, edited by Peter G. Ramsden: 22-62. Occasional Papers in Northeast Archaeology, No.7, Copetown Press, Dundas.

Ramusio, Giovanni Battista

1556 *Delle Navigazioni et Viaggi*. 3 volumes.

Reid C.S. Paddy

1975 *New Trends in the Early Ontario Iroquois Tradition*. Ontario Archaeology, 25 : 7-30.

Rice, G. E.

2001 *Warfare and massing in the Salt and Gila basins of central Arizona*. In *Deadly Landscapes: Case Studies in Prehistoric Southwestern Warfare*, edited by Rice, G. E., and S. A. LeBlanc : 289-330. University of Utah Press, Salt Lake City..

Rice, G. E., and S. A. LeBlanc

2001 *Deadly Landscapes: Case Studies in Prehistoric Southwestern Warfare*, University of Utah Press, Salt Lake City.

Richter, D.K.

1983 *War and Culture: The Iroquois experience*. *The William and Mary Quaterly*, 40 (4) : 528-559.

1992 *The Ordeal of the Longhouse: Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*. University of North Carolina Press, Chapell Hill.

Rickliss, Robert

1966 *A Preliminary Report on some Late Prehistoric and Early Historic Onondaga Sites Near Syracuse, New York*. New York State Archaeological Association, Morgan Chapter, Newsletter, 6 : 1-11.

Ritchie, William A.

1965 *The Archaeology of New York State*. The American Museum of Natural History, Garden City.

Ritchie, William A. and Robert Funk

1973 *Aboriginal Settlement Patterns in the Northeast*. New York State Museum and Science Service, Memoir 20, Albany.

Robertson, D. A. and R.F. Williamson

1998. *The archaeology of the Parsons site: Summary and conclusions*. *Ontario Archaeology*, 65/66 : 146-150.

2003 *The Archaeology of the Dunsmore Site: 15th Century Community Transformations in Southern Ontario*. *Canadian Journal of Archaeology*, 27 : 1-61.

Robertson, D.A., R.F. Williamson and B.M. Welsh

1998. *Settlement patterns at the Parsons site*. Ontario Archaeology, 65/66 : 21-52.

Robertson, D. A.

2005 *The Stage 3-4 Salvage Excavation of the Berholder 2 Site (AlGt-35), Lot 8, Concession 9, Geographic Township of Markham, Box Grove Secondary Planning Area, Box Grove Hill Development Lands, Township of Markham, Regional Municipality of York, Ontario*. Report on File, Ontario Ministry of Culture, Heritage Operations Unit, Toronto.

2006 *The Stage 4 Salvage Excavation of the Baker Site (AkGu-15), Lot 11, Concession 2 (WYS), Block 10, O.P.A. 400, Former Township of Vaughan, City of Vaughan, Regional Municipality of York, Ontario*. Report on File, Ontario Ministry of Culture, Heritage Operations Unit, Toronto.

Roscoe, Paul

2008 *Settlement Fortification in Village and 'Tribal' Society: Evidence from Contact-era New Guinea*. Journal of Anthropological Archaeology, 27 : 507-519.

Rumrill, D. A.

1985 *An Interpretation and Analysis of the Seventeenth Century Mohawk Nation: Its Chronology and Movements*. The Bulletin and Journal of Archaeology for the New York State, 90 : 1-39.

Santerre, Simon

2009 *Le patrimoine archéologique des fortifications du Québec* (en ligne), Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Schacht, R. M.

1984 *The Contemporaneity Problem*. American Antiquity, 49 : 678-695.

Schiffer, Micheal

1987 *Formation Processes of the Archaeological Record*. University of Mexico Press, Albuquerque.

Schulting, R.

2008 *War without warriors? The nature of interpersonal conflict before the emergence of formalized elites*. Paper presented at the 6th World Archaeology Congress, Dublin.

Scull, G. D. (éd.)

1885 *Voyages of Peter Esprit Radisson. Being an Account of his Travels and Experiences Among the North American Indians, from 1652 to 1684*. Edited by G.D. Scull. The Prince Society, volume 16, Boston.

Sellar, R.

1995 *The History of the County of Huntingdon and the Seigniories of Chateaugay and Beauharnois from the First Settlement to the Year 1838 and Revised to the 1900's*. Th Huntingdon Gleaner inc., Huntingdon.

Sempowski, Martha L.

2007 *Archaeology Workshop on Iroquois Site Chronology*. Paper presented at the Conference on Iroquois Research, Rensselaerville, NY.

Sempowski, Martha L. and Lorraine P. Saunders

2001 *Dutch Hollow and Factory Hollow: The Advent of Dutch Trade Among the Seneca, Parts I-III*. Rochester Museum and Science Center, Research Record, No. 24.

Service, E.R.

1962 *Primitive Social Organization*. Random House, New York.

Sidler, Earl R.

1971 *The Durham Site: Prehistoric Iroquois Component in Jefferson County, New York*. Unpublished Master Thesis, University of New York, Buffalo.

Snow, Dean R.

1992 *L'augmentation de la population chez les groupes Iroquoiens et ses conséquences sur l'étude de leurs origines*. Recherches Amérindiennes au Québec, 22 : 5-12.

1994 *The Iroquois*. Blackwell, New York.

1995a *Mohawk Valley Archaeology: The Sites*. Occasional Papers in Anthropology, No. 23, Matson Museum of Anthropology, Pennsylvania State University, University Park.

1995b *Mohawk Valley Archaeology: The Collections*. Occasional Papers in Anthropology, No. 23, Matson Museum of Anthropology, Pennsylvania State University, University Park.

1995c *Population Movements during the Woodland Period: The Intrusion of Iroquoian Peoples*. In *Origins of the People of the Longhouse*, edited by A.

Bekerman and G. Warrick : 5-8. Proceedings of the 21st Annual Symposium of the Ontario Archaeological Society Inc., Ontario Archaeological Society, North York, Ontario.

1997 *The architecture of Iroquois longhouses*. Northeast Anthropology, 53 : 61-84.

2007 *Iroquois-Huron warfare*. In North American Indigenous Warfare and Ritual Violence, edited by Chacon R.J. and R.G. Mendoza : 149-159. University of Arizona Press, Tuscon.

Snow, Dean R., Charles T. Gehring, and William A. Starna

1996 *A Journey into Mohawk and Oneida Country, 1634-1635*. In Mohawk Country: Early Narratives about a Native People, edited by Dean R. Snow, Charles T. Gehring and William A. Starna : 1-13. Syracuse University, Syracuse.

Smith, D.G.

1990 *Iroquoian Societies in Southern Ontario: Introduction and Historic Overview*. In The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650, edited by C. J. Ellis and N. Ferris: 279-290. Ontario Archaeological Society, Occasional Publication Vol.5, London Chapter.

Squier, E.G.

1849 *Aboriginal Monuments of the State of New York*. Smithsonian Contributions to Knowledge 2, Washington, D.C.

1851 *Antiquities of the State of New York*. Geo. H. Derby and Co., Buffalo.

Socci, Mary Catherine

1995 *The Zooarchaeology of the Mohawk Valley*. Unpublished Doctoral Dissertation, Yale University, Connecticut.

Soleki, Ralph S.

1993 *Indian Forts of the 17th Century in the Souther New-England-New-York Coastal Area*. Northeast Historical Archaeology, 22 (1) : 64-78.

St-Arnaud, Daniel

1998 *Pierre Millet en Iroquoisie au 17^e siècle, Le Sachem qui portait la soutane*. Septentrion, Québec.

Steckley, John

1982 *The Clans and Phratries of the Huron*. Ontario Archaeology, 37 : 29-34.

1987 *An Ethnolinguistic Look at the Huron Longhouse*. Ontario Archaeology, 47 : 19-32.

Steinen, Karl T.

1992 *Ambushes, Raids, and palisades: Mississippian Warfare in the Interior Southeast*. Southeastern Archaeology, 11 (2) : 132-139.

Steward, J. H.

1942 *The direct historical approach to archaeology*. American Antiquity, 7 (4) : 337-343.

Stopp, M.

1985 *An Archaeological Examination of the Baumann Site, A 15th Century Settlement in Simcoe County, Ontario*. Ontario Archaeology, 43 : 3-29.

Stothers, D. M.

1977 *The Princess Point Complex*, Archaeological Survey of Canada Paper 58, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

Stout, Neil

1958 *Atlas of Forestry in New York*. State University College of Forestry in New York, Bulletin 41, Syracuse.

Stuiver, M. and P.J. Reimer

1986 *A Computer Program for Radiocarbon Age Calibration*. Radiocarbon, 28 : 1022-1030.

Sykes, C.M.

1983 *An Archaeological and Ethnohistorical Analysis of Huron Intra-Community Exchange Systems*. Unpublished Doctoral Dissertation. Department of Anthropology, University of Toronto, Toronto.

Tanner, Tyree

1978 *The Lot 18 Site*. Beauchamp Chapter, NYSAA Bulletin, 3 (1).

Thérien, Gilles

1996 *Jean de Brébeuf, Écrits en Huronie. Extraits des Relations Jésuites*. Bibliothèque Québécoise, Leméac, Québec.

Thwaites, Reuben Gold (ed.)

1959 (1896-1901) *The Jesuit Relations and Allied Documents*. Edited by Reuben Gold Thwaites, Pageant Book Company, New York.

Thwaites, Reuben Gold (ed.)

1959b (1896-1901) *The Jesuit Relations and Allied Documents : Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France , 1610-1791 ; The Original French, Latin and Italian Texts with English Translations and Notes*. 73 volumes, edited by Reuben Gold Thwaites, Burrows Brothers, Cleveland. (reference used by Viau 2000)

Côté, Augustin (ed.)

1972 (1858) *Relation des Jésuites 1611-1636*. Vol.1, Éditions du Jour, Montréal.

Timmins, P.A.

1997 *The Calvert site: an Interpretative for the Early Iroquoian Village*. University of Ottawa Press. Ottawa.

2009 *Don't Fence Me In: New Insights into Middle Iroquoian Village Organization from the Tillsonburg Village*. In *Iroquoian Archaeology and Analytic Scale*, edited by L. E. Miroff and T. D. Knapp : 51-67. University of Tennessee, Knoxville.

Tremblay, Roland

2001 *Il y a peu de fumée sans trompettes: les pipes iroquoiennes de la région de Saint-Anicet*. *Archéo-logiques*, 15 : 16-34.

2006 *Les Iroquoiens du Saint-Laurent, peuple du maïs*. Les Éditions de l'Homme, Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal.

Tooker, Elisabeth

1978 *The League of the Iroquois : Its History, Politics and Ritual*. In *Northeast*, edited by B.G. Trigger: 418-440. *Handbook of North American Indians*, Vol.15, Smithsonian Institution, Washington.

1987 *Ethnographie des Hurons, 1615-1646*. *Recherches amérindiennes au Québec*, 6^e Signes des Amériques, Québec.

Trigger, Bruce D.

1968 *Archaeological and Other Evidence: A Fresh Look at the Laurentian Iroquois*. *American Antiquity*, 33 : 429-440.

1969 *The Huron. Farmers of the North*. Holt, Rinehart and Winston, Montreal.

1985 *Natives and Newcomers: Canada's Heroic Age Reconsidered*. McGill-Queens University Press, Kingston, Ontario.

1976 *The Children of Aataentsic: A History of the Huron People to 1660*. 2 volumes, McGill-Queens University, Montreal.

1990 (1969) *Huron: Farmers of the North*. Holt, Rinehart and Winston, New York.

1991(1976) *Les Enfants d'Aataentsic*. Traduction by Jean Paul Sainte-Marie and Brigitte C. Hacikyan, Libre Expression, Montréal.

Trigger, B. G. and J.F. Pendergast

1978 *Saint Lawrence Iroquoians*. In *Handbook of North American Indians*, edited by B.G. Trigger: 357-361. Vol. 15, Northeast, Smithsonian Institution, Washington.

Trottier, Stéphanie

2014 *Étude des macrorestes végétaux du site Droulers*. Unpublished Master Thesis, Département d'anthropologie, Université de Montréal.

Tuck, J. A.

1971a *Onondaga Iroquois prehistory-a study in settlement archaeology*. Syracuse University Press, New York.

1971b *The Iroquois Confederacy*. *Scientific American*, 224 (2) : 32-42.

1978 *Northern Iroquoian Prehistory*. In *Handbook of North American Indians*, edited by B.G. Trigger: 322-333. Vol.15, Smithsonian Institution Press, Washington, D.C.

Van der Donck, Adriaen

2008 (1655) *A Description of New Netherland. Iroquoians and their World*. Traduction by D. W. Goedhuys, edited by Charles T. Gehring and William A. Starna, University of Nebraska Press, Lincoln and London.

1841(1648) *Description of the New Netherlands*. Trad. par Jeremiah Johnson, Syracuse University Press, New York.

Van den Bogaert, Harmen M.

1988 (1634-5) *A Journey into Mohawk and Oneida Country, 1634-1635*. Traducted and edited by Charles T. Gehring and William A. Starna, Syracuse University Press, New York.

van der Merwe, N. J., S. Pfeiffer, R. F. Williamson and S. C. Thomas

2003a *Isotopic Analysis and the Diet of the Moatfield Community*. In *Bones of the Ancestors: The Archaeology and Osteobiography of the Moatfield Ossuary*, edited by R. F. Williamson and S. Pfeiffer : 205-222. Canadian Museum of Civilization, Gatineau.

van der Merwe, N. J., R. F. Williamson, S. Pfeiffer, S. C. Thomas and K. O. Allegretto

2003b *The Moatfield ossuary: isotopic dietary analysis of an Iroquoian community, using dental tissue*. *Journal of Anthropological Archaeology* 22 : 245–261.

Vandrei, Charles E.

1986 *A Preliminary Report on the 1983 and 1984 Excavations at Bosley's Mills, HNE 573: A Seventeenth Century Seneca Iroquois Community*. The Rock Foundation and the Research Division of the Rochester Museum and Science Center, Rochester.

Varley C.

1993 *The Carson Site and A Re-Evaluation of the Lalonde Focus*. In *North and South: Two Views of the Black Creek-Lalonde Period*, edited by P.G. Ramsden, vol.7: 63-107. Occasional Papers in Northeastern Archaeology, Copetown Press.

Vavrsek, Jessica L.

2010 *Faunal Remains from the Pine Hill Site (PS-6), St. Lawrence County, New York*. Unpublished Master Thesis. University of Tennessee, Knoxville.

Vencl, S.

1984 *War and Warfare in Archaeology*. *Journal of Anthropological Archaeology*, 3 : 116-132.

1999 *Stone Age Warfare*. In *Ancient Warfare: Archaeological Perspectives*, edited by John Carman and Anthony Harding : 57-72, Sutton, Stroud.

Viau, Roland

2000 *Enfants du néant et mangeur d'âmes*. Boréal, Montréal.

2015 *Amerindia*. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal.

Vorobyov, Denis V.

2000 *The Iroquois (15th–18th centuries AD)*. In *Civilizational Models of Politogenesis*, edited by Dmitri M. Bondarenko and Andrey V. Korotayev : 157-174. Russian Academy of Science.

Wallot, Jean P. (ed.)

1977 (1534-1542) *Voyages en Nouvelle-France de Jacques Cartier*. Edited by Jean P. Wallot. Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, Montréal.

Warrick, Gary R.

1984 *Reconstructing Ontario Iroquoian Village Organization*. Archaeological Survey of Canada Paper 124, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

1988 *Estimating Ontario Iroquoian Village Duration*. *Man in the Northeast*, 36 : 21-60.

1990 *A Population History of the Huron-Petun, A.D. 900-1650*. Doctoral Dissertation, Université McGill, Montréal.

2000 *The Precontact Iroquoian Occupation of Southern Ontario*. *Journal of World Prehistory*, 14 (4) : 415-465.

2003 *European Infectious Disease and Depopulation of the Wendat-Tionontaté (HuronPetun)*. *World Archaeology*, 35 (2) : 258-275.

2008 (1990) *A Population History of the Huron-Petun, A.D. 500-1650*. Cambridge University, New York.

Weber, R.A.

1968 *An Archaeological Survey in Jefferson County*. Unpublished Master Thesis, University at Buffalo, SUNY.

Whitney Theodore

1964 *Thurston, Onneyuttehage*. NYSAA Chenango Chapter Bulletin 6 (1).

1970 *The Buyea Site, Ond13-3*. The Bulletin: Journal of the New York State Archaeological Association, 50:1-14.

1971 *The Olcott Site, Msv-3*. NYSAA Chenango Chapter Bulletin 12 (3): 1-27.

Williamson, Ronald F.

1983 *The Robin Hood Site : A Study of Functional Variability in Late Iroquoian Settlement Patterns*. Ontario Archaeological Society, Monographs in Ontario Archaeology, Vol. 1, Toronto.

1990 *The Early Iroquoian period of southern Ontario*. In *The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*, edited by Ellis, C. J. and N. Ferris : 291-320. Ontario Archaeological Society, Occasional Publication Vol.5, London Chapter.

1992 *Croissance démographique et continuité culturelle dans le Nord-Est Américain*. Recherches Amérindiennes au Québec, vol.22, no.4: 26-28.

2011 *What Will be as Always Been: The Past and Present of Northern Iroquoian*. In *The Oxford Handbook of North American Archaeology*, edited by Timothy R. Pauketat: 273-283. Oxford University Press, New York.

2007 *Ontnontsiskiaj ondaon (The House of Cut-off Heads) : The History and Archaeology of Northern Iroquoian Trophy Taking*. In *The Taking and Displaying of Human Body Parts as Trophies*, edited by Richard J. Chacon and David H. Dye : 190-221. Springer, New York.

Williamson, R. F., S. J. Austin and S.C. Thomas

2003 *The Archaeology of the Grandview Site: A Fifteenth Century Iroquoian Community on the North Shore of Lake Ontario*. Arch Notes 8 (5) : 5-49.

Williamson, R. F.

1990 *The Early Iroquoian occupation of Southern Ontario*. In *The Archaeology of Southern Ontario AD 1650*, edited by Ellis, C.J. and N. Ferris : 291-321. Ontario Archaeological Society, Occasional Publication Vol.5, London Chapter.

Williamson, Ronald, F., Martin, S. Cooper and David A. Robertson

1998 *The 1989-90 Excavations at the Parson Site: Introduction and Retrospect*. Ontario Archaeology, 65/66 : 4-16.

Willey, Gordon R.

1953 *Prehistoric Settlement Patterns in the Viru Valley*. Bureau of American Ethnology, Bulletin 155, Smithsonian Institution, Washington, DC.

Wintemberg, W.J.

1972 *Roebuck Prehistoric Village Site, Grenville County, Ontario*. National Museum of Man, Bulletin No.83, Anthropological Series No.19, Ottawa.

Wilcox, D., and Haas, J.

1994 *The scream of the butterfly: Competition and conflict in the prehistoric Southwest*. In *Themes in Southwest Prehistory*, edited by Gummerman, G. J. : 211-238. School of American Research Press, Santa Fe.

Woods, Audrey

2012 *Le village iroquoien de Mailhot-Curran, Saint-Anicet*. Unpublished Master Thesis, Département d'anthropologie, Université de Montréal.

2013 *L'apparement stylistique et culturel des potières de Mailhot-Curran, Saint-Anicet*. *Archéo-logiques*, 26 : 25-55.

Woodworth, H.

1895 *Indian Villages in Jefferson County*. Jefferson County Historical Society, 3 : 53-54.

Wray, Charles F., Martha L. Sempowski, Lorraine P. Saunders, and Gian Carlo Cervone

1987 *The Adams and Culbertson Sites*. Rochester Museum and Science Center, Research Records No. 19.

Wray, Charles F., Martha L. Sempowski, and Lorraine P. Saunders

1991 *Tram and Cameron: Two Early Contact Era Seneca Sites*. Rochester Museum and Science Center, Research Records No. 21.

Wright, James V.

1966 *The Ontario Iroquois Tradition*. National Museum of Man, Bulletin 210, Ottawa.

1972 *Ontario Prehistory: An Eleven-Thousand-Year Archaeological Outline*. Van Nostrand Reinhold, Canadian Prehistory Series, Scarborough, Ontario.

1974 *The Nodwell Site*. Archaeological Survey of Canada Paper 22, Mercury Series, National Museum of Man, Ottawa.

1985 *The Comparative Radiocarbon Dating of Two Prehistoric Ontario Iroquoian Villages*. *Journal Canadien d'archéologie*, 9 (1) : 57-68.

1986 *The Uren Site AfHd-3: An Analysis and Reappraisal of the Uren Substage Type Site*. Ontario Archaeological Society, Toronto.

Wright, J. V., Wright D.

1990 *A News Item from McKeown Site*. Arch Notes, 90 (5) : 4-32.

Wright, J. V. and J.E. Anderson

1969 *The Bennett Site*. National Museum of Canada, Bulletin 229, Ottawa.

Wright, Milton J.

1977 *The Walker Site*. Master Thesis. McMaster University, Hamilton.

1981 *The Walker Site*. Archaeological Survey of Canada Paper, no.103, Mercury Series, Natural Museum of Man, Ottawa.

1986 *The Uren Site AfHd-3: An Analysis and Reappraisal of the Uren Substage Type Site*. Monographs in Ontario Archaeology 2. Ontario Archaeological Society, Ontario.

Wrong, G. M.

1939 (1632) *The Long Journey to the Country of the Hurons*. By Gabriel Sagard, edited by G.M. Wrong, The Champlain Society, Totonto.

1968 (1632) *Sagard's Long Journey to the Country of the Hurons*. By Gabriel Sagard, edited by G. M. Wrong. Greenwood Press, New York.

Annexes : Tableaux et Figures

Figure 1.1. Distribution des Iroquoiens et Algonquiens (tiré de Tremblay 2006 : 15)

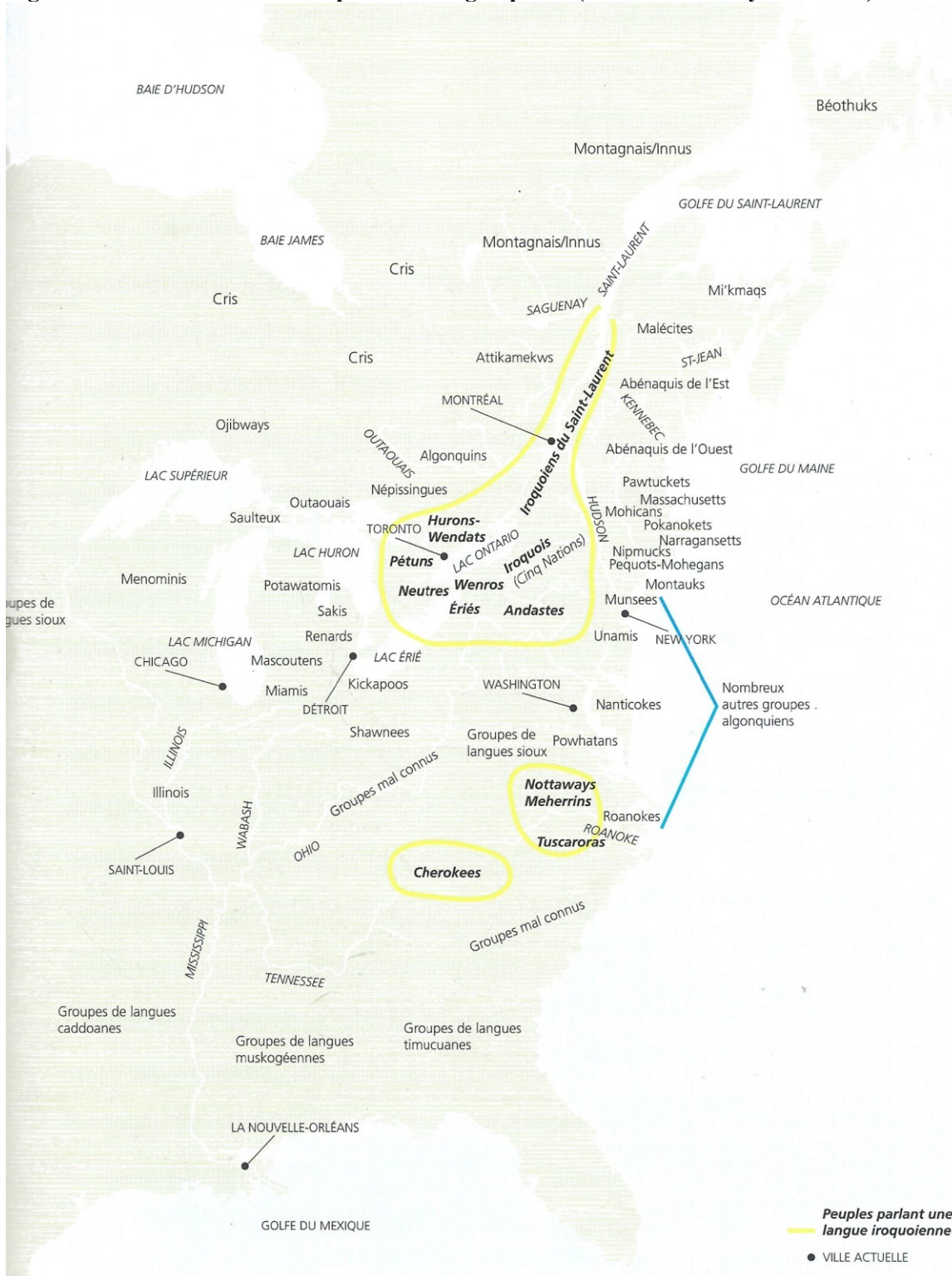


Figure 1.2. Territoire des Hurons (tiré de Ramsden 1996 : 102)

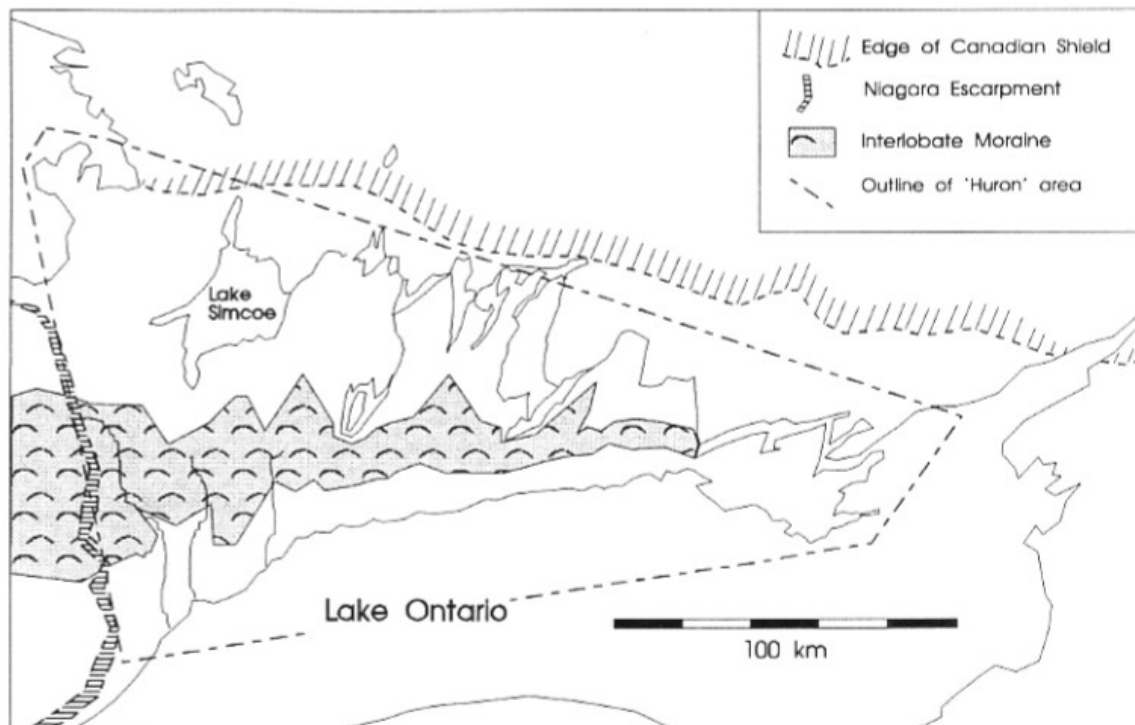


Figure 1.4. Territoire des Iroquois et établissements des cinq Nations (1500-1700) (tiré de Jones 2008 : 12)

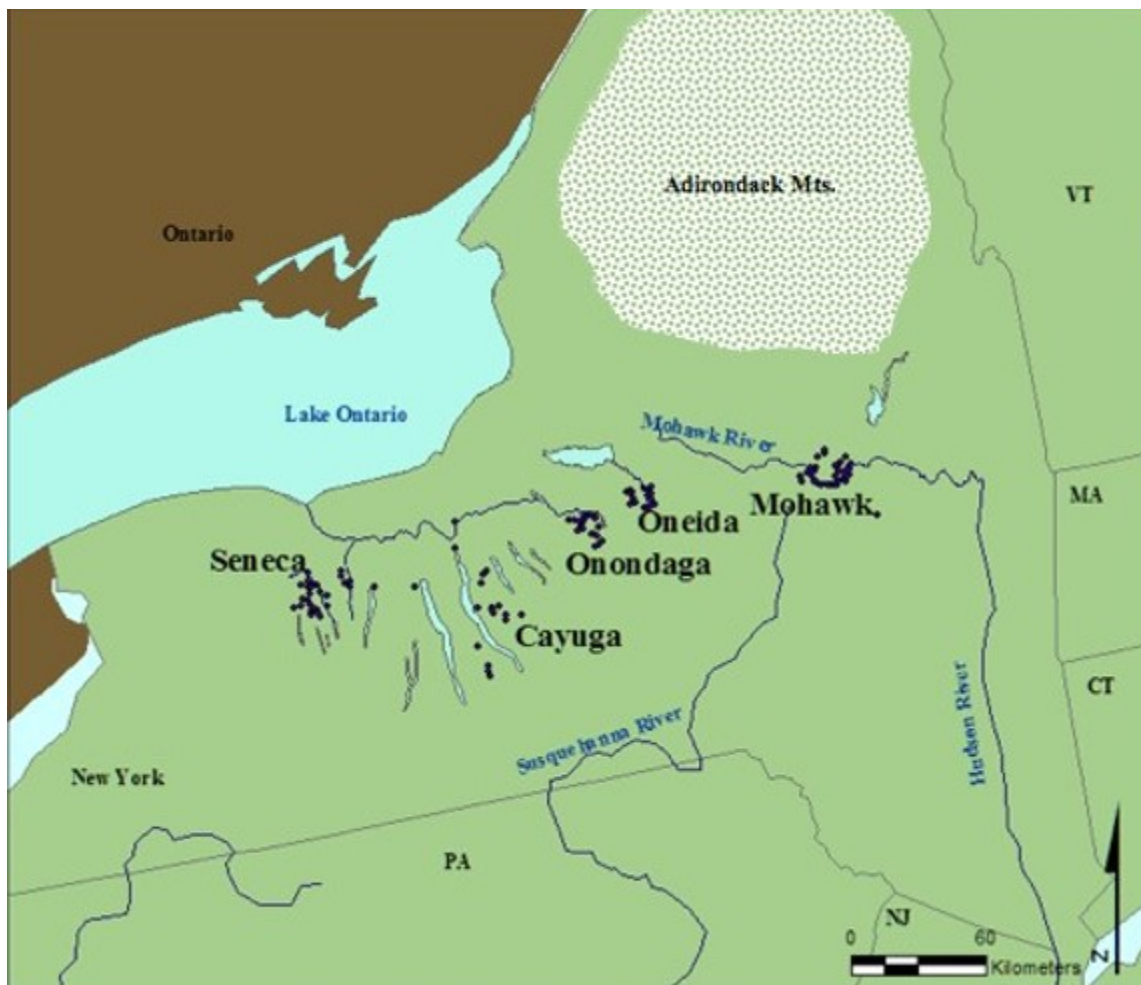


Figure 1.6. Découpage du territoire des Iroquoiens du Saint-Laurent en trois provinces culturelles distinctes et autonomes (tiré de Chapdelaine 1989 : 261)

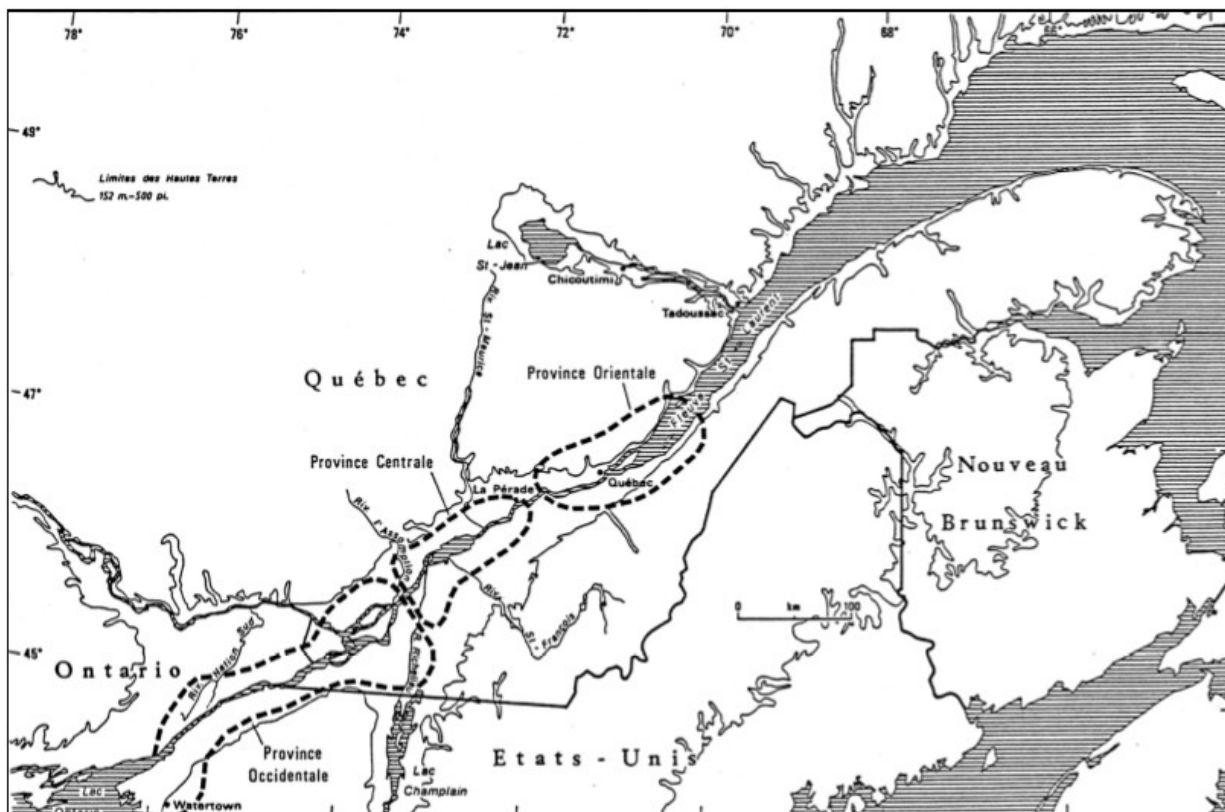


Figure 1.7. Les concentrations de sites Iroquoiens du Saint-Laurent (tiré de Tremblay 2006 : 113)

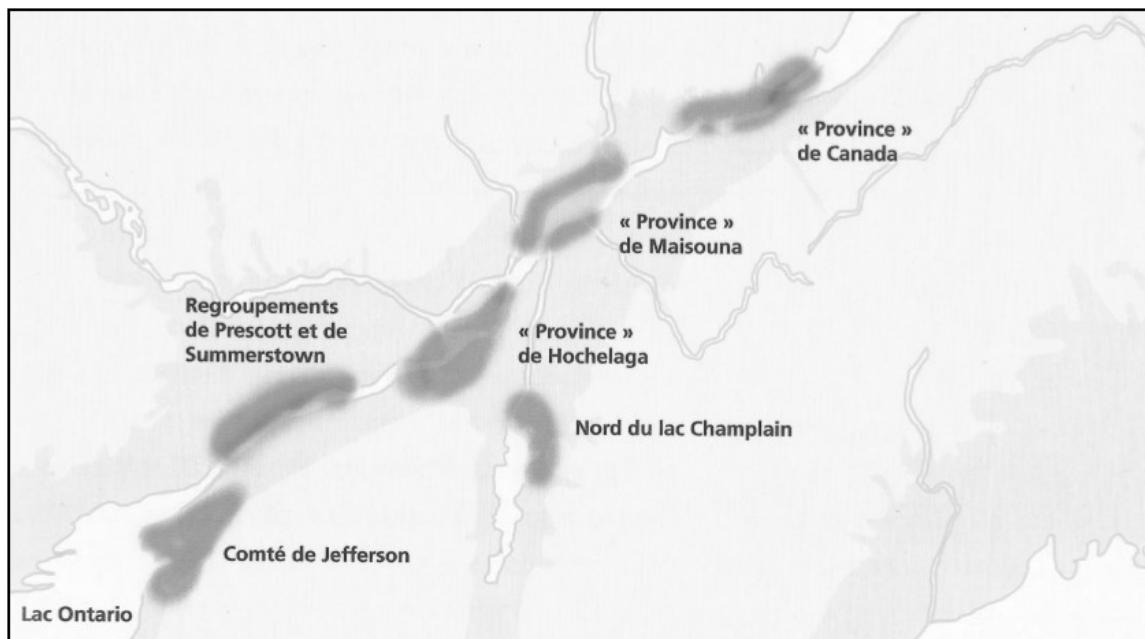


Figure 1.8. Les sites iroquoiens et les concentrations régionales (Chapdelaine 2015 : 52)

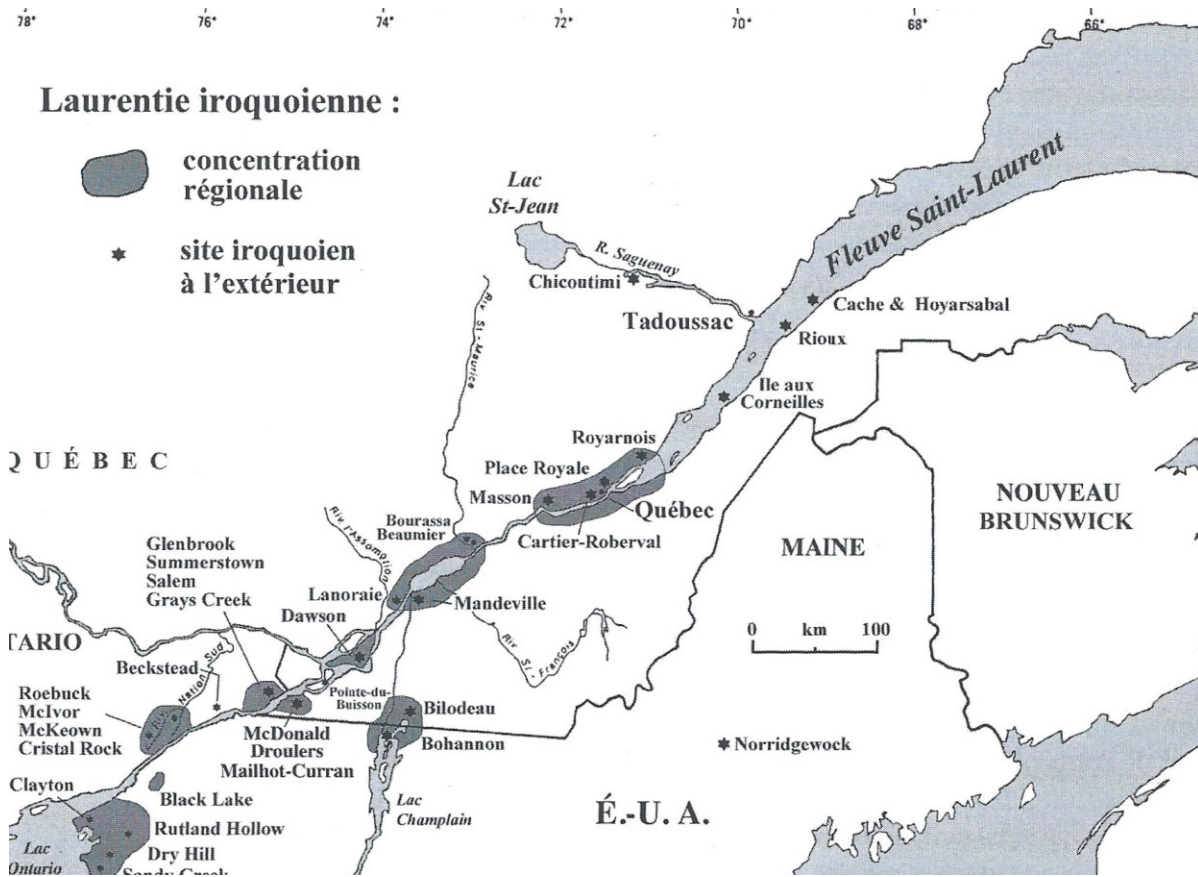


Figure 1.9. Localisation des sites archéologiques de Saint-Anicet (tiré de Gagné 2006b)



Figure 1.11. Illustration d'un fort de guerre iroquois (Tiré de Samuel de Champlain, Les voyages du sieur Champlain (1613)) (Beaulieu et al. 2013)



Figure 1.12. Représentation du village fortifié de Hochelaga (Tiré de Ramusio (1556), réalisé par Giacomo Gastaldi)

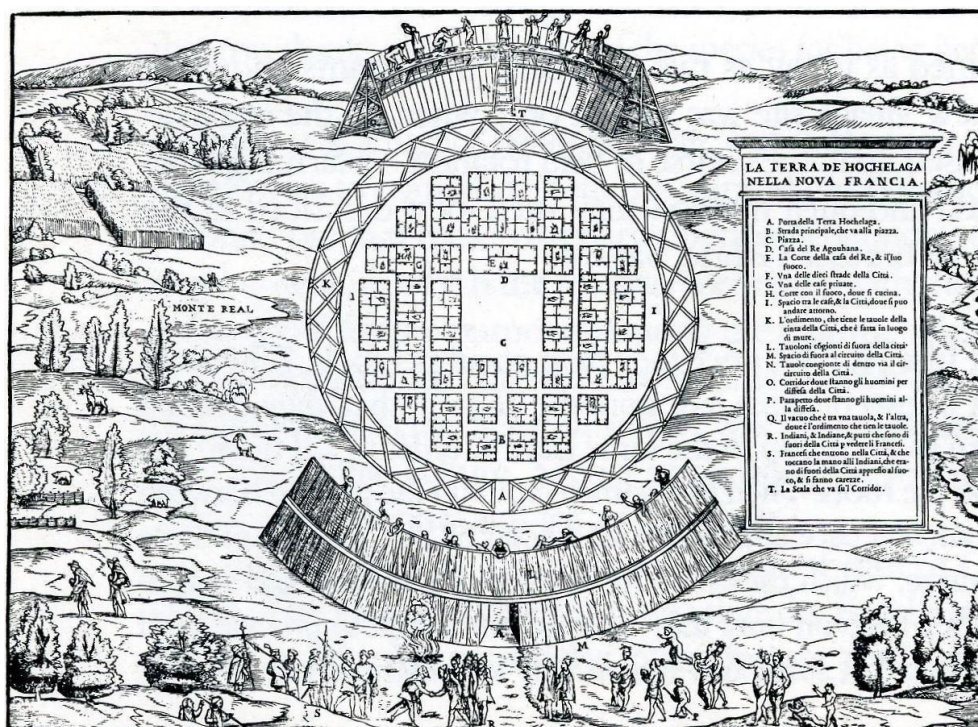


Figure 3.1. Répartition diachronique des sites Hurons de 1400 à 1500

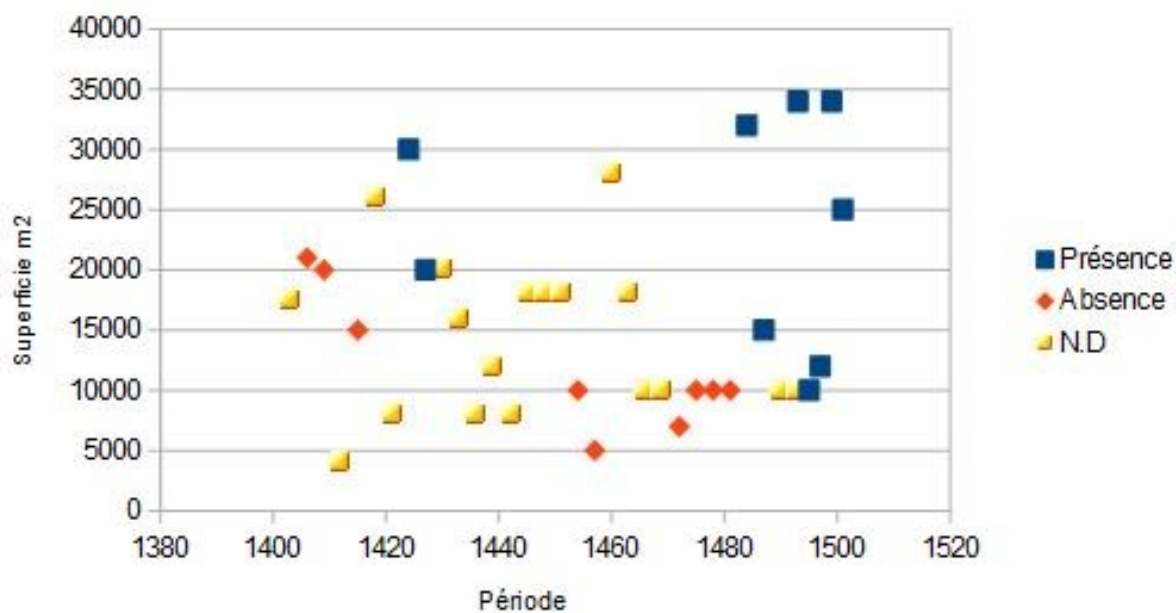


Figure 3.2. Répartition diachronique des sites Hurons de 1500 à 1600

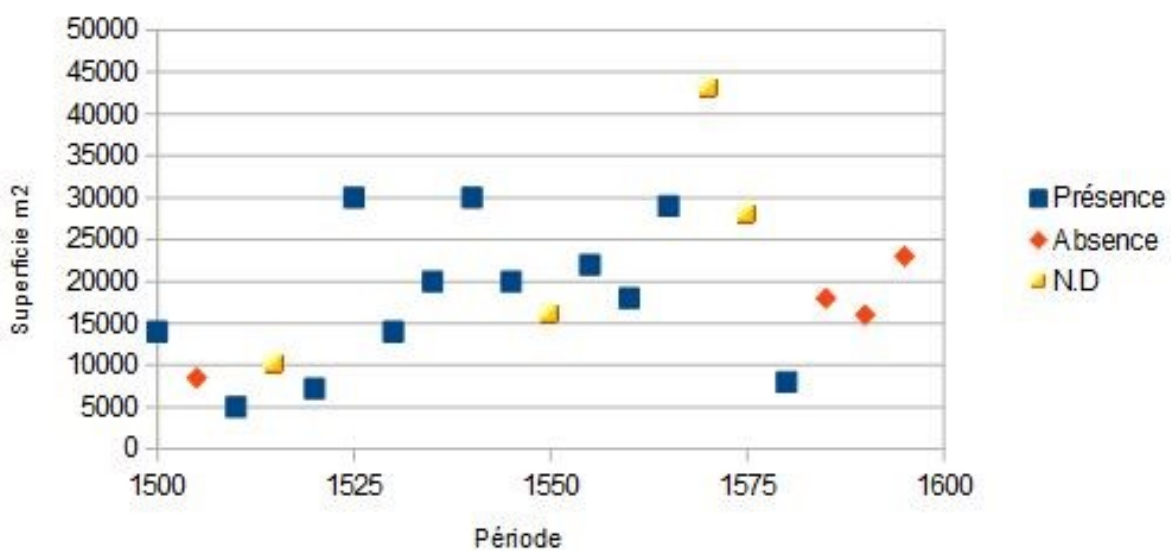


Figure 3.3. Répartition diachronique des sites Hurons de 1600 à 1650

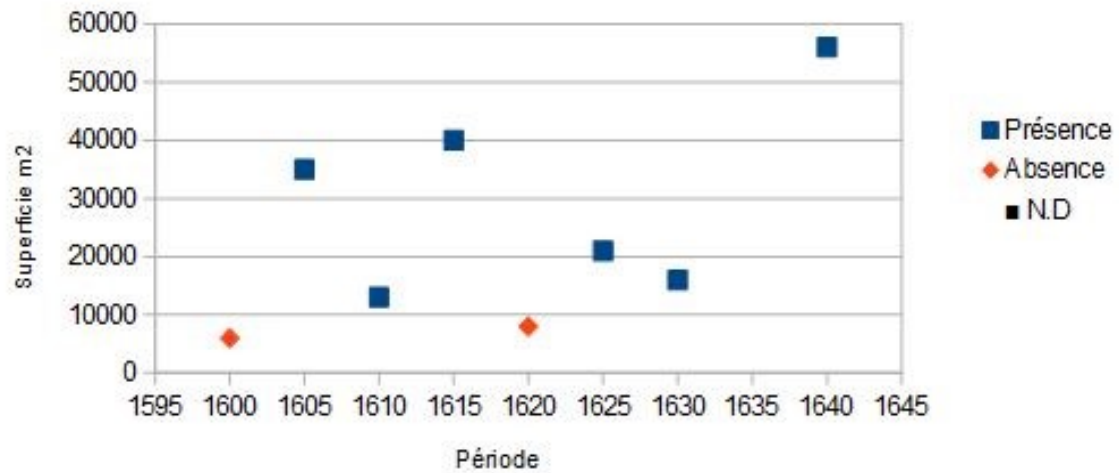


Figure 3.4. Distribution des sites Hurons 1400-1450 (tiré de Birch 2012 : 651)

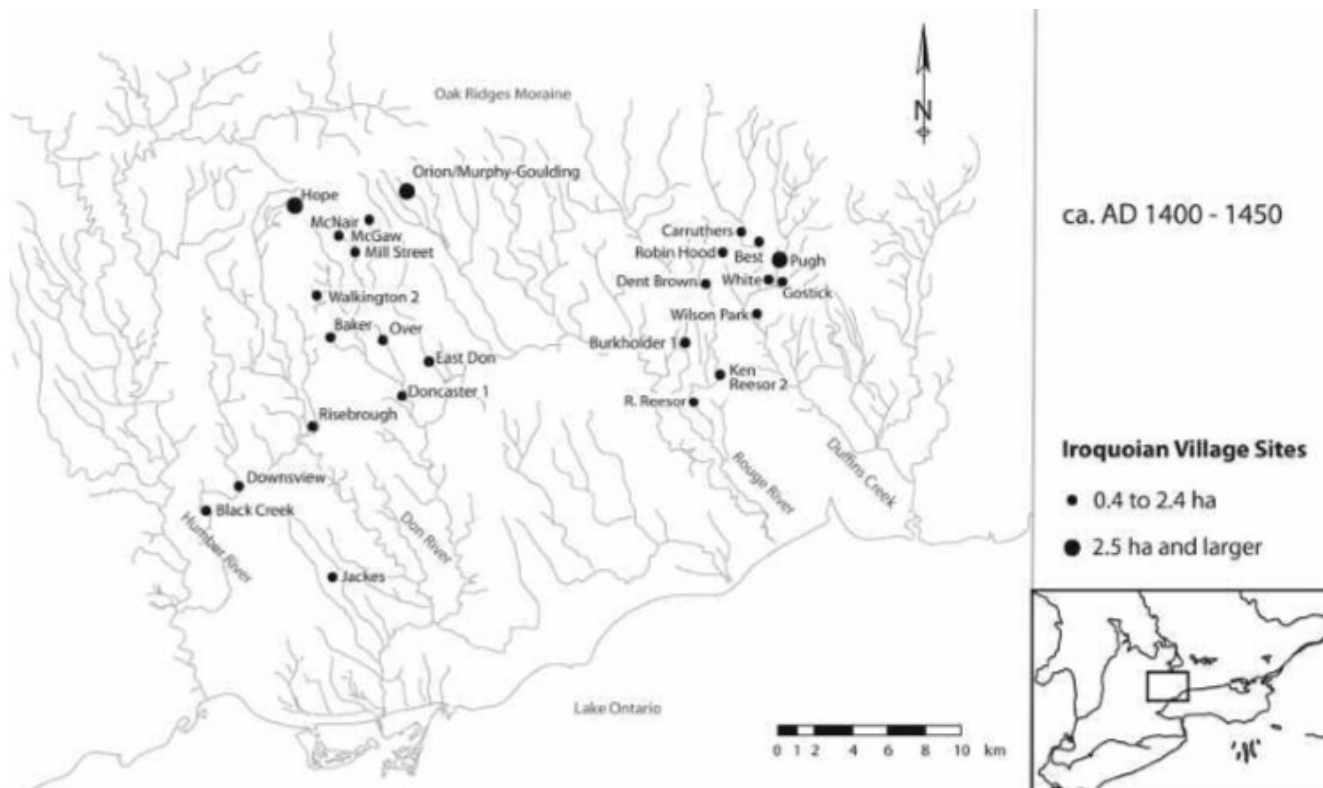


Figure 3.5. Distribution des sites Hurons 1450-1500 (tiré de Birch 2012 : 651)

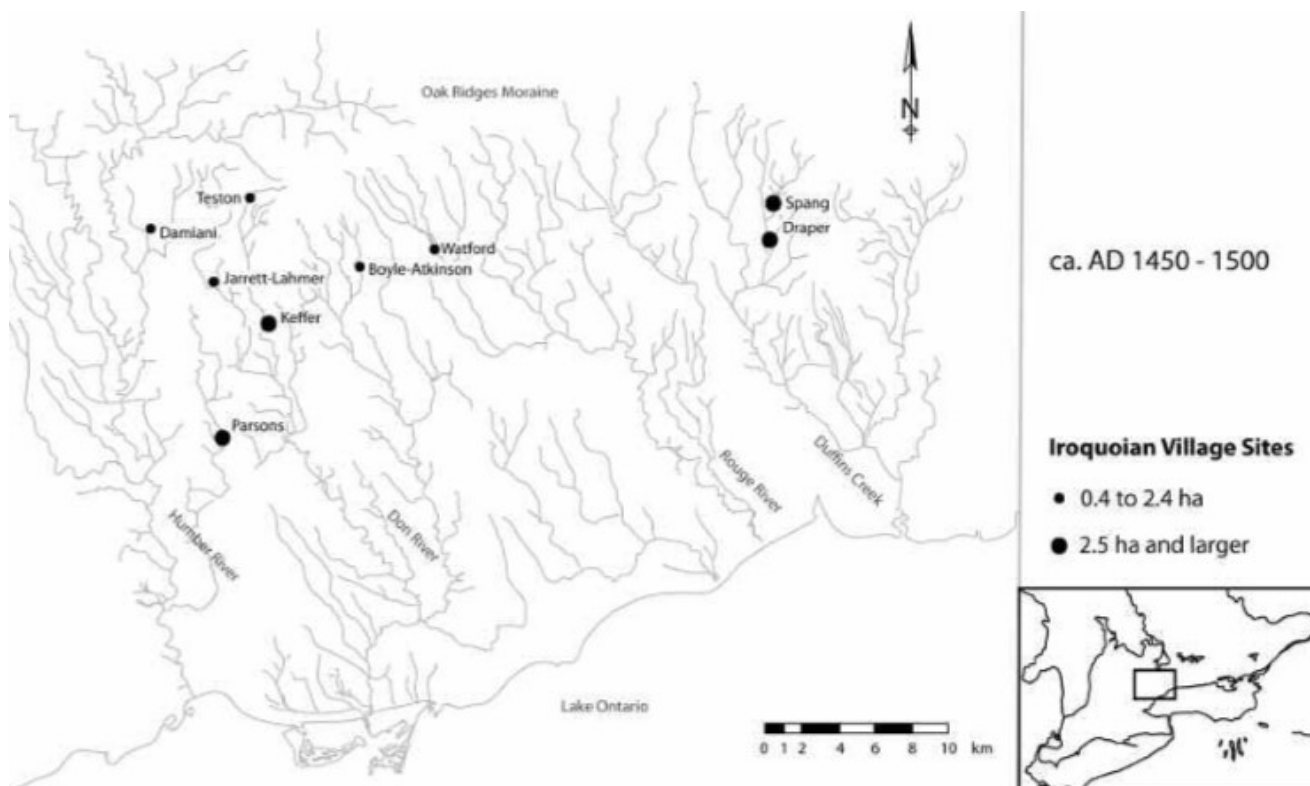


Figure 3.6. Distribution des sites Hurons 1500-1550 (tiré de Birch 2012 : 652)

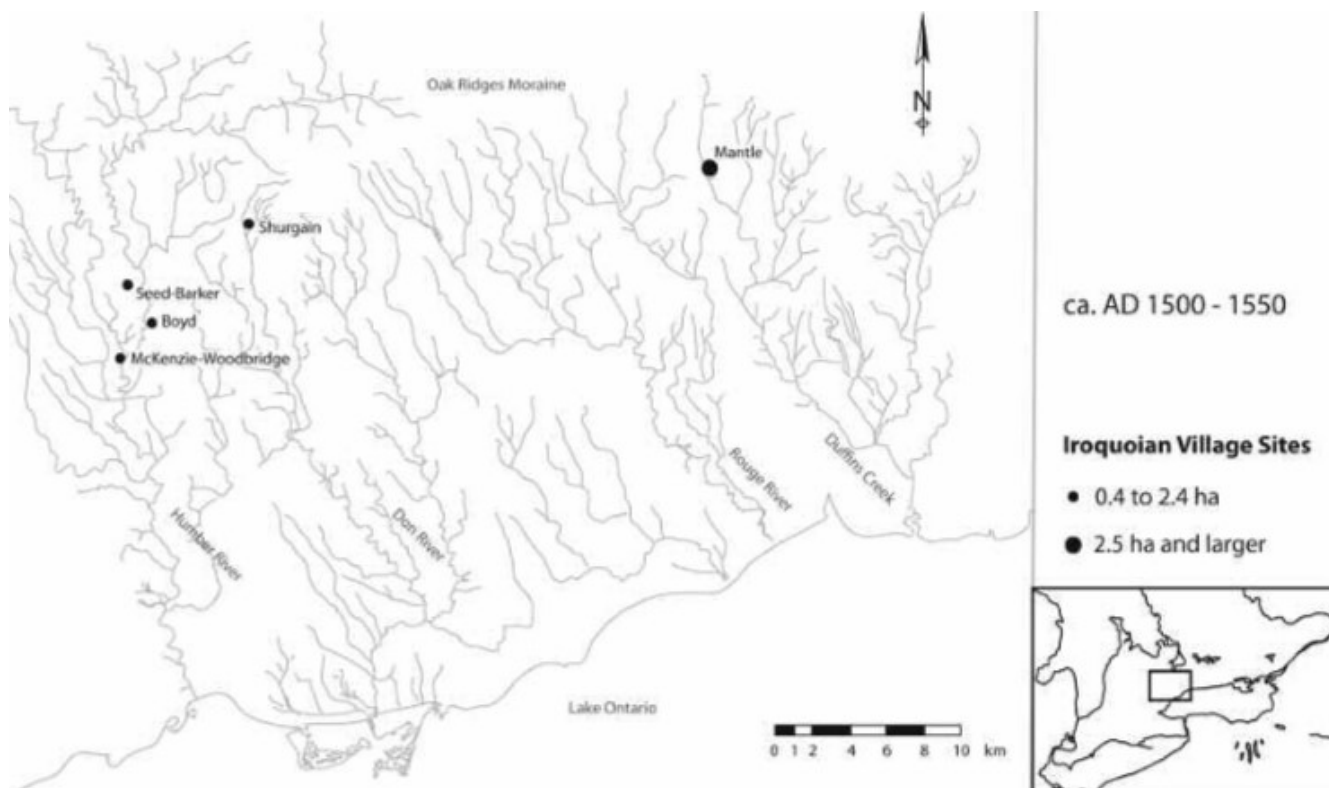


Figure 3.7. Territoire et sites retenus par Creese pour la période 900-1500 (tiré de Creese 2011 : 49)

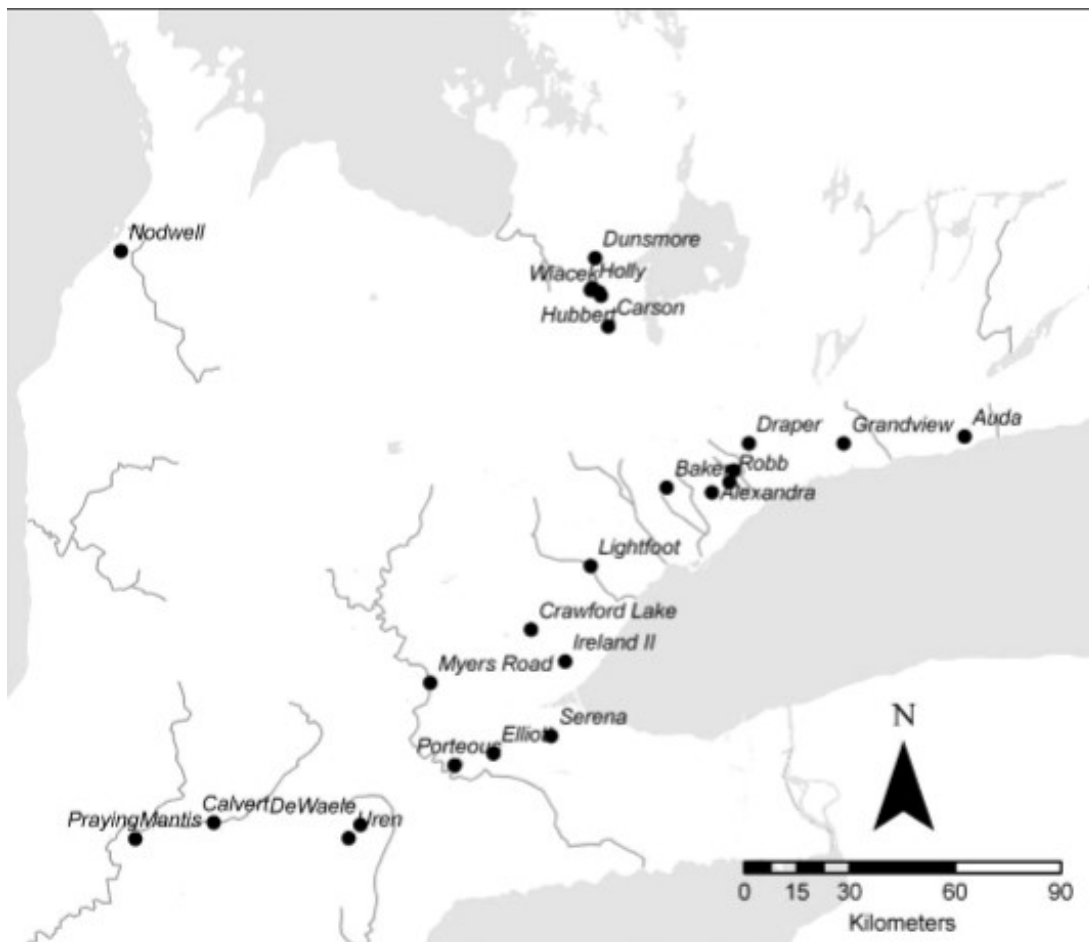


Figure 3.8. Répartition diachronique des sites Mohawks de 1400 à 1650

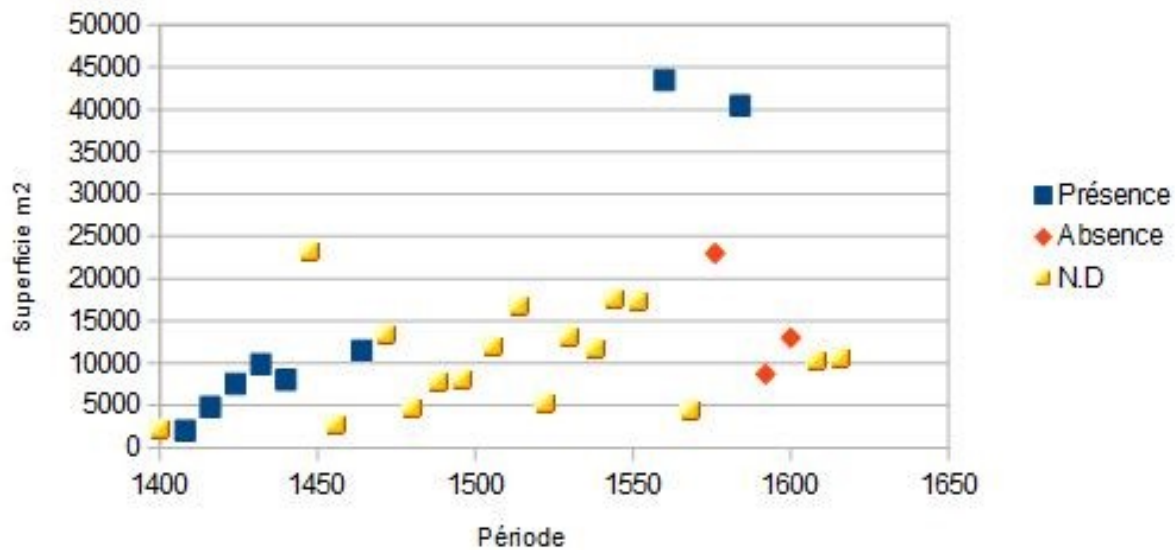


Figure 3.9. Répartition diachronique des sites Oneida de 1400 à 1650

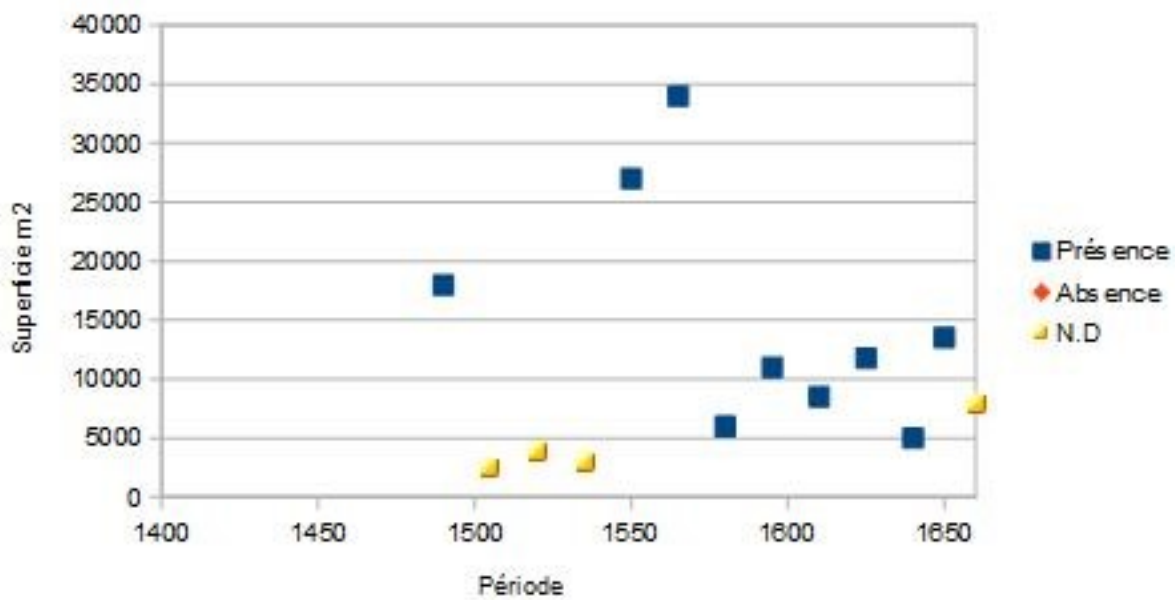


Figure 3.10. Répartition diachronique des sites Onondaga de 1400 à 1650

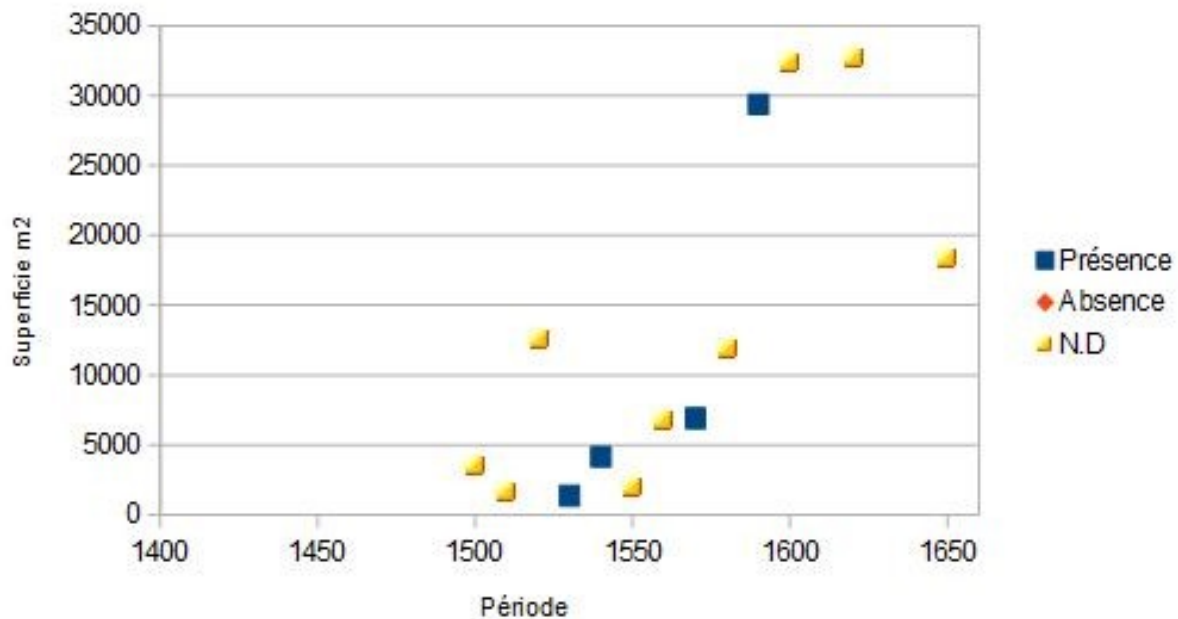


Figure 3.11. Répartition diachronique des sites Cayuga de 1400 à 1650

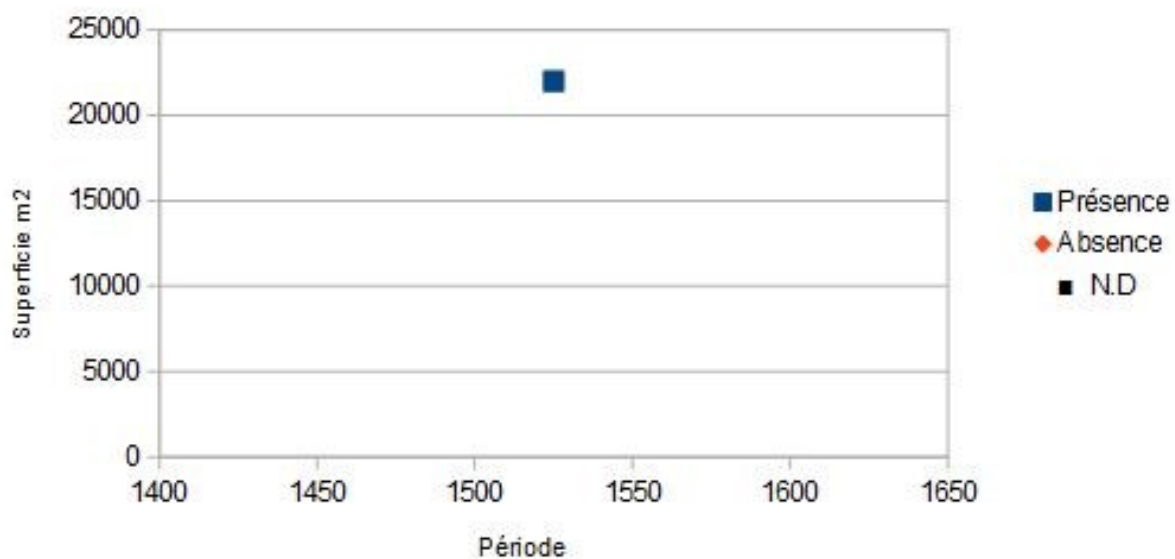


Figure 3.12. Répartition diachronique des sites Seneca de 1400 à 1650

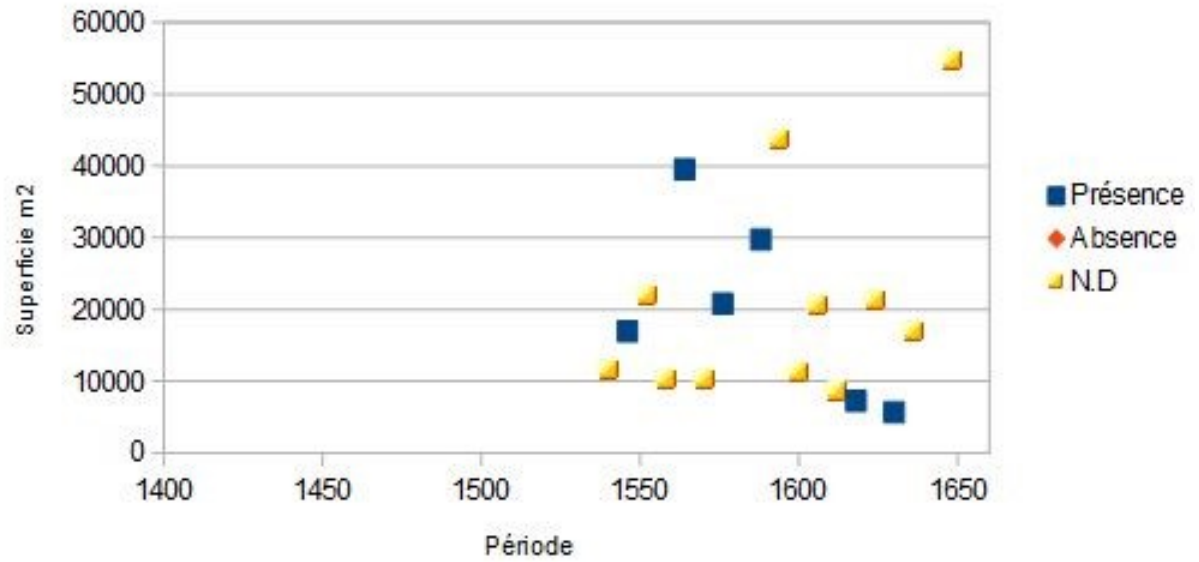


Figure 3.13. Distribution des sites Mohawks de 1500 à 1700 (Tiré de Jones 2008 : 224)



Figure 3.14. Distribution des sites Oneida de 1500 à 1700 (Tiré de Jones 2008 : 264)



Figure 3.15. Distribution des sites Onondaga de 1500 à 1700 (Tiré de Jones 2008 : 296)

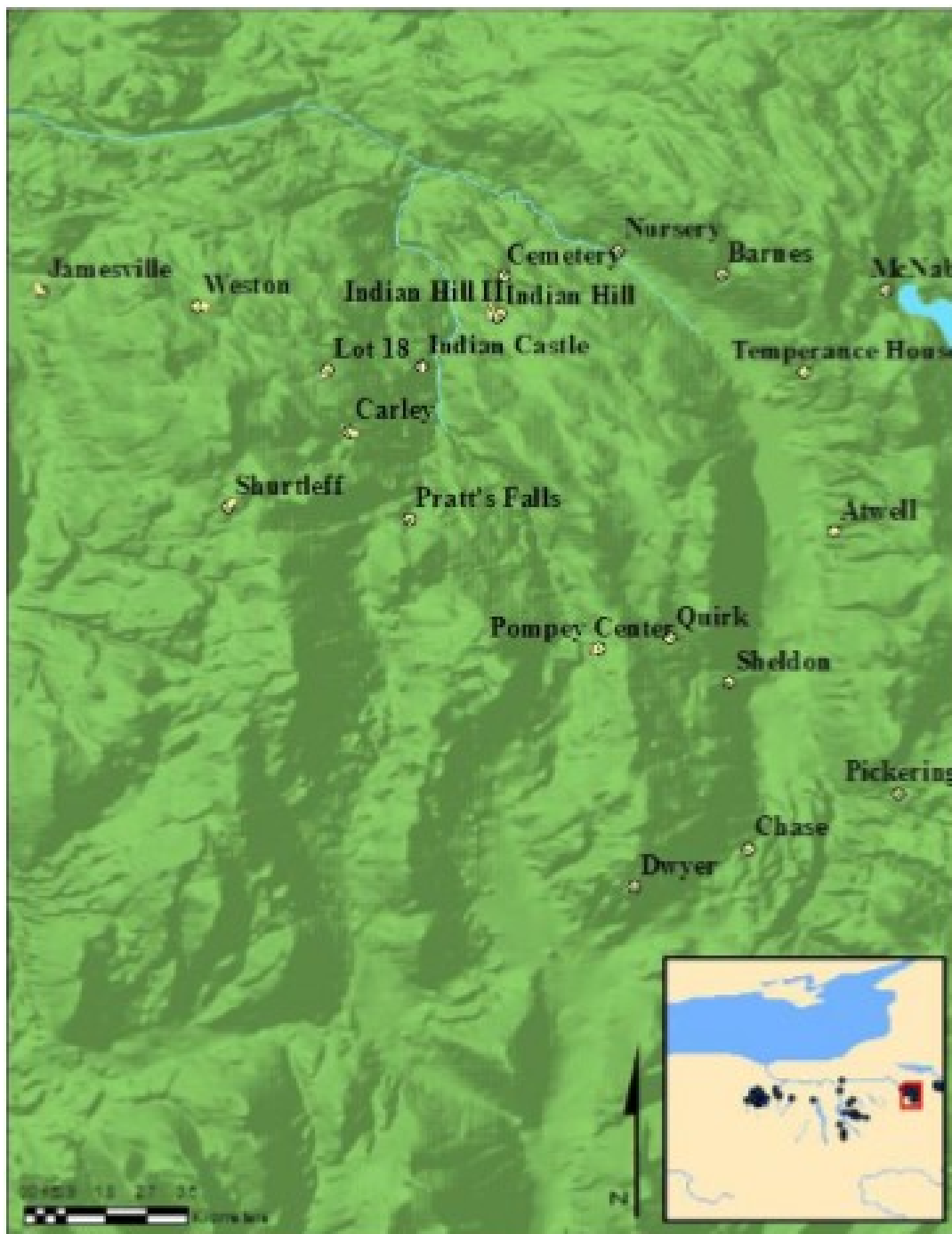


Figure 3.16. Distribution des sites Cayuga de 1500 à 1700 (Tiré de Jones 2008 : 320)



Figure 3.17. Distribution des sites Seneca de 1500 à 1700 (Tiré de Jones 2008 : 333)

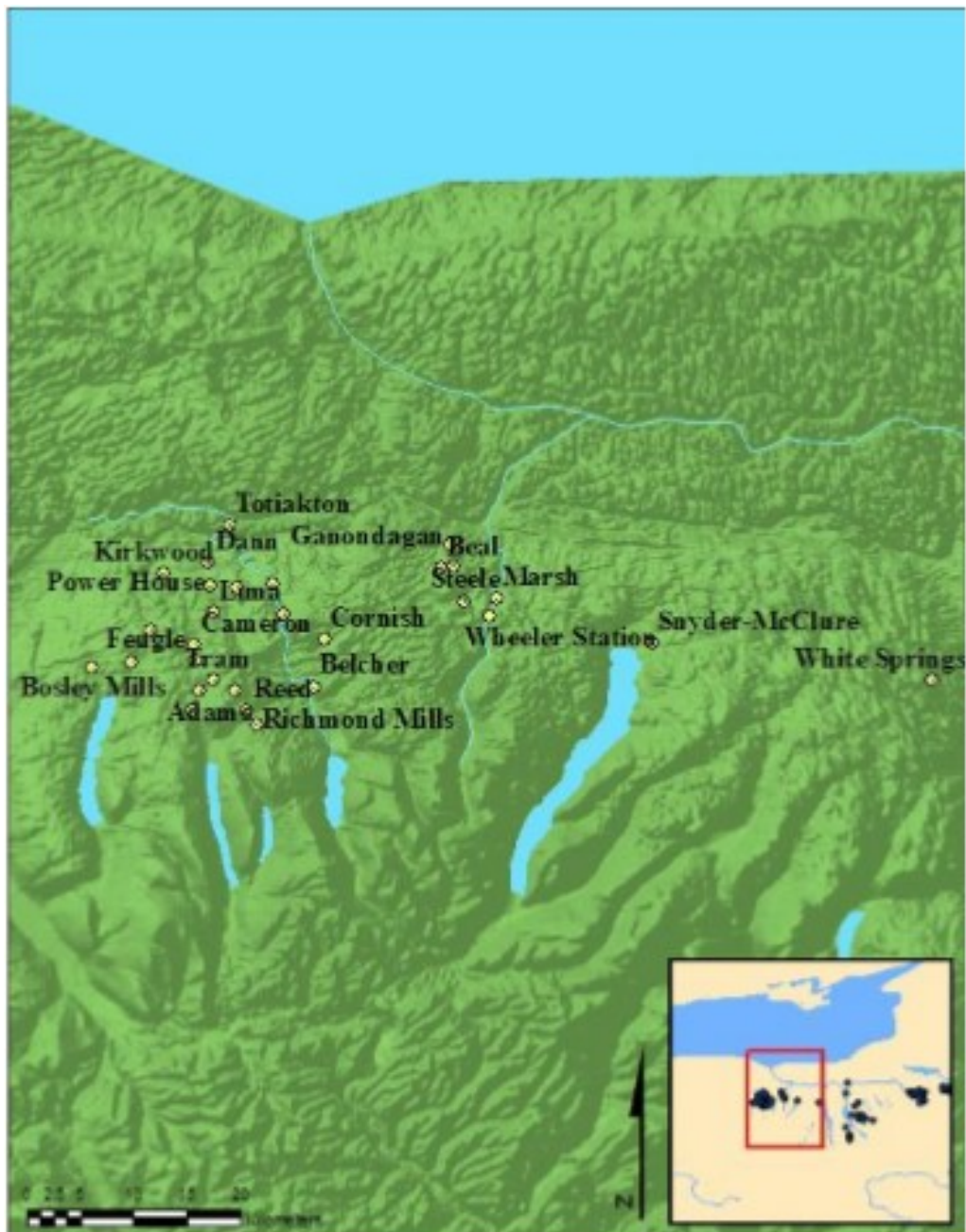


Figure 3.18. Répartition diachronique des sites Iroquoiens du Saint-Laurent

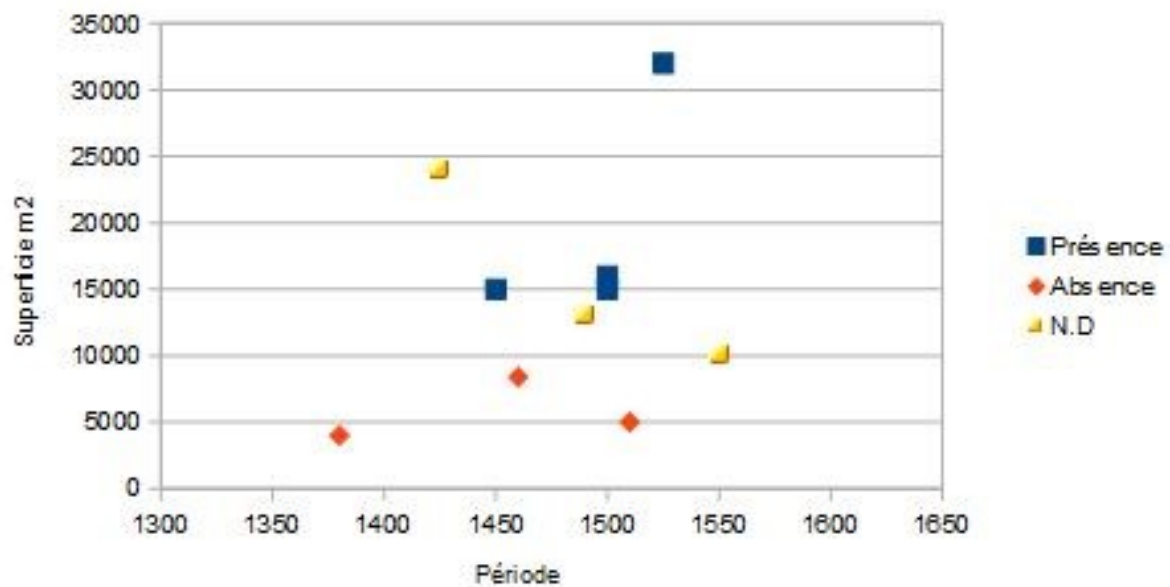


Figure 4.1. Répartition diachronique du diamètre des pieux des sites Hurons, Iroquois et Iroquoiens du Saint-Laurent de 1400 à 1650

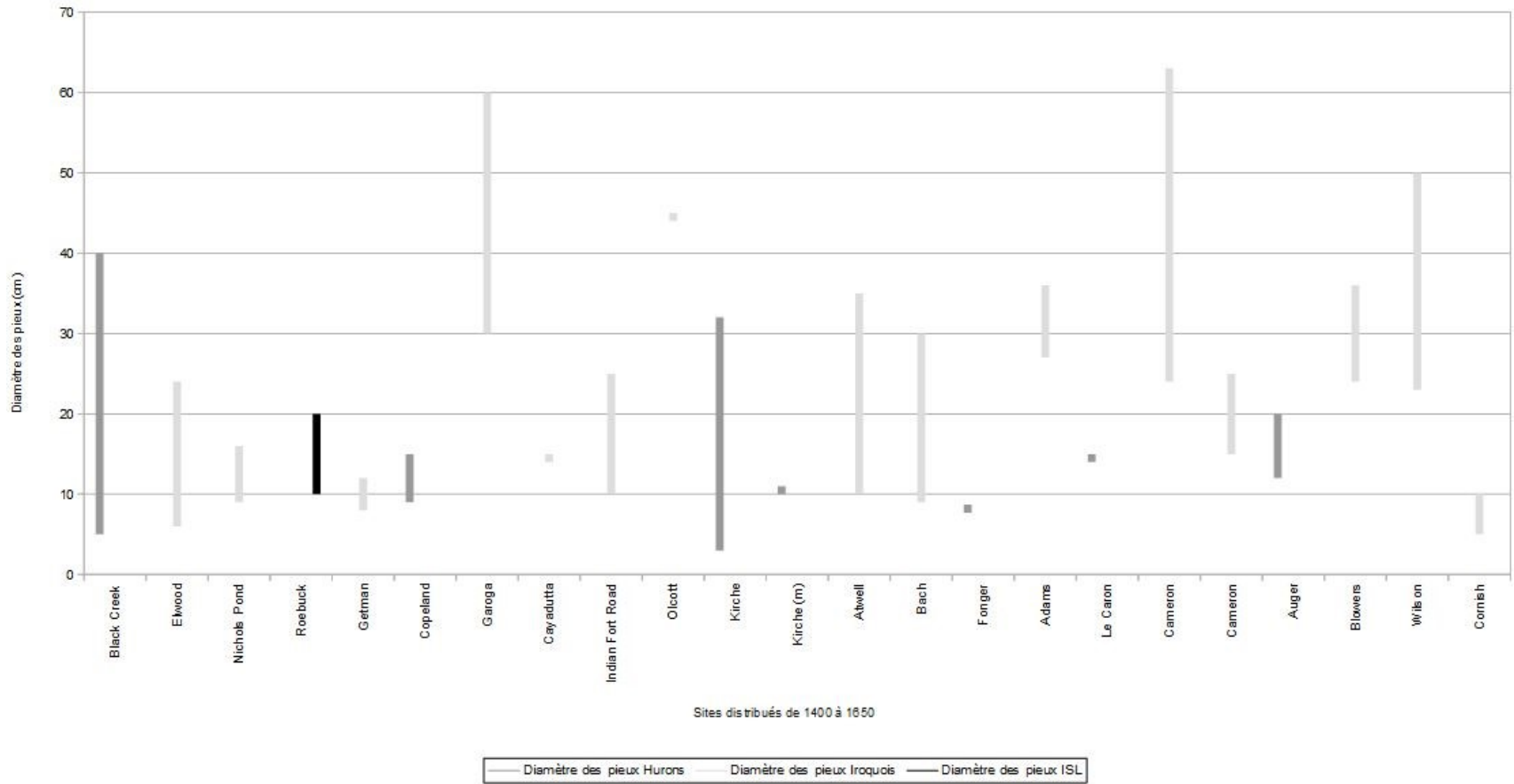


Figure 4.2. Répartition diachronique du nombre de rangée des sites Hurons, Iroquois et Iroquoiens du Saint-Laurent de 1400 à 1650

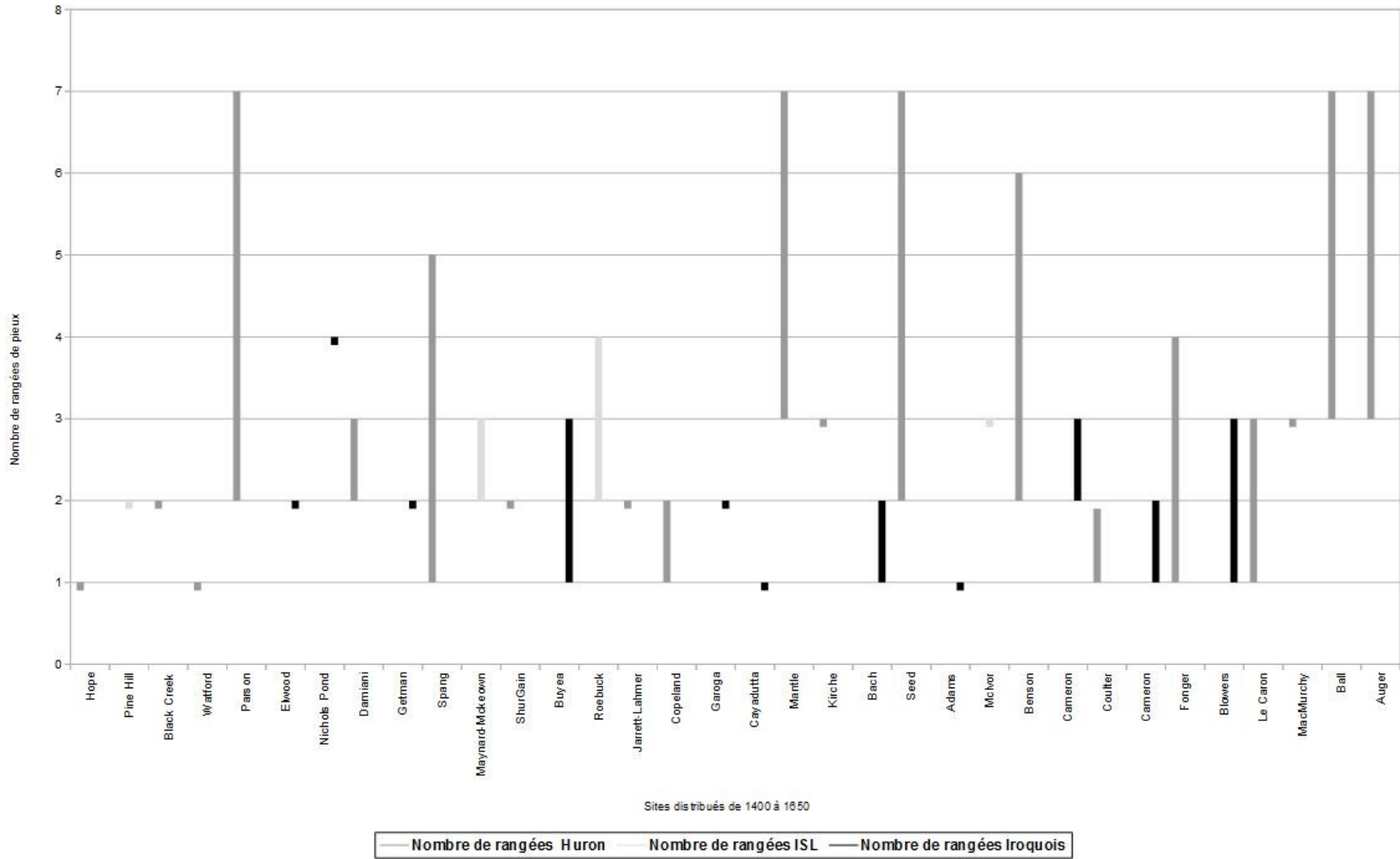
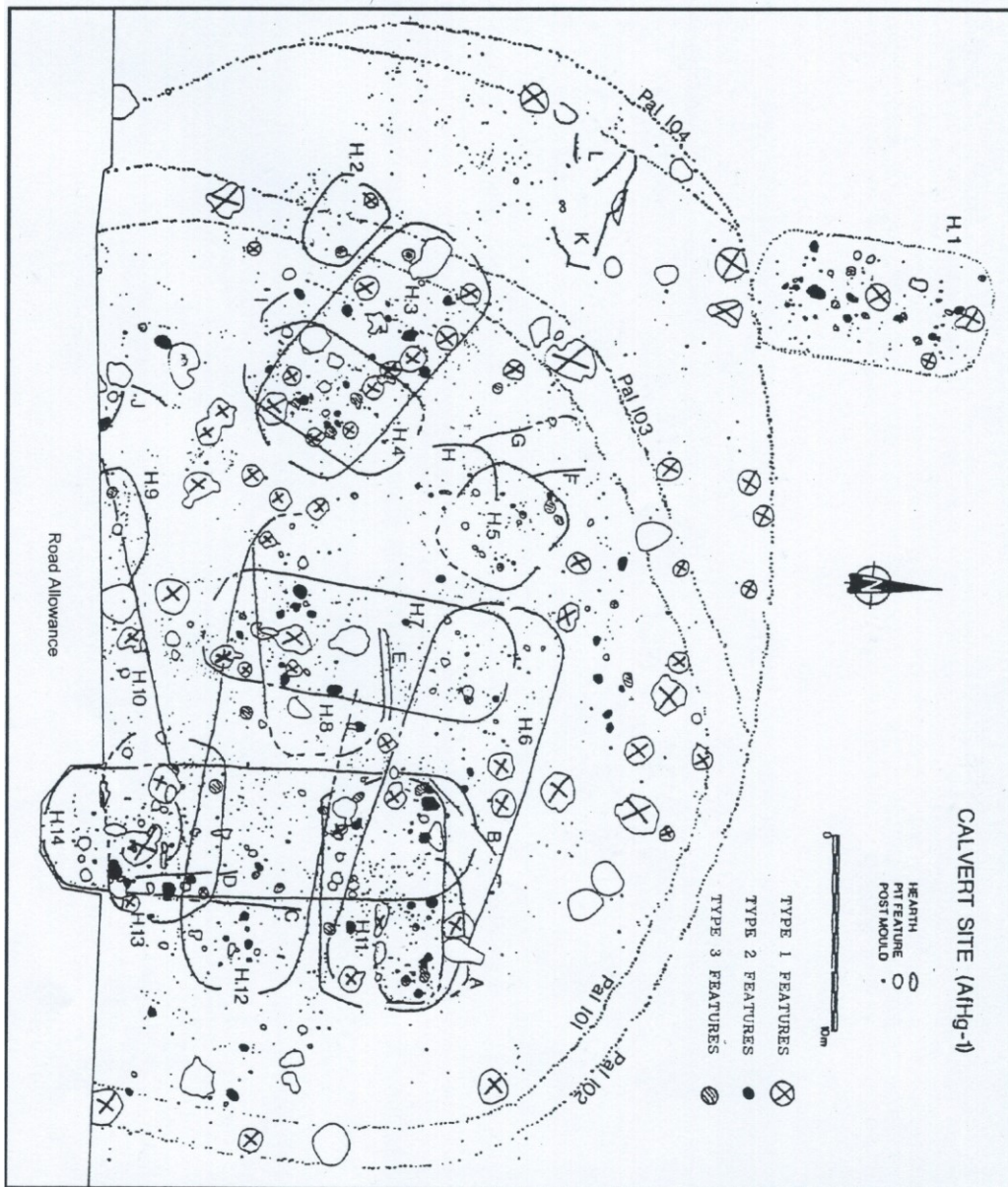


Figure 4.4. Traces de la palissade et du site Calvert en vue aérienne (tiré de Timmins 1997 : 164)



TABLEAU

Tableau 3.1. Recension des données – Hurons 1400-1650

Hurons								
Période	Nom du Site	Nombre de Maisons-longues connues	Taille du site (en m ²)	Absence-Présence de fortification	Nombre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)	Type d'établissement
1400-1500	Quackenbush	2	17500	*	*	*	1400	Village
	Hardrock	1	*	*	*	*	1415	*
	Carson	8	21000	Absence	n/a	n/a	1445	Village satellite
	Dunsmore	*	20000	Absence	n/a	n/a	1450	Village satellite
	Payne	*	4000	*	*	*	1450	Hameau
	Joseph	*	15000	Absence	n/a	n/a	1450	Village satellite
	Bauman	2	26000	*	*	*	1450	Village
	Milroy	*	8000	*	*	*	1400-1425	Village
	Hope	13	30000	Présence	1	*	1400-1425	Village
	Black Creek	*	20000	Présence	2	5 à 40	1400-1450	Village
	Downsview	*	20000	*	*	*	1400-1450	Village
	Ken Reesor II	*	16000	*	*	*	1400-1450	Village
	Watford	7	*	Présence	1	*	1400-1450	Village
	Orion-Murohy-Goulding	10	*	Absence	n/a	n/a	1400-1450	Village
	Russell Reesor	*	8000	*	*	*	1400-1450	Village
	Gostick	*	12000	*	*	*	1400-1450	Village
	Carruthers	*	8000	*	*	*	1400-1450	Village
	Dent Brown	*	18000	*	*	*	1400-1450	Village
	East Don	*	18000	*	*	*	1400-1450	Village
	McNeil	*	18000	*	*	*	1400-1450	Village
	Grandview	12	10000	Absence	n/a	n/a	1400-1450	Village satellite
	Robin Hood	4	5000	Absence	n/a	n/a	1400-1450	Hameau saisonnier
	White	*	*	*	*	*	1400-1450	Village
	Pugh	*	28000	*	*	*	1400-1450	Village
	Best	*	18000	*	*	*	1400-1450	Village

Hurons								
Période	Nom du Site	Nombre de Maisons-longues connues	Taille du site (en m ²)	Absence-Présence de fortification	Nombre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)	Type d'établissement
	McGaw	*	10000	*	*	*	1400-1450	Village satellite
	Over	7	*	Absence	n/a	n/a	1400-1450	Village
	Mill Street	4	*	Absence	n/a	n/a	1400-1450	Village
	Walkington 2	4	*	Absence	n/a	n/a	1400-1450	Village
	Riseborough	*	10000	*	*	*	1400-1450	Village
	Hidden Springs	2	*	Absence	n/a	n/a	1400-1500	Camp spécialisé
	Berkholder	4	7000	Absence	n/a	n/a	1425-1445	Village satellite
	Baker	4	10000	Absence	n/a	n/a	1425-1450	Village satellite
	Hubbert	3	10000	Absence	n/a	n/a	1425-1475	Village satellite
	McNair	8	10000	Absence	n/a	n/a	1425-1475	Village et camp spécialisé
	Parson	90	32000	Présence	2 à 7	*	1450-1500	Village
	Damiani	23	15000	Présence	2 à 3	*	1450-1500	Village
	Teston	*	10000	*	*	*	1450-1500	Village
	Boyle-Atkinson	11	10000	*	*	*	1450-1500	*
	Spang	*	34000	Présence	1 à 5	*	1450-1500	Village
	ShurGain	*	10000	Présence	2	*	1450-1500	Village
	Jarrett-Lahmer	*	12000	Présence	2	*	1450-1500	Village
	Draper	38	34000	Présence	2 à 7	*	1455-1500	Village
	Jakes	*	*	*	*	*	1475-1500	Village
	Keffer	*	25000	Présence	1 à 2	*	1475-1500	Village
1500-1600	Copeland	4	14000	Présence	1 à 2	9 à 15	1500	Village
	South Field	*	8500	Absence	n/a	n/a	1500-1510	Village
	Raymond Reid	*	5000	Présence-fossé	*	*	1500-1520	Hameau
	Boyd	*	10000	*	*	*	1500-1525	*
	Forget	*	7200	Présence	*	*	1500-1530	Village

Hurons								
Période	Nom du Site	Nombre de Maisons-longues connues	Taille du site (en m ²)	Absence-Présence de fortification	Nombre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)	Type d'établissement
	Mantle	98	30000	Présence	3 à 7	*	1500-1540	Village
	Kirche	29	14000	Présence	3	3 à 32 (moy.11)	1500-1550	Village
	Seed	20	20000	Présence	2 à 7	*	1500-1550	Village
	Lite	*	30000	Présence	multiples	*	1500-1550	Village
	McKenzie	23	20000	Présence	1 et +	*	1500-1550	Village
	McLeod	2	16000	*	*	*	1500-1550	Village
	Thomas	*	*	*	*	*	1500-1600	*
	Benson	25	18000	Présence	2 à 6	*	1550-1580	Village
	Coulter	26	29000	Présence	1 et +	*	1550-1580	Village
	Beeton	*	*	*	*	*	1550-1580	*
	Van Nostrand	*	43000	*	*	*	1550-1600	Village
	Radcliffe	*	28000	*	*	*	1550-1600	Village
	Fonger	*	8000	Présence	1 à 4	moy. 8,7cm	1580-1600	Village
	Molson	*	18000	Absence	n/a	n/a	1580-1600	Village
	Sopher	2	16000	Absence	n/a	n/a	1550-1610	Village
	Skandatut	*	23000	Absence	n/a	n/a	1570-1610	Village
	Aurora	*	22000	Présence-remblai	*	*	1550-1600	Village
	Deschambault	*	*	Absence	n/a	n/a	Préhistorique tardive	Village
	Dougall	*	*	*	*	*	Préhistorique tardive	Camp de pêche
	Farlain Lake	*	*	*	*	*	Protohistorique tardive	*
	Charlebois	*	*	*	*	*	Protohistorique tardive	*
1600-1650	Alonzo	*	8000	Absence	n/a	n/a	1600-1625	Village
	Bidmead		21000	Présence	n/a	n/a	1600-1625	Village
	Le Caron	*	16000	Présence	1 à 3	moy.15	1610-1635	Village
	Wetback	3	6000	Absence	n/a	n/a	1580-1630	Hameau

Hurons								
Période	Nom du Site	Nombre de Maisons-longues connues	Taille du site (en m²)	Absence-Présence de fortification	Nombre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)	Type d'établissement
	MacMurchy	*	35000	Présence	3	*	1586-1616	Village
	Ball	50	40000	Présence	3 à 7	*	1590-1620	Village
	Warminster	100	56000	Présence	*	*	1620-1630	Village
	Cedar Point	*	*	*	*	*	1630-1640	*
	Auger	4	13000	Présence	3 à 7	12 à 20	Début 17 ^e	Village
	Rumney Bay	*	*	*	*	*	Début 17 ^e	Hameau
	Sidey-Mackey	*	*	Présence	*	*	Protohistorique-Historique	Village

Tableau 3.2. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1400-1500

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	32	10	5	17	23556	10000	15700
Village satellite	8	0	7	1	0	12875	10000
Hameau	1	0	0	1	0	4000	4000
Hameau saisonnier	1	0	1	0	0	5000	0
Camp spécialisé	1	0	1	0	0	0	0
N.d.	2	0	0	2	0	0	10000
Totaux	45	10	14	21	23556	12000	14417

Tableau 3.3. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1400-1450

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne des sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes de sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	10	3	5	15	25000	n.d.	16233
Village satellite	8	0	7	1	0	12875	10000
Hameau	1	0	0	1	0	4000	4000
Hameau saisonnier	1	0	1	0	0	5000	0
Camp spécialisé	1	0	1	0	0	0	0
N.d.	1	0	0	1	0	0	n.d.
Totaux	35	3	14	18	25000	12000	15700

Tableau 3.4. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1450-1500

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne des sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes de sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	10	7	1	2	23143	n.d.	10000
Village satellite	1	0	1	0	0	10000	0
Hameau	0	0	0	0	0	0	0
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	1	0	0	1	0	0	n.d.
Totaux	12	7	2	3	23143	10000	10000

Tableau 3.5. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1500-1600

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne des sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes de sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	19	11	5	3	19291	16375	29000
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	1	1	0	0	5000	0	0
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	1	0	0	1	0	0	n.d.
N.d.	5	0	0	5	0	0	10000
Totaux	26	12	5	9	18100	16375	24250

Tableau 3.6. Répartition des sites Hurons et taille moyenne – 1600-1650

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne des sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes de sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	8	7	1	0	30167	8000	0
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	2	0	1	1	0	6000	n.d.
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	1	0	0	1	0	0	n.d.
Totaux	11	7	2	2	30167	7000	0

Tableau 3.7. Répartition totale des sites Hurons – 1400-1650

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponible	Taille moyenne des sites fortifiés (m ²)	Taille moyenne de sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	59	26	11	22	22623	13917	17917
Village satellite	8	0	7	1	0	13286	10000
Hameau	4	1	1	2	5000	5000	4000
Hameau saisonnier	1	0	1	0	0	5000	0
Camp spécialisé	2	0	1	1	0	0	n.d.
N.d.	8	0	0	8	0	0	n.d.
Totaux	82	28 (34%)	21 (26%)	33 (40%)	22600	12500	16205

Tableau 3.8. Recension des données – Mohawks 1400-1650

Mohawks							
Période	Nom du site	Nombre de Maisons-longues connues	Taille (en m²)	Absence-Présence	Nombre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)
1400-1525							
	Chance	1	*	Absence	n/a	n/a	1400-1450
	Second Woods	1	2000	*	*	*	1400-1450
	Elwood	1	2000	Présence	2	6 à 24	1446-1476
	Getman	6	4800	Présence	2	8 à 12	1450-1500
	Otstungo	1	7572	Présence-fossé	*	*	1450-1525
	Wormuth	0	*	Absence	n/a	n/a	1450-1525
1525-1580							
	Garoga	9	9876	Partielle	2	30-60	1525-1545
	Klock	10	11520	Présence	*	*	1540-1565
	Smith-Pagerie	12	13200	*	*	*	1560-1580
	Cayadutta	*	8050	Présence-fossé	1	moy.15	1525-1545
	Ganada	*	13500	*	*	*	1525-1545
	Swart-Farley	*	2700	*	*	*	1525-1580
1580-1614							
	Chapin	*	4500	*	*	*	1580-1614
	Barker	*	7700	*	*	*	1580-1614
	England's Woods	4	7850	*	*	*	1580-1614
	Dewandalaer	*	*	*	*	*	1580-1614
	Rice's Woods	*	11800	*	*	*	1580-1614
	Kilts	*	16644	*	*	*	1580-1614
	Van Der Werken	*	5220	*	*	*	1580-1614
1614-1626							
	Martin	1	13100	*	*	*	1614-1626
	Briggs Run	*	11500	*	*	*	1614-1626
	Coleman-Van Duesen	*	17500	*	*	*	1614-1626
	Wagner's Hollow	8	17100	*	*	*	1614-1626

Mohawks							
Période	Nom du site	Nombre de Maisons-longues connues	Taille (en m²)	Absence-Présence	Nombre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)
1626-1635							
	Cromwell	36	43500	Présence*	*	*	1626-1635
	Yates	6	4300	*	*	*	1626-1635
	Brown	32	23000	*	*	*	1626-1635
	Failing	55	40460	Présence*	*	*	1626-1635
1635-1646							
	Bauder	12	8700	Absence*	n/a	n/a	1635-1646
	Rumrill-Naylor	16	13000	Absence	n/a	n/a	1635-1646
	Van Evera-Mckinney	*	10100	*	*	*	1635-1646
	Sand Hill 1	14	*	Absence*	n/a	n/a	1635-1646
	Oak Hill 1	1	10600	*	*	*	1635-1646

Tableau 3.9. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1400-1525

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne des sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes de sites non fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites n.d. (m ²)
Village	4	3	0	1	4093	0	2000
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	0	0	0	0	0	0	0
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	2	0	2	0	0	n.d.	0
N.d.	0	0	0	0	0	0	0
Totaux	6	3	2	1	4093	0	2000

Tableau 3.10. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1525-1580

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne des sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes de sites non fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites n.d. (m ²)
Village	4	3	0	1	9815	0	13200
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	2	0	0	2	0	0	8100
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	0	0	0	0	0	0	0
Totaux	6	3	0	3	9815	0	14700

Tableau 3.11. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1580-1614

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites n.d. (m ²)
Village	5	0	0	5	0	0	7414
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	2	0	0	2	0	0	16644
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	0	0	0	0	0	0	0
Totaux	7	0	0	7	0	0	8952

Tableau 3.12. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1614-1626

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	4	0	0	4	0	0	14800
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	0	0	0	0	0	0	0
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	0	0	0	0	0	0	0
Totaux	4	0	0	0	0	0	14800

Tableau 3.13. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1626-1635²⁵

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	4	2*	1*	1	41980*	23000*	4300
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	0	0	0	0	0	0	0
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	0	0	0	0	0	0	0
Totaux	4	2*	1*	1	41980*	23000*	4300

Tableau 3.14. Répartition des sites Mohawks et taille moyenne – 1635-1646²⁶

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	5	0	3*	2	0	10850*	10350
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	0	0	0	0	0	0	0
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	0	0	0	0	0	0	0
Totaux	5	0	3*	2	0	10850*	10350

²⁵L'utilisation de l'astérisque signale l'utilisation de données ethnohistoriques non validées archéologiquement.

²⁶Idem.

Tableau 3.15. Répartition totale des sites Mohawks et taille moyenne – 1400-1646

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	25	6	1	18	7303	13000	14962
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	5	0	0	5	0	0	11661
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	2	0	2	0	0	n.d.	0
N.d.	0	0	0	0	0	0	0
Totaux	32	6	3	23	7303	13000	13782

Tableau 3.16. Recension des données – Oneida 1450-1655

Oneida							
Période	Nom du Site	Nbre de Maisons-longues connues	Taille (en m ²)	Absence-Présence	Nbre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)
1400-1650	Nichols Pond	*	*	Présence	4	9 à 16	1450-1475
	Dougherty Site	*	*	*	*	*	1450-1500
	Tuttle Site	*	*	*	*	*	1450-1500
	Buyea	6	18000	Présence	1 à 3	*	1490-1515
	Moon	*	2500	*	*	*	1490-1515
	Golf	*	3910	*	*	*	1490-1515
	Brunk	*	3000	*	*	*	1490-1515
	Olcott	*	27000	Présence	1 et +	moy. 45	1525-1555
	Vaillancourt	8	34000	Présence	*	*	1525-1555
	Bach	8	6000	Présence	1 à 2	9 à 30	1560-1580
	Diable	1	11000	Présence	*	*	1570-1600
	Cameron	2	8524	Présence	1 à 2	15 à 25	1605-1620
	Blowers	1	11800	Présence	1 à 3	24 à 36	1620-1635
	Wilson	3	5000	Présence	*	23 à 50	1620-1635
	Thurston	20	13525	Présence	*	*	1635-1655
	Marshall	*	7938	*	*	*	1635-1655

Tableau 3.17. Répartition des sites Oneida et taille moyenne – 1450-1655

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	9	9	0	0	14606	0	0
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	4	1	0	3	18000	0	3137
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	3	0	0	3	0	0	7938
Totaux	16	10(63%)	0	6(37%)	14837	0	4337

Tableau 3.18. Recension des données – Onondaga 1500-1655

Onondaga							
Période	Nom du Site	Nbre de Maisons-longues connues	Taille (en m ²)	Absence-Présence	Nbre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)
1400-1650	Cimetry	*	3420	*	*	*	1500-1525
	Indian Hill	1	1609	*	*	*	1500-1525
	Nursery	*	*	*	*	*	1525-1550
	Barnes	*	*	*	*	*	1525-1550
	McNab	1	12500	*	*	*	1525-1550
	Atwell	1	1375	Présence	*	10-35	1550-1570
	Temperance House	1	4163	Présence-fossé	*	*	1570-1590
	Quirk	*	2000	*	*	*	1570-1590
	Sheldon	*	6643	*	*	*	1570-1590
	Pickering	*	*	*	*	*	1570-1590
	Chase	*	6927	Présence-fossé	*	*	1590-1610
	Dwyers	*	11930	*	*	*	1590-1610
	Pompey Center	Nombreuses	29380	Présence	*	*	1610-1625
	Pratt's Falls	*	*	*	*	*	1625-1635
	Shurtleff	*	32290	*	*	*	1635-1645
	Carley	*	32680	*	*	*	1645-1650
	Lot18	*	18400	*	*	*	1650-1655

Tableau 3.19. Répartition des sites Onondaga et taille moyenne – 1500-1655

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	10	3	0	7	13490	0	16838
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	3	1	0	2	1375	0	n.d.
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	4	0	0	4	0	0	7938
Totaux	17	4(24%)	0	13(76%)	10461	0	13497

Tableau 3.20. Recension des données Cayuga – 1450-1650

Cayuga							
Période	Nom du Site	Nbre de Maisons-longues connues	Taille (en m ²)	Absence-Présence	Nbre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)
1400-1650	Landon	*	*	*	*	*	1450-1525
	Colgan	*	*	*	*	*	1450-1525
	Mahaney Colgan	*	*	*	*	*	1450-1525
	Weir	*	*	Présence	*	*	1450-1525
	Klinko	*	*	Présence	*	*	1450-1525
	Indian Fort Road	Nombreuses	22000	Présence-fossé	10 à 25	*	1525-1550
	Parker Farm	*	*	Présence	*	*	1525-1550
	Carman	*	*	*	*	*	1550-1600
	Locke Fort	*	*	Présence	*	*	1585-1600
	Genoa Fort	*	*	Présence	*	*	1600-1620
	East Genoa	*	*	*	*	*	1600-1620
	Fort Myers	*	*	*	*	*	1620-1640
	Garrett	*	*	*	*	*	1640-1650

Tableau 3.21. Répartition des sites Cayuga et taille moyenne – 1450-1650

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	6	5	0	1	22000	0	n.d.
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	1	0	0	1	0	0	n.d.
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	6	1	0	5	n.d.	0	n.d.
Totaux	13	6	0	7	22000	0	0

Tableau 3.22. Recension des données – Seneca 1540-1660

Seneca							
Période	Nom du Site	Nbre de Maisons-longues connues	Taille (en m ²)	Absence-Présence	Nbre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)
1400-1650	Belcher	*	11628	*	*	*	1540-1560
	RichmondMills	1	17000	Présence	*	*	1540-1560
	Culbertson	*	21845	*	*	*	1570-1585
	Reed	*	10118	*	*	*	1570-1585
	Adams	*	39580	Présence-remblai	1	27 à 36	1575-1590
	Johnston	*	10120	*	*	*	1575-1590
	Tram	*	20820	Présence-remblai	*	*	1580-1595
	Brisbane	*	*	*	*	*	1590-1605
	Cameron	*	29745	Présence	2 à 3	24 à 63	1595-1610
	Dutch Hollow	*	43760	*	*	*	1605-1620
	Fugle	*	11168	*	*	*	1605-1620
	Factory Hollow	*	20545	*	*	*	1610-1625
	Lima	*	8400	*	*	*	1625-1640
	Bosley Mills	2	7284	Présence-remblai	*	*	1620-1640
	Warren	*	21170	*	*	*	1625-1645
	Cornish	1	5666	Présence	*	5 à 10	1625-1645
	Powerhouse	*	16790	*	*	*	1640-1655
	Menzis	*	*	*	*	*	1640-1655
	Steele	*	54750	*	*	*	1645-1660

Tableau 3.23. Répartition des sites Seneca et taille moyenne – 1540-1650

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	11	4	0	7	26786	0	26751
Village satellite	6	2	0	4	0	0	10468
Hameau	0	0	0	0		0	0
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	0	0	0	0	0	0	0
N.d.	2	0	0	2	0	0	11628
Totaux	19	6(32%)	0	13(68%)	20016	0	21350

Tableau 3.24. Répartition totale des sites Iroquois

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	62	26	1	35	15775	13000	0
Village satellite	6	2	0	4	6475	0	n.d.
Hameau	12	2	0	10	9688	0	0
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	2	0	2	0	0	n.d.	0
N.d.	15	0	0	15	0	0	0
Totaux	97	30(31%)	3(3%)	64(68%)	0	13 000	0

Tableau 3.25. Recension des données—Iroquoiens du Saint-Laurent 1400-1650²⁷

Iroquoiens du Saint-Laurent							
Période	Nom du Site	Nbre de Maisons-longues connues	Taille (en m ²)	Absence-Présence	Nbre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)
1400-1650	Pine Hill	3	*	Présence	2	*	1400-1450
	Maynard-Mckeown	23	16000	Présence	2 à 3	*	1475-1525
	Roebuck	40 et +	32000	Présence	2 à 4	10 à 20	1500-1550
	Crystal Rock	*	*	*	*	*	*
	McIvor	3	15000	Absence	3	*	1450-1550
	Beckstead	4	15000	Présence	*	*	1400-1500
	Grays Creek	*	6000	*	*	*	Préhistorique
	McDonald	3	4000	Absence	n/a	n/a	1320
	Droulers	10	13000	*	*	*	1460-1530
	Mailhot-Curran	6	6000	Absence	n/a	n/a	1500-1525
	Berry	*	*	*	*	*	*
	Irving						
	Salem	*	24000	*	*	*	1400-1450
	Glenbrook	*	10000	*	*	*	1550
	Summerstown Station	*	33000	*	*	*	*
	Sugarbush	*	*	*	*	*	Préhistorique
	Pointe du Buisson	*	4000	Absence	n/a	n/a	Préhistorique
	Dawson	*	*	*	*	*	Contact
	Place Royale	*	*	*	*	*	*
	Lanoraie	1	*	Absence	n/a	n/a	1350
	Mandeville	5	8400	Absence	n/a	n/a	1425-1525
	Bourassa	*	*	*	*	*	*
	Beaumier	*	*	*	*	*	1500

²⁷En ordre géographique, de l'ouest vers l'est, en suivant les concentrations tirées de Chapdelaine 2015 et excluant le comté de Jefferson.

Iroquoiens du Saint-Laurent							
Période	Nom du Site	Nbre de Maisons-longues connues	Taille (en m ²)	Absence-Présence	Nbre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)
	Masson	*	4	Absence	*	*	1450-1520
	Cap-Rouge	*	*	*	*	*	*
	Royarnois	*	2500	Absence	*	*	*
	Cap Tourmente	*	*	Absence	*	*	1300 à 1500
	Bohannon	*	*	*	*	*	Préhistorique

Tableau 3.26. Répartition des sites Iroquoiens du Saint-Laurent et taille moyenne – 1400-1650

Type d'établissement	Total	Fortifiés	Non fortifiés	Non disponibles	Taille moyenne-sites fortifiés (m ²)	Taille moyennes-sites non fortifiés (m ²)	Taille moyenne-sites n.d. (m ²)
Village	19	4	5	10	21000	6133	17925
Village satellite	0	0	0	0	0	0	0
Hameau	1	0	0	1	0	0	n.d.
Hameau saisonnier	0	0	0	0	0	0	0
Camp spécialisé	4	0	3	1	0	0	3250
N.d.	4	0	0	4	0	0	n.d.
Totaux	28	5	8	15	19500	6133	18250

Tableau 3.27. Recension des sites Iroquoiens du Saint-Laurent du comté de Jefferson – 1400-1650²⁸

Iroquoiens du Saint Laurent (comté de Jefferson)								
Période	Nom du Site	Nbre de Maisons-longues connues	Taille (en m2)	Absence-Présence	Nbre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)	Types d'établissement
1400-1650	Clark	*	*	E.w. mentionné	*	*	*	*
	Ellis	*	*	E.w. mentionné	*	*	*	*
	Ellisburg	*	8000	E.w. mentionné	*	*	*	*
	Woodell	*	*	*	*	*	*	*
	Wine	*	*	*	*	*	*	*
	Bradley	*	*	*	*	*	*	*
	Potocki	*	9000	E.w. mentionné	*	*	1500-1550	Village(?)
	Calkins	*	*	*	*	*	*	*
	Durfee	*	40000	*	*	*	*	Village
	Mulin	*	*	*	*	*	*	*
	Nohle	*	40000	E.w. mentionné	*	*	*	Village
	Benton	*	8000	E.w. semi-circ. mentionné	*	*	*	Village
	Snowshoe Island	*	*	Présence semi-circ.	*	*	*	Village
	Talcot Falls	*	18000	E.w. mentionné	*	*	*	Village
	Jared Freeman	*	20000	E.w. mentionné	*	*	*	Village
	Green	*	*	*	*	*	*	*
	Heath	*	12000	*	*	*	*	Village
	Whitford	*	9000	*	*	*	*	Village
	Warden	*	*	*	*	*	*	*
	Pilar Point	*	*	*	*	*	1350-1450	*
	Hounsfeld no.1	*	*	E.w. mentionné	*	*	*	*
	Cronk	*	13000 à 24000	E.w. mentionné	*	*	*	*
	Ivey	*	*	*	*	*	*	*
	Mud Creek	*	*	*	*	*	*	*

²⁸ La désignation « E.w. mentionné » évoque la présence des traces d'un fossé et/ou remblai observé de visu au 19^e siècle, mais n'ayant jamais fait l'objet de fouille archéologique par la suite.

Iroquoiens du Saint Laurent (comté de Jefferson)

Période	Nom du Site	Nbre de Maisons-longues connues	Taille (en m2)	Absence-Présence	Nbre de rangées	Taille des pieux (en cm)	Occupation (période)	Types d'établissement
	Chaumont	*	*	*	*	*	*	*
	Point Salubrious	*	*	*	*	*	*	Camp de pêche
	Frank	*	*	*	*	*	*	Camp de pêche
	Saint Lawrence	*	*	*	*	*	*	*
	Matterson	*	*	*	*	*	*	*
	Depeauville	1	*	E.w.	*	*	*	Village
	Swarthout	*	*	*	*	*	*	*
	Carlos	*	*	*	*	*	*	*
	Bolio	*	3000	E.w. mentionné	*	*	*	Village(?)
	Hungerford	*	2000	E.w. mentionné	*	*	*	Village(?)
	Burrville	*	13000	E.w. mentionné	*	*	*	Village(?)
	Normander	30	*	*	*	*	*	Village
	Durham	*	13000	Présence	*	*	1400-1450	Village
	Treadway	*	*	*	*	*	*	*
	Putnam	*	40000	*	*	*	*	Village(?)
	Sigourney	*	16000	*	*	*	*	Village(?)
	Butterfield	*	*	*	*	*	*	*
	Cheese Factory	15	*	*	*	*	*	Village(?)
	Gifford	8	*	*	*	*	*	Village(?)
	Calcium	*	14000	E.w. mentionné	*	*	*	Village(?)
	Aaron Poor	*	4500	E.w. mentionné	*	*	*	Village(?)
	Colligan	12	*	*	*	*	*	Village(?)
	Camp Drum No.1	*	16000	E.w. mentionné	*	*	*	Village(?)
	Military Road	*	8000	*	*	*	*	Village(?)
	Felt Mills	*	*	E.w. mentionné	*	*	*	Village(?)